C843

12514 15/3

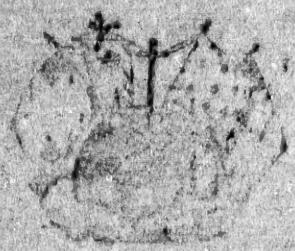
CLÉRICALE!...

PAR

Mme CLAIRE CHANDENNEUX

MONTRÉAL
BUREAUX, 31 RUE ST-JACQUES; ATELIERS, 26 RUELLE
DES FORTIFICATIONS

1883



CLERICALE!

CHAPITRE PREMIER

Les badauds qui traversaient la place Saint-Sulpice, à Paris, un frais matin de juin 1860 ne purent se défendre d'une petite halte curieuse devant la mairie du VIe arrondissement, d'où sortait un cortège nuptial.

Belle mariée, toute gracieuse, un peu pâle, un peu frêle, mais ravissante dans sa blanche toilette qui l'enveloppait, en ces nuages de tulle, comme de vaporeux rayons.

Marié jeune, beau garçon, de physionomie grave et même légèrement soucieuse, portant avec distinction la tenue de rigueur, uniforme officiel qui couverait dans le même moule l'homme du monde, l'artisan en fête et l'huissier de ministère, si la coupe du bon faiseur, opposée à la façon de la maison de confection, ne se chargeait de rétablir les nuances.

Famille empressée et souriante. Témoins satisfaits. Invités disposés à trouver tout parfait, pourvu qu'on les amusât grandement.

Demoiselle d'honneur, toute de blanc vêtue, elle aussi, qui sautillait sur la pointe de ses petits pieds d'un air heureux, comme une pensionnaire en rupture de classe.

Il est vrai que c'était un peu cela.

La mariée sortait du couvent le matin même ; sa meilleure amie ne l'avait guère quitté que la semaine précédente, c'est-à-dire juste le temps nécessaire pour veiller à sa toilette et s'initier aux obligations de son rôle important de demoiselle d'honneur.

Un très jeune homme, au bras duquel elle s'appuyait pour descendre l'escalier de la mairie, portait sur un visage d'une exquise douceur, les traces d'une tristesse à peine dissimulée.

— Quel beau temps ! monsieur Placial, dit-elle en embrassant d'un coup d'œil la foule des spectateurs ; un temps de noces joyeuses ! . .

— Oui, mademoiselle Julienne, . . de noces joyeuses ! . . répéta le garçon d'honneur comme un écho docile.

— Quel dommage d'aplatir encore une fois sa toilette dans les voitures, quand il n'y a que la place à traverser pour gagner l'église, reprit-elle en tapotant d'une main preste les plis cassants de sa robe. J'ai eu la maladresse de choisir une étoffe qui se froisse abominablement.

Les mariés venaient de remonter en voiture, accompagnés du petit murmure flatteur que les badauds ne marchandèrent pas à cette jeunesse fleurie.

— Est-elle jolie !... et l'air candide !... et le sourire bon !... disait-on dans la foule.

— Et riche, vous savez ; on raconte que c'est une héritière.

— Le mari est bien aussi... un beau brun !

— Oh ! pas si agréable qu'elle, cependant.

— L'air un peu sournois, hein ?

— Quelque chose de dur dans le regard.

— Par exemple, des yeux superbes !

— Ah ! la mignonne demoiselle d'honneur ! Une robe de cinq cents francs, au moins ! chuchota une femme avec des yeux avides.

— C'est le cadeau de la mariée, car Mlle Julienne Outier n'a pas le sou.

— Est-il jeune le garçon d'honneur !... presque un enfant... dit un autre.

— C'est un élève en médecine... je l'ai vu au quartier latin.

— Beaucoup de cachet, le papa beau-père !... C'est "une noble tête de vieillard !" déclama un étudiant.

— C'est le père de la mariée ? demanda une curieuse.

— Non, du marié, répondit un voisin. La mariée est orpheline.

— Et cette belle personne, si blonde, si élégante, avec ses boucles immenses sur les épaules, savez-vous ?...

— C'est la sœur du marié.

— Vous appelez cette famille ?

— La famille Bourgeal. Elle est, je crois, de la Suisse.

— Et que font-ils, ces gens-là?

— Le père? Rien. On dit qu'il a été, autrefois, compromis dans la politique.

— Et le fils?

— Il est ingénieur. Pas riche. Il fait un bon mariage.

Mais je ne vois pas la famille de la demoiselle?

— Une orpheline, je vous dis.

— Fameux, alors! exclama un gavroche.

Les conversations continuaient encore que toute la noce, remontée dans les six voitures, s'ébranlait déjà.

On la suivit des yeux; une partie du public, la plus désœuvrée, la plus vulgaire, se mit en devoir de traverser la place pour aller renouveler son inspection et ses commentaires au portail de Saint-Sulpice.

Mais, à la surprise générale, la voiture aux chevaux blancs qui tenait la tête du cortège, prit le trot et s'achemina tout droit vers le quai par la rue Bonaparte.

Occupée à préserver son voile et ses fleurs des dangers de l'installation dans la calèche, la mariée ne parut pas remarquer d'abord la direction prise.

Pourtant, jetant un regard au dehors, elle parut étonnée de ne pas voir se dresser devant elle l'imposante masse de l'église, à laquelle elle se croyait près d'arriver.

— Quel chemin prenons-nous donc? celui des écoliers? demanda-t-elle avec un sourire.

Le marié prit un air aimable.

— Non, ma chère Geneviève, le chemin direct.

— Ah !... mais l'église ?... elle était là, tout en face, avec ses deux tours....

— Un peu plus tard.

— Alors, nous allons ?

— Au Grand-Véfour.

— Comment !... la messe ?

— Et bien ! certaines difficultés... un oubli de pièces... s'étant produites avec Saint-Sulpice... nous terminerons la cérémonie à Fontenay-sous-Bois.

Le père du marié, d'un mouvement brusque, se pencha pour regarder au dehors, en comprimant un mot qui lui vint aux lèvres.

Une grande surprise se peignit sur les traits expressifs de la jeune femme.

— Voyons, Léon, expliquez-moi... je ne saisis pas très bien...

Il n'y avait dans la calèche que les nouveaux époux, M. Bourgeal père, et Mlle Lucy, sa fille.

Leurs yeux se rencontrèrent, hésitants chez le marié, durs chez le vieillard, railleurs chez la jeune fille.

— Expliquez-moi, Léon, répéta Geneviève ; je ne puis admettre qu'une erreur, un oubli soit sans importance à la mairie et très impor, tant à l'église.

M. Bourgeal père haussa les épaules. Sa fille voulut parler. Son fils l'arrêta par un geste suppliant.

— Ecoutez, ma chère Geneviève, dit-il en pesant ses mots ; vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?... Vous ne me supposeriez pas capable de vous causer le moindre chagrin ?

— Non, mais...

— Donc, si nous n'entrons pas à Saint-Sulpice, c'est que rien n'est prêt pour nous y recevoir... tandis que dans notre paroisse de village...

— Oui, oui, dans notre paroisse de village... répéta d'un air moqueur la belle blonde.

— On nous attend, alors ? insista Geneviève, sans le remarquer.

— Sans doute, ma chère enfant.

— A la bonne heure ! je ne tiens pas aux pompes parisiennes, moi ; je ne connais que celle de ma chapelle de couvent... et pourvu que nous arrivions à Fontenay assez à temps.

— J'y veillerai ; fiez-vous à moi.

M. Bourgeal père, pour dissimuler son mécontentement, se remit à la portière.

— Mais pourquoi donc aller... vous avez parlé du Grand-Véfour. Qu'est-ce que le Grand-Véfour ? reprit la mariée.

Un petit rire clair sortit des lèvres rouges de Mlle Lucy Bourgeal, la jolie blonde, qui prit gaiment les deux mains de sa jeune belle-sœur et les serrant d'un geste protecteur :

— O chère naïveté de pensionnaire ! s'écria-t-elle ; mais c'est admirable d'entendre une parisienne poser des questions de cette force !

— Vous savez, ma sœur, dit doucement

Geneviève, une je suis entrée chez les Dames de la Compassion à six ans, et que j'en suis sortie ce matin même... Où donc aurais-je appris ce que vous savez si bien, vous, heureuse fille, qui avez eu un père, un frère, une famille pour vous faire connaître toutes choses?

— Vous aviez un cousin, ma chère... Pourquoi donc comptez-vous M. Placial Molins?

— Oh! ce bon Placial! je ne le voyais guère que tous les deux ou trois mois... cela me faisait bien plaisir... C'est mon seul parent, en effet.

— Il vous paraît très attaché... il remplit avec une gravité presque solennelle ses fonctions de garçon d'honneur... On le devine pénétré de son rôle.

— Railleuse!

— Non, j'observe, voilà tout.

— Oh! moi, je n'observe guère... mais je sens.

Messieurs Bourgeal père et fils, loin de se jeter au travers de cette conversation féminine, semblaient désirer la voir s'animer au contraire, car elle paraissait servir de dérivatif à des questions plus épineuses... Ils échangèrent quelques mots furtifs.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fonteuay? demanda l'un.

— Il faut bien gagner du temps, répondit l'autre.

D'ailleurs, on approchait du Palais-Royal. Encore quelques minutes, et la naïve Gene-

vième allait voir de ses yeux que le Grand-Véfour n'était autre que le restaurant à la mode pour les noces d'un monde bourgeois, que l'exiguïté des appartements parisiens contraint à sortir de chez soi en ces sortes d'occasions.

Quand les voitures s'arrêtèrent, Geneviève commençait à comprendre qu'il s'agissait d'une halte avant de gagner la campagne, où la messe de mariage l'attendait.

— Je meurs de faim, dit M. Bourgeal.

— Le déjeuner doit nous attendre, répondit Léon.

— Ainsi, nous allons déjeuner... avant la messe ? s'écria Geneviève surprise.

— Oui, ma chère petite femme. Vous sentez que je ne puis emmener à la campagne toute cette suite d'invités affamés... et aussi, d'un autre côté, je ne puis décemment les renvoyer à jeun.

La jeune femme secoua sa jolie tête blonde d'un mouvement mélancolique. Elle ne comprenait pas très bien, elle ne s'inquiétait pas trop encore, mais elle se sentait froissée de l'appétit de ces étrangers qu'il fallait songer à satisfaire avant que son mariage fût bénit.

Si ignorante qu'elle fût des choses de la vie, cet arrangement lui semblait manquer de convenance.

Mais à qui demander conseil ? Le vieil ami de sa famille éteinte, M. Martel, qui lui avait servi de tuteur jusqu'au jour de son émancipa-

tion, — jour qui datait d'une semaine comme sa dix-huitième année, — s'était trouvé souffrant pendant la cérémonie civile, et, s'excusant sur son grand âge, sur ses névralgies intolérables, avait quitté seul la mairie avant les mariés.

Placial Molins était dans la seconde voiture, et quoique ce cousin à peine plus âgé qu'elle de deux années, fût encore un conseiller bien inexpérimenté, elle songeait à lui confier sa contrariété, quand il se présenta sur le perron où descendait la noce.

Toute sa personne muette interrogeait.

— Vous savez, Placial, dit-elle, c'est pour Fontenay-sous-Bois, la messe.

Elle vit, avec chagrin, une stupéfaction profonde sur le visage triste du jeune étudiant en médecine.

— Ah! c'est pour Fontenay... je venais justement vous demander... cela est si étrange!

— Quoi donc? fit Léon Bourgeal avec une certaine hauteur.

— Le mariage à Saint-Sulpice qui n'a pas eu lieu, répondit Placial vivement.

— Veuillez prendre patience, Monsieur; chaque chose aura son tour.

— D'ordinaire, mon cousin, répondit l'étudiant en appuyant sur ce terme de parenté, l'église passe avant le restaurant.

— Monsieur, dit brusquement M. Bourgeal père, chacun juge de ces choses à sa manière,

et quand un homme de mon âge prend sur lui de régler une cérémonie, les invités peuvent être certains que tout est dans l'ordre. Pourtant, Monsieur, je veux bien vous...

— Mon père, interrompit le marié, laissez-moi, je vous en prie, expliquer à M. Molins... Veuillez d'abord faire entrer ma femme.

Geneviève, tout étourdie, se laissa conduire par le vieillard, tandis que Léon la suivait avec Placial, prenant la peine de faire entendre à celui-ci, d'une façon assez embrouillée, qu'il avait préféré se marier à la campagne, en famille... dans la petite église de son enfance... près du cimetière où dormait sa mère regrettée... etc., etc.

Ce pathos, où l'illogisme montrait encore le bout de l'oreille sous le sentiment, produisit un singulier effet sur l'étudiant en médecine.

Un soupçon, éveillé déjà par des demi-mots et des allusions pendant le trajet, le mordit au cœur.

Cette famille, dans laquelle sa cousine entrait bien malgré lui, et sans qu'il y pût rien, ne se contentait-elle pas d'indifférence religieuse?... Poussait-elle le respect humain jusqu'à vouloir recevoir aux champs, pour la mieux cacher au public, la consécration du mariage?...

Cette pensée lui causait un vif mécontentement.

— Ma cousine a-t-elle été consultée, monsieur? demanda-t-il en fixant ses yeux interrogateurs sur les yeux troublés du nouveau marié,

Celui-ci n'eut pas l'embarras de répondre.

La demoiselle d'honneur, rouge de dépit, vint se suspendre au bras de Placrat, en lui reprochant, non sans amertume, de l'avoir abandonnée en descendant de voiture.

Et, tandis qu'il s'excusait assez maladroitement, toute la noce les poussant, causant et riant, fit son entrée dans les salons.

Encore une étrangeté : les vingt-cinq invités, qui s'égrenèrent autour de la vaste table somptueusement servie, ne semblaient pas trouver étonnante l'interversion des incidents ordinaires d'un mariage.

Ce restaurant, entre le discours du maire et la bénédiction nuptiale, n'offusquait en rien leur optimisme joyeux.

Il y avait plus d'hommes que de femmes. Ces dernières — trois ou quatre à peine, — avaient de belles toilettes, l'air assuré, le rire éclatant. Geneviève, naturellement ne les connaissait pas.

Une seule, âgée, lente et un peu sourde, faisait exception ; c'était Mme Outier, la mère de la demoiselle d'honneur, excellente créature fort effacée, médiocrement intelligente, qui se trouvait bien partout pourvu que sa chère Julienne parût s'amuser.

A vrai dire, la mère et la fille, une minute réunies avant de se mettre à table, avaient échangé quelques paroles d'étonnement.

— Je n'y comprends rien du tout, dit la mère.

— Il paraît que la fête va se terminer à la campagne, répondit la fille.

— Mon Dieu! je veux bien... seulement, ce n'est pas l'usage. Dans mon pays, on n'eût pas admis cette manière de couper en deux les cérémonies du mariage. Oh! ces Parisiens!... je n'ai pas pu, depuis trente ans passés, me faire à leurs idées singulières!

Juliette Ontier, très bonne fille et peu réfléchie, quoique très froissée d'une telle violation des habitudes chrétiennes, ne crut pas devoir s'appesantir plus que sa mère sur cette singularité, et prit place au bout de la table, auprès de Placial abasourdi. Puisqu'on allait partir pour la campagne!

Une exubérante gaieté se fit jour dès les hors-d'œuvre.

On eût dit, à voir l'air d'orgueil et d'importance des convives, qu'on célébrait, ce matin-là, autant une grande action qu'une touchante union de famille.

M. Bourgeal père, qui présidait avec solennité, promenait des regards fiers sur l'assemblée et semblait provoquer, par son attitude satisfaite les marques d'approbation qu'on ne lui ménageait pas.

Geneviève, qui mangeait peu, ne buvait pas, entendait sans comprendre, crut saisir, cependant, dans les fragments de conversation qui s'échangeaient autour d'elle, qu'il était plus question de victoire, de courage, que de bonheur et de souhaits d'avenir.

Quel courage ? . . . quelle victoire ?

Mais, depuis le matin, elle vivait comme dans un rêve. Ce n'était qu'un épisode de plus sans doute, du rêve persistant d'un jour de noces.

Sans même attendre le dessert, les invités pressés entamèrent les toasts de circonstances.

Placial, qui ne faisait guère plus d'honneur que sa cousine au banquet, prêta l'oreille avec une attention nouvelle.

Certes, on buvait à la santé des époux, à leur nombreuse lignée, à leur longue vie, mais ce genre de toast fut bien vite épuisé pour faire place à des phrases autrement significatives.

— Aux courageux époux qui triomphent du fanatisme !

— Aux jeunes mariés qui bravent la superstition !

— Au chef de famille de l'avenir, qui donnera des hommes à la société et non des esclaves ! . . .

— A la future mère de famille, qui affranchira ses enfants de l'obscurantisme !

— A Bourgeal père ! . . . qui souffrit pour ses convictions !

— A Bourgeal père ! . . . le persécuté ! . . .

— Au vaincu glorieux ! . . .

— A celui qui ne transigea pas, malgré l'exil !

Léon saluait, souriait, tendait son verre.

M. Bourgeal debout, l'œil enflammé, répondit d'une voix ferme :

— Mes amis!... "Bourgeal l'exilé," qui ne transigera jamais, vous remercie!...

Il y eut un indescriptible brouhaha de félicitation, de cris, de bras tendus, de mains serrées.

Placial, blanc comme son linge, ne doutait plus.

Il voyait l'abîme où l'orpheline venait de tomber.

Celle-ci remuée de ces cris, troublée de ces vœux, cherchait le regard de son mari pour y puiser une explication ou un encouragement.

Ce regard, elle ne le rencontrait pas.

La superstition, l'obscurantisme ne disaient rien de clair à son esprit. Ce qui la frappait davantage, c'était le temps écoulé dans ce long repas, ces propos oiseux, cette ex[illegible]tation bizarre.

Et son mariage!... On n'y pensait donc pas?

Les heures passaient cependant. Une inquiétude douloureuse la saisissait. Qu'attendait-on pour la marier enfin?

Car, pour elle, la comparution devant l'officier de l'état civil, le "oui" prononcé dans une salle encombrée de vanquettes, devant un monsieur très frisé, la moustache en crocs, l'écharpe en sautoir, lui semblaient l'accomplissement d'une formalité légale, excellente en soi, et, d'ailleurs, absolument insuffisante.

Certes, elle aimait Léon Bourgeal, le fiancé que M. Martel, son vieux tuteur, avait choisi, que Mme la supérieure lui avait permis de recevoir au parloir, en sa présence, plusieurs fois

depuis trois semaines ; mais, quant à se croire sa femme parce que cet aimable garçon l'avait conduite, avec ses témoins, à la mairie du VIe arrondissement, c'était bien impossible !

Après l'église, ce serait très différent.

Non pas qu'elle ne respectât cette écharpe municipale qu'on lui avait dit signifier la Loi. Mais à quelle distance la laissait-elle de l'étole du ministre de Dieu, légitimant, bénissant son pur amour de fiancée !

M. le maire avait beau lui avoir nasillé les textes légaux, les obligations des époux, il lui manquait quelque chose pour croire à ces obligations.

Si une autorité supérieure à toutes ces vulgarités, une intervention céleste, une émanation divine ne lui disait pas : "Tu as le droit d'aimer ton mari, entièrement, absolument, toujours . . . c'est permis . . . c'est béni . . . c'est un devoir autant qu'un bonheur . . . " la jeune femme ne se croirait pas mariée.

Et, non sans une secrète impatience, Geneviève attendait qu'on la mariât.

Peu à peu, cette impatience de la jeune femme s'aggrava de toute l'indifférence dont Léon Bourgeal faisait montre.

Il y avait peut-être de l'affection dans l'air détaché du nouvel époux ; le rire aux lèvres, répondant à celui-ci, plaisanté par celui-là, il paraissait jouer un rôle ! . . . le rôle d'homme heureux qui borne sa préoccupation à épuiser les joies de l'heure présente.

Il ne négligeait pas la jolie mariée, assise, toute pâle et sérieuse à ses côtés ; mais ses attentions portaient sur les seules choses dont Geneviève n'avait nul souci.

— Vous ne mangez pas, ma chère enfant.

— Je n'ai pas faim, Léon.

— Prenez donc un doigt de Champagne.

— Merci . . . merci.

— Voyez, ma belle Geneviève, comme tout le monde vous fête.

— Oui, on est très aimable pour nous.

— Cette porte ouverte vous fatigue ? . . . On va la fermer.

— Mais non, elle ne me fatigue pas.

— Répondez un mot à notre ami, qui boit à votre santé, ma chère.

— Je n'avais pas entendu, pardon.

— Soyez gentille . . . souriez un peu . . . voilà un embryon de poète qui va vous dire des vers.

Elle fit un grand effort pour écouter cette poésie. Autant qu'elle en put juger, on y parlait beaucoup plus de politique que d'amour, et de "revendication sociale" que de bonheur à deux.

Elle sourit, toutefois, puisque Léon le lui demandait, et l'ode terminée, n'y tenant plus, posant sa petite main sur le bras du marié :

— Vous vous oubliez ici, Léon, dit-elle à voix basse, moi j'attends !

Un nuage courut sur le front du jeune homme.

— Vous ne vous amusez pas, ma chère petite femme ?

— Quand je serai votre femme, peut-être fit-elle gentiment.

— Comment... quand vous serez ?

— Il est bien tard, bien tard... Léon !... et ma messe du mariage ?

— Ah ! c'est vrai, ma chère enfant... parlez... vous voyez, on entoure, on fête aussi mon vieux père... je ne puis l'arracher à ce petit triomphe. Il a beaucoup souffert... et cet enthousiasme amical le console.

— Je m'en réjouis avec vous... mais il ne peut oublier son devoir paternel... Rappelez-le-lui, je vous en prie.

— Tenez, on sert du table... Vous allez être bientôt satisfaite.

Hélas ! la pauvre petite mariée n'était pas au bout de l'épreuve. On passa dans un autre salon, pour prendre le café... Les portes du fumoir s'ouvrirent. Les cigares et les liqueurs firent leur apparition.

Geneviève jetant un regard découragé sur un cadran, constata qu'il était plus de deux heures. Impossible d'avoir une messe maintenant ?... Et cette campagne était-elle éloignée ?... Combien fallait-il de temps pour s'y rendre ?... Si elle était attendue dans la paroisse villageoise, que devait-on penser de son absence ?... Et, si elle n'était pas attendue... Oh ! cela n'était pas possible, car alors Léon ne lui aurait pas dit la vérité.

Timide, n'ayant jamais franchi les portes de son couvent, ignorante jusqu'à l'invraisemblable

des usages sociaux et mondains, ne sachant quelle aide invoquer dans sa détresse puisque son protecteur lui échappait, — Léon venait de passer au fumoir avec ses invités — l'orpheline sentit les larmes l'envahir.

Vainement voulut-elle les dissimuler dans les dentelles de son mouchoir, son cœur trop gros éclata brusquement et l'on vit ses frêles épaules secouées d'un sanglot convulsif.

Placial Molins, qui en avait assez entendu pendant le déjeuner pour comprendre qu'il venait d'assiter à un mariage purement civil, se rapprocha d'elle.

— Ma cousine, dit-il, très bas, soyez maîtresse de vous quelques instants encore ; je vais vous amener votre mari, et le malentendu va cesser.

Cette voix amie lui rendit courage. Elle se sentit soutenue par quelqu'un de dévoué, sinon d'influent ; il n'en fallut pas plus pour arrêter ses larmes.

Les dames, qui discutaient toilette sur un canapé, n'avaient rien remarqué.

Julienne et la passive Mme Outier se demandaient, à l'écart, comment allait finir cette noce prodigieuse.

CHAPITRE II

Placial entra dans le fumoir et en ramena Léon, auquel il avait dit ce seul mot :

— Votre femme désire vous parler.

Le marié, dont l'embarras était extrême, traversa le salon avec empressement, vint à Geneviève, et lui prenant la main :

— Qu'y a-t-il ? Vous pleurez ? . . .

— Je veux partir.

— Encore un instant, ma chère petite.

— Plus un instant, Léon.

— Mais il est impossible de congédier ainsi nos invités.

— Ah ! . . . ne vous ont-ils pas causé assez de contretemps ?

— Comment ?

— Ne m'avez-vous pas dit que, ne pouvant les emmener à la campagne, il vous fallait leur offrir auparavant . . .

— Oh ! oui, certainement. Tout ceci était indispensable. . . Mais nous allons leur échapper.

— Quel bonheur ! . . . enfin ! . . .

— Le temps d'avertir mon père . . .

— Allez vite . . . Allez !

La jeune femme le suivit des yeux et vit le père et le fils, debout dans une embrasure de fenêtre, causer avec animation.

M. Bourgeal était pourpre, Léon blême. Elle n'entendait pas. Qu'eût-elle ressenti, la pauvre femme, si l'explication brûlante fût parvenue jusqu'à son oreille ?

— Il faut aller à Fontenay, mon père. Geneviève insiste, c'est son droit : j'ai promis.

— Va, je ferai tes honneurs jusqu'au bout.

— Venez aussi. Je ne puis guère me dispenser de votre présence, ni de celle de quelques autres, pour ce qui me reste à faire, vous le savez bien.

— Tu n'as pas averti cette enfant ?...

— C'est impossible, ici... devant tous... comment admettre qu'une pensionnaire... échappée ce matin du couvent, se passe d'un prêtre à son mariage ?

— C'est ton affaire. Je t'ai prévenu. Nous avons eu un mariage civil. Cela suffit à mes principes.

— Cela suffit aussi aux miens ; mais elle ?... J'ai vu dans ses yeux, dans sa voix, que le retard seulement de cette cérémonie l'a fait profondément souffrir.

— Tu as mille façons de la distraire... de la consoler. Je n'y peux rien.

— Vous y pouvez tout. Cette enfant-là est fanatisée, c'est possible, mais je risque de perdre du coup son cœur et jusqu'à son estime, si j'essaye de lui refuser la cérémonie religieuse qu'elle attend pour se croire bien à moi.

Le père haussa les épaules.

— Défaut d'éducation !... elle est embéguinée comme une nonne !

— Il ne fallait pas prendre votre bru au couvent.

— Et, quand je le voudrais, la pourrais-tu accorder à sa superstition, cette cérémonie ? Ne sais-tu pas qu'il faut des papiers, des publications, des grimoires !

— Je suis en mesure, avoua l'ingénieur en courbant le front comme un coupable.

— Toi !... Ah ! tu es brave en paroles seulement. Derrière, tu prends tes précautions contre la bouderie d'une petite béguine !

— Mon père !

— Dame !... comment qualifier ta prudence ?

— Au fait, comme il vous plaira ; j'aime Geneviève... C'est vous-même qui m'avez poussé à ce mariage...

— Belle dot !

— Oui ; charmante nature aussi. Je ne veux pas m'aliéner ma femme pour satisfaire vos rancunes religieuses.

— Ah ça ! tu perds le respect, je crois ?

— Je vous demande, au contraire, de m'aider à mener à bien cette journée difficile. Je vous ai accordé le mariage civil à Paris, aux yeux de tous vos amis, des admirateurs de votre passé politique... Accordez-moi, à votre tour, le mariage religieux dans votre église de village, à l'abri de tout regard indiscret.

— Je t'ai entendu, en effet, promettre à ta

femme quelque chose d'approchant, quand nous avons si joliment brûlé l'église Saint-Sulpice.

— J'ai promis, oui. Je tiendrai. Pardonnez-le-moi, mon père.

— C'est sérieux, cette pastorale ?

— Si vous pouviez lire sur le visage de Geneviève le travail de sa pensée, vous seriez effrayé, mon père ; j'évite de la regarder, moi qui la fais souffrir!... et j'ai vu que, si elle ne doute pas encore de moi, c'est qu'elle ignore absolument qu'il puisse exister des mariages civils.

— Peureux... amoureux... lâche!... voilà mon fils!... Eh bien! puisque tu as peur d'une pensionnaire, de son courroux et de sa malédiction, va, mène-la à l'église : et ne me le raconte jamais! J'entends ignorer ta lâcheté. J'empêcherai ta sœur de l'apprendre : elle en rougirait. Va.

Le père recula, sur cette conclusion, avec un geste de tragédie. Léon se retira aussitôt, dit un mot mystérieux à un jeune homme de ses amis qui en appela un autre non moins mystérieusement, fit un signe à Placial Molins, et, prenant le bras de Geneviève, l'entraîna doucement hors des salons.

Les dames, qui caquetaient toujours, n'accordèrent pas grande attention à cette disparition.

Madame et mademoiselle Outier, plus scandalisées qu'on ne le saurait dire, se retirèrent dignement dans un angle pour attendre les évènements.

— Et Julienne ? demanda la mariée ; et votre père ?

— Ne vous inquiétez pas, répondit brièvement Léon.

Elle sentit de l'irritation dans sa voix, et n'osa point insister.

En bas, les fugitifs trouvèrent les voitures alignées contre le trottoir. Geneviève, Placial et Léon montèrent dans la première, les deux autres témoins dans le seconde, et l'on partit au grand trot.

— A Fontenay-sous-Bois ! avait dit Léon au cocher.

Geneviève redoutait si fort les explications qui devaient résulter de ce long tête-à-tête, qu'elle avait prié M. Molins de prendre place dans la calèche près d'elle.

Léon n'osa pas y faire d'opposition, bien que la présence d'un tiers dût considérablement modifier le récit qu'il comptait faire à la pauvre jeune femme.

En outre, sans trop savoir pourquoi, le visage sympathique de Placial déplaisait singulièrement à l'ingénieur.

Pour Geneviève, rassurée par l'obéissance de son mari et par l'amitié de son cousin, elle attendit à peine d'être assise dans la calèche pour s'écrier, avec toute sa vivacité revenue :

— Et maintenant, Léon, que nous sommes délivrés de ces importuns, laissez-moi vite vous dire combien j'ai souffert, et combien je me sens soulagée !...

Léon lui prit les mains, les baisa, et demeura silencieux.

Elle ne l'entendait pas ainsi et le pressa de questions.

Pourquoi s'en allaient-ils presque seuls ? La famille les rejoindrait-elle à temps ? Que devait penser la demoiselle d'honneur de ne pas avoir son cavalier pour le petit voyage de Paris à Fontenay ?

Léon méditait profondément, en accueillant par un sourire cette avalanche d'interrogations.

Il était acculé à une position difficile, dont il lui fallait sortir à son honneur.

Fils d'un homme compromis dans les événements politiques de 1848 et déporté en 1852, libre penseur comme son père, mais moins carré dans ses opinions anti-religieuses et anti-sociales il avait été amené par le hasard à désirer l'alliance d'une orpheline riche, seule au monde, pieusement élevée au couvent, et dont le vieux tuteur égoïste lui avait parlé comme d'un beau parti.

Ingénieur encore peu connu, de modeste fortune, il n'était pas indifférent à cette grosse question d'avenir dans laquelle la femme entre pour peu de chose et la dot pour presque tout.

Quand, entre les sombres grilles du parloir des Dames de la Compassion, il vit le frais et pur visage de Geneviève, qu'il entendit sa voix musicale, qu'il recueillit ses fines et timides réflections, la dot lui parut d'autant plus enviable que la femme avait plus de valeur.

Dans son cœur étroit, desséché par l'absence de toute croyance, se glissa une véritable sympathie pour cette jolie petite personne, dont il pourrait faire sa femme, mais qui sans doute, ne l'accepterait pas pour mari, si elle venait à soupçonner l'indépendance de ses convictions religieuses.

Il avait eu jusque là le cynisme de la libre-pensée, professée hautement. Le premier franc regard de la loyale Geneviève lui inspira son premier accès d'hypocrisie.

Il pria M. Martel, le tuteur de la jeune fille, de ne point révéler les antécédents de M. Bourgeal père, déporté par l'Empire et amministié depuis quelques mois à peine.

Il lui demanda de le présenter à la jeune fille comme un homme bien pensant, dont il lui serait facile de faire un mari modèle, pourvu qu'elle prit la peine de s'en mêler.

Le tuteur, qui jonglait avec les sentiments les plus intimes de la femme comme un escamoteur avec une orange, trouva bon de se débarrasser d'une tutelle peu gênante, il est vrai, mais qui ne le contraignait pas moins à quelques ennuyeuses visites chez les " béguines " qu'il n'aimait guère.

En outre, il n'était pas faché de faire la fortune du fils d'un vieil ami, d'un coreligionnaire politique plus accentué que lui, dont il admirait fort les théories socialistes, sans les vouloir mettre en pratique par prudence.

Le silence se fit donc, grâce à sa complicité, autour du prétendant de Geneviève.

La supérieure des dames de la Compassion, que son âge et ses infirmités rendaient plus accessibles à une confiance trop peu justifiée, se reposait sur le tuteur de Geneviève du soin de ce jeune bonheur, et, le recevant de ses mains, crut sincèrement rendre l'orpheline heureuse, en autorisant, en ce qui la concernait, la demande de Léon Bourgeal.

Avec les dix-huit ans, la candeur, le besoin de tendresse et de dévouement de Geneviève, une telle recherche devait aboutir. La pauvre enfant, qui n'avait point la vocation religieuse et qui ne connaissait ni la méfiance ni les longues réflexions, sentit sa sympathie juvénile répondre très vite à celle que lui témoignait Léon, et, le mariage décidé en trois semaines, elle se déclara toute fière et toute heureuse de son choix.

M. Bourgeal père n'était point hypocrite. Il avait, au milieu de ses dangereuses exaltations, marché sans compromissions, sans défaillance, dans une route perverse qu'il proclamait "noble et grande!"

Il ne voulut pas voir la peau d'agneau dans laquelle s'enveloppait son fils, pour faire cette enviable conquête d'une "petite fille dévote et bien dotée."

Il déclara seulement que la conquête faite, son fils arrangerait son bonheur à sa guise, sans lui demander la concession d'une bénédic-

tion religieuse qu'il lui répugnait à voir donner à un membre de sa famille.

Léon n'avait cure, lui non plus, de la bénédiction du ciel sur le foyer qu'il allait créer; mais l'écho du parloir des Dames de la Compassion retentissait encore des deux projets d'union, dans lesquels on disait vingt fois "l'église" pour une seule fois "la mairie."

Il ne pouvait oublier cet écho.

Pour l'église, cette toilette immaculée, ce livre d'heure tout blanc comme celui d'une première communiante, cette pièce de mariage en or avec les initiales gravées, cette large aumône préparée dans la mignonne bourse en perles d'argent, cadeau de la future demoiselle d'honneur.

Il entendait tout cela, se gardait bien de rien objecter, sentant, avec une poignante inquiétude qu'il passerait pour l'Antechrist, s'il hasardait seulement le plus léger doute sur la beauté, la solennité, le charme, l'attendrissement mystique de cette cérémonie religieuse, que le chef de la famille refusait d'autoriser.

Qu'allait-il faire?... Comment tourner une difficulté d'autant plus épineuse que le caractère entier de son père ne lui était que trop connu?

Ce fut dans cette agitation des derniers jours qu'il conçut un plan d'exécution délicate, dont la chère mignonne n'eut aucun soupçon.

M. Bourgeal exigeant, pour présider à l'union de son fils, un mariage purement civil, Léon

fit faire les publications dans la banlieue parisienne, dans le joli Fontenay-sous-Bois, qui cache ses vertes villas sous les feuillées séculaires de la forêt de Vincennes.

La famille possédait là une petite propriété, qu'elle habitait la plus grande partie de la belle saison, circonstance qui rendit possible le subterfuge adopté.

Le desservant fut prévenu qu'on viendrait peut-être, au premier jour, lui demander de bénir un mariage contracté civilement à Paris.

M. Bourgeal croyait sa future belle-fille avertie ; il n'entrait pas dans l'esprit de cet homme tout d'une pièce que la fiancée de son fils, l'élève du couvent, fît une sérieuse résistance à ses volontés.

Dans la calèche, le matin même de ce jour terrible, il lui avait été donné de comprendre que son fils s'était tu, ou que son fils avait échoué, car l'enfant "fanatique" réclamait Saint-Sulpice, et ne s'était calmé qu'à la promesse de Fontenay.

Maître de lui, il n'adressa pas de reproche à Léon et, comptant sur son autorité, savoura largement les applaudissements de ses amis, point du tout étonnés, eux, d'assister à une cérémonie civile dont ils se faisaient gloire.

Quand il vit que cette autorité paternelle était vaincue dans le cœur de son fils, par la crainte de perdre la tendresse de Geneviève, le vieux sectaire éprouva l'une des plus violentes fureurs de sa vie.

Il se sentit tenté de mépriser Léon et plein d'une haine subite pour l'épouse innocente qui se dressait entre eux.

Dès cette heure fatale, Geneviève n'eut pas d'ennemi plus ardent que ce vieillard vindicatif, qui répondait avec aisance à ses admirateurs du Grand-Véfour, sans rien montrer du fiel qui lui montait aux lèvres.

C'était cet impossible récit que le marié du matin devait faire à Geneviève, en présence du cousin Placial Molins, dont l'attitude revêche le glaçait

S'il eût été seul avec Geneviève, peut-être n'eût-il rien expliqué du tout, et son éloquence se fût bornée à la prière de croire en lui, en la promesse de la rendre heureuse, et en caresses souriantes qui eussent éteint les interrogations et les reproches... puisque l'église de Fontenay était au bout.

Mais, devant Placial...

Léon prit son parti bravement :

— Ma chère enfant, dit-il, je professe un culte pour mon père. Le moment serait mal choisi pour vous expliquer ses convictions, et surtout pour les défendre. A tort ou à raison, il ne reconnaît d'autre autorité intellectuelle que celle de la raison pure : il n'a pas la foi.

— Ah ! que je le plains ! dit doucement Geneviève.

— Mon père, qui a immolé sa fortune, sa jeunesse, sa liberté à ses principes, ne pouvait m'en faire le sacrifice. Il a désiré ne pas

assister à la consécration religieuse de notre union. J'ai obéi, Geneviève, à son droit paternel, en le laissant présider notre mariage civil : maintenant, je tiens à vous être agréable, chère enfant, en vous conduisant à l'église. Nous allons y arriver bientôt.

La petite mariée ouvrait des yeux immenses, clairs, où luttaient la surprise et la terreur. Certes, elle ne comprenait pas tout, mais ce qu'elle entrevoyait dans le récit habile et bref de son mari, suffisait à l'égarer.

Pas la foi!... pas d'église!... L'obéissance du fils!... la complaisance du mari!... que de choses inattendues, frappantes, redoutables.

Elle eut tout à coup la sensation d'une chute dans un trou noir...

Instinctivement, elle saisit la main de Placial.

— O Placial!... il y a donc des gens qui n'aiment pas Dieu?... qui ne croient pas à Dieu?... qui se marient sans Dieu? balbutia-t-elle.

— Ma cousine, répondit l'étudiant avec un douloureux effort, puisque votre mari n'est pas de ceux-là soyez-en reconnaissante.

Il mentait. Il sentait que Léon Bourgeal était de ceux-là.

Léon, sans laisser à Geneviève le temps de protester encore, l'étourdit aussitôt de paroles affectueuses, l'assurant que les opinions paternelles n'ayant pas eu d'influence sur lui en ce jour si grave, elle n'en auraient jamais, et qu'il

n'y avait là qu'un petit nuage de famille facile à dissiper dans l'avenir.

Plaçial par dévouement à l'orpheline, feignit de croire à cette prédiction. Le cœur navré il poussa le courage jusqu'à réconforter la pauvre enfant qui se sentait défaillir.

Bien qu'elle n'entrevit pas toutes les conséquences de cette dualité dans sa nouvelle famille, en découvrant que Léon était le fils d'un père sans religion, en devinant que lui-même n'attachait aucune importance secondaire aux convictions religieuses, il lui sembla que ce mari était moins digne d'elle, qu'elle l'aimait moins, qu'elle avait soudainement pour son caractère moins d'estime, partant moins de respect.

Il y eut un long et pénible silence.

On arrivait à Fontenay. La voiture montait au pas la pente assez raide qui conduit à l'église. Geneviève n'avait pas même un regard curieux pour les maisons blanches, parmi lesquelles devait se trouver son futur logis d'été.

Quand les voitures s'arrêtèrent devant l'église le sacristain debout sur le seuil leva au ciel des yeux scandalisés et murmura doucement que l'heure fixée était bien dépassée... que monsieur le Vicaire avait attendu bien longtemps... mais que tout était prêt pour la cérémonie.

C'était une chose bizarre de plus dans cette journée d'émotions, que l'entrée dans la petite église, d'une noce dont tout le personnel se réduisait aux deux époux et à trois témoins.

La toilette de la mariée révélait un état social qui rendait son abandon plus surprenant encore.

Les trois hommes suivaient, l'air morne. Les deux amis de Léon le plaignaient sincèrement d'épouser une bigote, et trouvaient la corvée fort ennuyeuse.

Aucun œil curieux n'était ouvert sur eux. Les travaux champêtres éloignaient les habitants. La colonie, bien qu'ayant appris par les publications que le fils Bourgeal se mariait, était à mille lieues de soupçonner que les deux voitures, arrêtées devant le sanctuaire, contenaient les personnages de cette invraisemblable noce.

L'église était fraîche, silencieuse ; deux cierges allumés à l'autel, deux prie-Dieu alignés. Un vicaire attendait, agenouillé dans sa stalle ; il se leva en voyant entrer les époux.

Le sacristain, l'enfant de chœur composaient les uniques assistants.

Le vicaire, l'air ascétique, tout blanc dans son surplis, mis au courant de la situation — ou supérieur aux incidents humains, — ne paraissait pas même s'étonner de ces contrastes.

Il fit seulement observer d'une voix calme, en recevant du marié les papiers nécessaires à la célébration du mariage, que trois témoins seulement étaient présents. Fallait-il attendre le quatrième ?

Léon n'y avait pas songé. Il possédait deux amis, après le déjeûner, il avait chuchoté sa désagréable aventure :

"Concession à faire à des idées de couvent. Faites-moi le plaisir de venir avec nous quand je vous ferai signe. Vous me servirez de témoins : les miens sont impossibles à emmener."

Ces deux amis se prêtaient à leur rôle. Au fond, ils eussent préféré finir à Paris cette journée, que de venir à la campagne, dans cette petite église glacée, mais enfin... entre camarades, on ne peut refuser un service, même une corvée !

Placial et le vieux tuteur de Geneviève avaient été ses témoins à la mairie. Le tuteur disparu pour cause d'indisposition, Léon s'aperçut tout à coup que personne n'était sous sa main pour le remplacer.

Il balbutia je ne sais quelle excuse.

— Je vois ce que c'est, dit charitablement le vicaire qui devinait une mortelle souffrance dans le silence de la pauvre Geneviève ; un témoin vous a fait défaut. Si vous n'avez pas de préférence, prenez donc quelqu'honnête garçon du pays, pour ne pas perdre de temps.

— Oui, oui... avez-vous là quelqu'un ?

Le vicaire dit un mot au sacristain qui sortit. Trois minutes après, un garçon jardinier, essuyant ses mains terreuses à son tablier de toile, entra d'un air gauche, poussé par le sacristain, et vint se ranger derrière les témoins.

Le prêtre commença la cérémonie du mariage. Geneviève, pâle comme sa robe, les mains jointes, les yeux perdus aux voûtes écrasés du

sanctuaire, cherchait à ressaisir la joie de l'épouse chrétienne dont Dieu bénit l'union.

Cette joie, délicate fleur, brutalement froissée par les réalités de ce jour étrange, n'avait plus ni sève, ni parfums.

Où donc étaient les pompes mystiques, les splendeurs du temple saint, les enchantements de la musique, l'ivresse de l'encens?... toutes choses dues et données aux unions religieuses, toutes choses promises à ses riantes illusions de fiancée?

L'ombre, le silence, la solitude, l'abandon! Pas de famille, pas d'amis, pas de murmures pieux répondant aux prières du prêtre.

Un mari sombre, un cousin navré, deux témoins railleurs, un paysan tout ébaubi!... Voilà l'assistance.

Et toute la pompe extérieure réduite aux deux cierges, dont la tremblotante lueur piquait la demi-obscurité de la nef.

Du moins, pour cette âme pieuse, si la joie permise était envolée, la satisfaction du devoir demeurait entière.

Dans la splendeur ou dans la nudité du sanctuaire, le prêtre ne prononça pas moins les paroles sacrées.

La bénédiction tombée de sa main n'emprunte pas sa valeur à l'or des ornements.

La prière de sa bouche est aussi suppliante, aussi forte, aussi féconde, sous la voûte villageoise que dans la basilique superbe, car c'est la prière de l'Eglise, la bénédiction de l'Eglise,

la bénédiction de l'Eglise, la sanction de l'Eglise.

Geneviève, quand elle eut prononcé le oui sacramentel, quand elle se fut inclinée sous le geste bénissant du prêtre, se sentit mariée.

La formalité de la signature à la sacristie fut très courte : Cinq noms à mettre sur le régistre.

Le garçon jardinier mit y une croix.

Geneviève, si peu gâtée depuis le matin, y voulut voir un présage.

Placial le vit aussi ; mais, ce qui paraissait à la pauvre petite un symbole heureux, lui parut, à lui, représenter l'avenir de celle qu'il ne pouvait ni protéger ni défendre.

Une croix !

Quand les cinq acteurs de cette scène se retrouvèrent sur le seuil de l'Eglise, assez embarrassés de leurs personnes, Léon montra du doigt un toit d'ardoises brillantes qui perçait le feuillage dans le bas du village, et dit :

— Voilà la maison de campagne de mon père, où nous allons nous reposer. Je crains bien que la vieille gardienne du logis ne se montre pas à la hauteur de la tâche qui lui incombe . . . mais nous ne lui en demanderons pas moins, n'est-ce pas, Messieurs, quelques rafraîchissements ?

Cette invitation embrouillée amena le refus poli des deux jeunes gens, qui déclarèrent vouloir rentrer à Paris avant la chute du jour.

Placial prenait déjà congé de sa cousine dans des termes affectueux et discrets.

— Mais vous viendrez nous voir bientot, et souvent, mon cousin, dit Geneviève en retenant amicalement la main de son unique parent dans les siennes.

Comme Léon n'appuyait que par un sourire froid cette prière charmante, Placial y répondit seulement par quelques vagues paroles de gratitude.

Il remonta seul en voiture. Les deux témoins, qui d'instinct, ne se sentaient point en communion d'idées avec lui, suivirent dans le second véhicule Quand on entendit s'éteindre le bruit des roues sur les cailloux de la route, Geneviève s'aperçut tout à coup qu'elle se trouvait au crépuscule, en toilette de mariée, dans la rue déserte d'un village inconnu, au bras d'un mari, qui, depuis le matin, abusait étrangement de sa confiance.

Pourtant, et de si tristes lueurs que cette journée eût éclairé le caractère de Léon, elle n'avait que lui au monde, elle venait de lui donner sa vie, elle rencontra son regard charmé fixé sur elle, et l'espoir rentra victorieux dans ce jeune cœur aimant !

En quelques instants, ils gagnèrent la Joliette, ainsi qu'on nommait la maison Bourgeal, où sur l'avis de son jeune maître, la vieille servante gardienne avait préparé une collation de fruits, de gâteaux et de vin d'Espagne.

Geneviève, qui n'avait rien mangé depuis le couvent, parut satisfaite de cette attention, sans remarquer combien la modestie des pré-

paratifs prouvait à l'évidence le mystère dont Léon savait bien, d'avance, devoir entourer son union religieuse.

Elle ne demanda plus d'explications, ne récrimina pas, ne blâma rien, sourit avec docilité aux bonnes paroles que prononçait son mari, et se contenta de murmurer doucement, quand, le soir venu, ils se promenèrent tous deux dans l'obscurité du jardin plein d'embaumements champêtres :

— Laissez-moi espérer, Léon, que me connaissant mieux et m'aimant davantage, vous partagerez bientôt toutes mes chères croyances ! et que votre père lui-même ne m'attristera plus de son opposition.

Léon promit tout ce qu'elle voulut.

Au fond, il se disait, souriant et ravi :

— Elle est charmante, elle est docile ; je suis maître de cette petite âme, son libérateur, son éducateur ; je la façonnerai de mes mains, dans le moule de la raison, de la force, de la liberté.

CHAPITRE II

Une semaine après ce mystérieux jour de noces, M. et Mlle Bourgeal vinrent rejoindre les mariés à Fontenay-sous-Bois, et commencer avec eux la vie commune qui devait être, désormais, celle du jeune ménage.

Vie large et calme, à n'en juger que sur les apparences, vie dont la douceur relative faisait oublier à Geneviève les émotions dont elle l'avait payée au début.

M. Bourgeal, politique à part, ne semblait point un trop méchant homme. Plongé dans ses livres une grande partie de la journée, en correspondance active avec des amis éloignés, d'humeur silencieuse, il ne semblait jaloux d'exercer son autorité que sur une seule personne : son fils.

Celui-ci, plus soumis qu'on ne l'est d'ordinaire, à l'âge où il était parvenu, professait pour le vieillard un respect teinté de fanatisme.

Il n'en était point de même de sa sœur, la blonde Lucy, dont les vingt ans, fort épris

d'indépendance, se heurtaient fréquemment aux idées arrêtées du vieillard.

Ce n'était, d'ailleurs, jamais pour des motifs graves. La dissemblance de leurs sentiments n'évoluait guère que sur des sujets d'une importance secondaire : les dépenses, les toilettes, les plaisirs. Mais, en ces sortes de choses, le père n'avait jamais le dernier mot.

Ce que M. Bourgeal est sa fille appelaient leurs "principes" les trouvait parfaitement d'accord : Pas de religion, la morale ; pas de foi, la raison ; pas de culte, la nature.

Si M. Bourgeal était athée, Lucy, formée de ses mains, était libre-penseuse. Etrange phénomène, que cette jeune et jolie personne, élevée comme une fille de bonne maison, honnête comme le monde estime qu'on doit l'être, et parfaitement "libre de toute entrave religieuse, de par la seule supériorité de son raisonnement!..."

Les grands mots, les expressions ronflantes étaient en vogue à la Joliette.

Le frère et la sœur s'entendaient à merveille.

Geneviève, dans sa candeur angélique, les considéra d'abord comme des malades qu'il ne fallait point heurter, puis comme des victimes de l'erreur paternelle.

L'angoisse qu'elle ressentit, en se penchant sur ces cœurs vides de Dieu, ne se changea point en horreur.

Elle possédait, pour se garder de toute répulsion, l'amour sincère, profond, chrétien

dans la plus large acception du mot, qu'elle avait voué à son mari.

Et, quant à sa belle-sœur, la charité, qui n'était point une expression creuse sur ses lèvres ni dans son âme, la préservait des jugements trop durs.

Sa piété, sa tendresse la conseillaient mieux qu'une science exercée, mieux qu'une casuistique profonde. Aimer beaucoup ces âmes sans croyance, prier sans cesse pour elles, et leur montrer au foyer l'attrayant exemple de la vertu, telle fut la tâche que la petite pensionnaire, jetée dans un milieu si surprenant pour sa nature, entreprit vaillamment d'accomplir.

Modeste, elle ne se jugeait ni assez autorisée comme femme, ni assez savante comme logicienne, pour imposer ses propres convictions aux êtres chers qui les raillaient; mais elle se sentait assez d'ardeur dans la prière, de tendresse dans l'âme et de persévérance dans la volonté, pour ne pas faillir à son vœu.

Léon Bourgeal, sous le charme de cette jeunesse, de cette sérénité, se pénétrait d'affection pour Geneviève. Certes, il l'avait considérée d'abord comme un enfant "enreligiosé," suivant son expression moqueuse, dont il aurait bon marché, s'il prenait la peine de l'éclairer; mais cette impression fit bientôt place à la certitude qu'une jeune femme, en pleine possession de sa foi catholique, ne se laisse facilement ni entraver, ni désarmer, ni façonner.

S'il en eut quelque dépit, peut-être l'estima-t-il à plus haut prix dans son for intérieur.

Elle avait la sagesse de ne prêcher que d'exemple ; s'il ne la suivait jamais à l'église, il ne pouvait lui interdire de s'y rendre seule, à moins de passer pour un tyran ; s'il ne se souciait absolument pas des prescriptions du carême et du temps pascal, il n'osa point défendre à Geneviève de les respecter. Enfin, lorsque dans leur appartement, à l'heure du repos, elle éleveit sa voix douce pour une courte prière, il s'était déshabitué de hausser les épaules et se prêtait, au moins par son inoffensive manie de se croire encore au couvent.

Oh ! non, non elle ne s'y croyait plus. Les constructions, quoique nombreuses déjà, ne se pressaient point encore l'une à l'autre, sur la lisière du bois comme un troupeau de blanches brebis sur la berge d'un pré, telles qu'on les voit maintenant.

De grands espaces demeuraient envahis par l'herbe drue, les grands ombrages et les ronces grimpantes.

De jolis sentiers conduisaient au bois et les jeunes femmes les connaissaient tous, pour les parcourir chaque matin, sans toilette, en chapeau de jardin, dans l'insouciance joyeuse des champs.

Lucy Bourgeal n'avait cependant pas les goûts aussi champêtres que Geneviève ; l'élégance du costume ne lui déplaisait point et la

solitude ne l'attirait guère ; mais son grand amour de promenade datait d'une certaine matinée, où, dans le silence de la plaine toute verte, une admirable voix masculine s'était élevée tout à coup pour chanter la romance de *Guillaume Tell* : " O Mathilde !... "

Cette harmonie merveille était si imprévue, si émouvante, que les deux belles-sœurs, qu'accompagnait Léon Bourgeal, en demeurèrent saisies de surprise et de plaisir.

— Qu'est-ce ? dit Léon ; quel promeneur matinal nous donne ce concert ?... Où donc est-il d'abord ?

— Là, dit Lucy en étendant le bras vers un bouquet d'arbres dans lequel s'abritait une construction assez récente.

— Ah ! la Maison-Ronde a donc enfin un locataire ? acheva Geneviève en sondant d'un œil interrogateur le massif ombreux.

Cette " Maison-Ronde ", ainsi baptisée dans le pays à cause de son architecture, était une charmante villa, qui avançait sur le bois ses larges balcons circulaires en pierre blanche, comme une corbeille de granit.

Elle avait dû coûter fort cher, quoique très petite, car tous les raffinements du luxe y semblaient rassemblés, depuis son escalier de marbre aux marches chargées de fleurs, jusqu'aux vases sobrement dorés de sa terrasse à l'italienne.

Son propriétaire était mort, ou s'était ruiné, ou ne savait trop, avant d'y avoir pendu la

crémaillère ; toute la saison elle demeura close.

Ce matin-là, chaque fenêtre ouverte riait au soleil.

Sur le perron, un grand garçon pâle, en veston de flanelle, en chapeau de planteur, contemplait le bois en chantonnant.

Il se fût bien gardé de donner toute sa voix en plein air ; les notes sortaient voilées de ses lèvres entr'ouvertes ; il s'essayait le larynx, tout simplement.

Et pourtant, ce qu'il abandonnait à la brise matinale avait assez de puissance et de charme pour frapper ses auditeurs.

Par une échappée d'arbustes moins serrées la famille Bourgeal voyait le chanteur qui ne l'apercevait pas.

Après une dernière fusée de sons mélodieux il dégringola si rapidement le perron, en trois enjambées, que Geneviève et Léon le voyant venir à eux et craignant de paraître indiscrets se reculèrent d'instinct.

Lucy, au contraire, resta plantée sur le sentier, en pleine lumière, ses cheveux splendides comme enflammés par un rayon de soleil.

On entendit aussitôt dans le jardin une exclamation surprenante, dont la conviction pouvait, jusqu'à un certain point, faire oublier l'irrévérence :

— Ma foi, Madame ! si je n'étais ténor, je voudrais être peintre ! . . . quel merveilleux croquis je ferais de ce vert sombre, de cette lumière ardente et de vos cheveux d'or !

Lucy rougit prodigieusement, abaissa son ombrelle entre son beau visage et l'impertinent, et lui tourna le dos avec hauteur.

Elle rejoignit son frère, qui n'avait pas très bien saisi les paroles du chanteur, et prétendit elle-même ne pas les avoir entendues distinctement.

Geneviève les avait comprises, au contraire, mais en face de la contrariété de Léon et de la rougeur de la jeune fille, elle préféra laisser tomber dans l'oubli l'exclamation admirative d'un artiste plus épris de l'imprévu que soucieux des convenances.

Lucy, elle n'oublia pas cette façon brutalement admirative de louer sa beauté. Il est également à supposer que celui qui se qualifiait de "ténor" espéra revoir encore la promeneuse, dont la simple toilette annonçait le voisinage immédiat, car chaque matin, quand le beau temps rendait inoffensive pour sa gorge sensible l'étude des vocalises, il se mettait au piano, fenêtres grandes ouvertes, et chantait tout un répertoire d'opéra.

Les habitants de Fontenay l'entendirent souvent sans apprécier toujours le charme de ces concerts champêtres. La famille Bourgeal, fidèle à ses courses à travers bois, en jouissait quotidiennement.

— Il nous donne l'Opéra et les Italiens en pleins champs, disait Geneviève.

Lucy, que le romanesque séduisait d'autant plus que rien de sérieux ne faisait contrepoids

à ses rêveries, estimait qu'à l'Opéra et aux Italiens les artistes chantaient pour tous, tandis que cet artiste mystérieux ne chantait que pour sa belle voisine.

Mais elle ne confiait cette impression qu'à une amie complaisante, confite en louanges, Mme veuve Avrial, dont la petite maison joignait celle du chanteur. M. Bourgeal supportait difficilement Mme Avrial, mais Lucy l'aimait et l'imposait.

Quelques amis parisiens clairsemés, venaient de temps à autre passer le dimanche à la Joliette.

Geneviève n'aimait guère ces sortes de réceptions, après lesquelles le père Bourgeal paraissait plus animé, plus irrité contre l'État, le clergé, la noblesse, les privilèges et toute une série de situations politiques, sociales et religieuses que son orgueil enviait ou décriait tour à tour.

Ces visiteurs étaient tous pour la plupart, des hommes âgés, incorrigibles, qui avaient fait des révolutions et souhaitaient en faire encore, et que les divers gouvernements pouvaient punir, grâcier, combler de faveurs, sans jamais se les attacher à fond.

M. Bourgeal père était une figure au milieu de ces inassouvis ; il avait vu 1848, 1852, Cayenne ; il se retrouvait en pleine possession de sa liberté, de sa petite fortune, de la part de considération qu'il se figurait mériter, et se plaignait ardemment de ne pas trouver autour

de lui assez d'énergie pour l'aider à renverser l'Empire.

Geneviève ne comprenait rien à ces revendications, à ces ingratitudes, à ces haines sourdes. Elle se contentait de plaindre son beau-père d'être si difficile en bonheur.

Elle redoutait aussi de voir Léon se mêler à ces agitations stériles, capables seulement de le détourner d'un travail sérieux.

Léon parlait peu, dans ces réunions, mais il écoutait, approuvait et semblait parfois regretter les luttes éteintes.

Un vieil ami des Bourgeal venait plus souvent que tous les autres à la Juliette. Bien qu'il fût attaché à Geneviève, autant que son cœur desséché pouvait l'être, M. Martel, dont elle avait été la pupille, s'était déchargé de toutes responsabilités en la mariant au plus vite, et paraissait jouir de la sentir heureuse avec l'égoïste satisfaction de n'avoir plus à s'en préoccuper.

MM. Bourgeal et Martel, coreligionnaires politiques, mêlés aux mêmes événements, s'étaient perdus de vue pendant plusieurs années et retrouvés avec joie lorsque le premier revint d'exil.

M. Martel n'avait pas joué en public un rôle assez marquant pour mériter une répression ; il vécut donc paisible, prudent, se suffisant avec de courtes rentes après un essai commercial infructueux ; il était garçon, personnel, un peu maniaque. Rien ne le surprit plus désa-

gréablement que la tutelle de Geneviève dont il se trouva légalement chargé, par suite d'alliance éloignée avec la famille de l'orpheline.

La jeune fille lui plut par sa douceur, sa gentillesse et sa discrétion, ne demandant rien ne sortant jamais; c'était, à son sens une pupille acceptable, à condition de la caser de bonne heure et de ne plus y songer; ce qu'il comptait bien faire, d'ailleurs.

Il se tint parole. Léon Bourgeal lui paraissant agréablement tourné, honnête homme et fils de son vieux complice de 48, il lui mit en tête d'épouser Mlle Geneviève Carvès, orpheline de père et de mère, héritière de 400,000 francs bien liquides, élevée comme une petite duchesse et jolie à faire rêver.

On a vu que Léon Bourgeal n'avait point été difficile à persuader et que Geneviève elle-même, confiante dans ce silencieux tuteur qu'elle voyait peu, mais qu'on lui avait appris à respecter, n'avait éprouvé nulle inquiétude, nulle arrière-pensée, rien qu'une pure joie de fiancée, en mettant sa main dans celle de l'ingénieur.

C'était donc, de tous les visiteurs de la Joliette, celui que Geneviève accueillait avec le plus de plaisir. Assez souvent, il arrivait le samedi soir, pour ne repartir que le lundi matin.

Sans famille, sans foyer, n'ayant que sa vieille servante Marianne dans son logis morose, il se donnait l'illusion de l'un et de l'autre,

autant du moins que sa nature était capable d'en apprécier les douceurs.

Un samedi, d'assez bonne heure, il arriva très gai, aspirant l'air avec délice et déclarant Paris inhabitable dès que venait le printemps.

— Louez un petit pavillon dans le voisinage, mon tuteur, lui dit affectueusement Geneviève.

— Tu en parles bien à ton aise !... louer !... mais je suis un pauvre diable qui peut juste nouer les deux bouts, ma chère. Mon quatrième étage de la rue du Bouloy est tout ce que je dois me permettre.

— Eh bien ! dit le père Bourgeal, viens plus souvent et reste plus longtemps ici, voilà tout.

— Merci, mon vieux camarade, reprit M. Martel avec une bonne poignée de main. En attendant, si nous allions faire une promenade au bois, hein ?

— Partons, dit gaiement Geneviève.

Léon dînait ce soir-là au cercle des ingénieurs...

On appela Lucy, mais Lucy qui, par la fenêtre ouverte sur la route, voyait fuir au loin, vers Paris, un coupé gros bleu—le coupé du poétique artiste au front pâle !—ne se souciait plus de promenade, puisqu'elle n'y entendrait pas son concert accoutumé. Elle préféra demeurer à la Joliette.

Les deux vieillards s'en allèrent donc à travers les petits chemins pleins de mousse et de fleurettes. Ils se rajeunissaient à ces parfums, à ces floraisons, à cette haleine printanière.

Leurs pas alourdis par les années se modelaient facilement sur celui de la jeune femme, lente, souffreteuse, et rêvant joyeusement au cher petit ange attendu.

Elle rêvait si bien, qu'elle ne prit aucune part à l'entretien des deux amis et ne s'aperçut même pas du chemin parcouru, avant la nuit prochaine.

— Quelle belle soirée ! dit-elle tout à coup en regardant trembler l'ombre grêle des saules dans un coin du lac baigné de lune.

Ils étaient alors dans la partie sombre du lac des Minimes, dans ce coin presque sévère où les pins d'un vert noir, accrochés à un talus sauvage, jouent la Suisse au naturel.

Plus loin, on entendait, sans les voir, les dîneurs du restaurant du *Chalet-Jaune* attablés au bord de l'eau, dont les éclats de gaieté leur arrivaient, affaiblis, à travers l'île silencieure.

— Oui, oui, très-belle soirée !... mais un peu humide ! répondit M. Martel que la poésie lunaire touchait médiocrement.

Il quitta le bord du lac pour reprendre la route des voitures où la fraîcheur se faisait moins sentir.

Cette route, encaissée entre des arbres de grande taille, dans lesquels la guerre n'avait pas encore porté la dévastation, s'en allait, toute sombre, rejoindre celle de Paris à Nogent. M. Bourgeal et Geneviève l'y suivirent.

Ils n'y avaient pas fait soixante mètres qu'un bruit de cheval au galop les fit instinc-

tivement chercher le côté du chemin où ils devaient appuyer pour éviter cette approche dangereuse.

Mais le cavalier lancé à toute bride ne leur en laissa pas le temps. En sortant du *Chalet-Jaune* après un repas peut-être trop excitant, il se précipitait dans cette fraîcheur assombrie avec une rapidité foudroyante.

Le contraste de l'obscurité de la route avec les clartés du restaurant ne lui permit pas d'apercevoir les promeneurs.

Peut-être ne sut-il pas guider sa bête ; peut-être M. Martel effrayé du danger fit-il le mouvement contraire à celui qu'il eût dû tenter... Qui pourrait le dire ?...

On entendit comme un choc, puis un cri, puis une chute !... et le galop du cheval continuait toujours.

— Mon tuteur ! exclama Geneviève effarée.

— Mille tonnerres ! gronda le père Bourgeal, cet imbécile a renversé Martel.

Il se pencha vers son ami, avec de bonnes paroles, pour l'aider à se relever.

M. Martel ne bougea pas.

Etendu sur le bord du chemin, les bras ouverts, dans l'attitude d'un homme surpris par un coup violent, sa tête renversée en arrière demeurait immobile dans l'éparpillement de ses cheveux blancs.

Geneviève frissonna.

— Pouvez-vous, m'aider à le soulever ? demanda M. Bourgeal d'une voix altérée.

Elle essaya sans répondre. L'effort était trop grand.

— Laissez... laissez, dit son beau-père ; vous vous feriez mal sans profit pour mon pauvre Martel. J'aurai plus tôt fait d'aller chercher du secours au restaurant.

Avec une vivacité que doublait la terreur, le vieillard courut vers le *Chalet-Jaune*, où son arrivée produisit l'effet d'un coup de théâtre sur le monde de soupeurs et de belles dames qui savouraient des glaces, au clair de la lune.

— Ah ! voyez donc... un fou... c'est un fou !... dit l'une d'elles en le désignant.

Les garçons s'élancèrent. Un fou !... songez donc !

— Vite, vite... cria-t-il au patron qui s'avançait pour chasser l'intrus ; des bras... un cordial !... un homme est sans connaissance sur le chemin... renversé par un cavalier... vite... allons vite !

Le patron rassura sa clientèle avec un beau sourire épanoui :

" Ce n'était rien... un promeneur légèrement indisposé dans... On allait lui porter de l'Eau de Mélisse... il suppliait ces dames et ces messieurs de ne pas s'en mettre autrement en peine."

Les soupeurs ne demandaient pas autre chose.

M. Bourgeal, entraînant un garçon, reprenait déjà sa course vers le bois. Le patron fort contrarié, prit de l'élixir, de l'ammoniaque, et les suivit d'un pas hâtif, car il est excellent

homme, et du moment que la clientèle ne s'alarmait pas, la bonté de son cœur reprenait le dessus.

Geneviève, demeurée seule près du blessé, soulevant sa tête et cherchant un souffle sur ses lèvres, sentit avec bonheur que le cœur battait encore et que les secours arriveraient en temps utile.

Ils arrivaient en effet.

Sans perdre un temps précieux en explications et en commentaires, M. Bourgeal assit le blessé entre ses bras; le garçon lui fit respirer les sels, tandis que Geneviève introduisait quelques gouttes d'élixir entre ses lèvres.

Le patron les considérait tous deux d'un œil navré.

Mais, en se rendant bientôt compte que cette médication sommaire était insuffisante, les trois hommes, après un court échange de paroles, se chargèrent du blessé.

— Nous allons le porter au *Chalet-Jaune*?... n'est-ce pas? interrogea M. Bourgeal.

— Oui... certainement!.. oui... dit l'infortuné restaurateur qui envisageait déjà la désertion de toutes ses tables à l'entrée du lugubre cortège.

Mais comment refuser?

Il marchèrent avec précaution dans la direction du Châlet. Près d'y entrer, Geneviève, qui avait l'instinct des situations difficiles et qui lisait sur l'honnête visage du maître une lutte cruelle entre le sens commercial et le

sentiment humanitaire, lui dit doucement :

— Monsieur, entrons sans bruit et tournons par les cuisines ; vous nous donnerez le cabinet qui ouvre du côté des écuries : personne ne sera dérangé par notre présence.

— Ah ! madame... vous avez mille fois raison ! je ne pensais pas au cabinet... mais c'est parfait !... on y peut dîner quatre... non, c'est-à-dire, on y pourra très bien installer le malade.

Geneviève mit en deux mots son beau-père au courant de la situation. Le patron prit les devants, donnant à haute voix l'ordre de placer des tables nouvelles au bord du lac pour une noce attendue de Vincennes.

L'attention détournée, il introduisit avec précaution le blessé sur le pont qui donne accès au châlet, puis, tournant rapidement à droite, il exécuta de point en point l'ingénieux programme de Geneviève.

Il était temps !... à peine le triste cortège avait-il dépassé le petit pont, que la noce y faisait irruption avec le tapage spécial que les mariés, et leurs invités d'un certain monde, se donnent la joie de mener bruyamment en ce jour spécial.

CHAPITRE IV

Dans le cabinet ouvrant du côté des écuries et qu'une seule bougie éclairait à peine, M. Martel avait été placé sur un canapé, la tête soutenue par un coussin de tapisserie dont les pieds des dineurs avaient usé la laine.

Le patron venait de retourner à ses clients. Sur son ordre, un garçon partit en toute hâte à la recherche du docteur Cottel qui, fort heureusement, demeurait à peu de distance, tout à l'entrée de Fontenay.

Geneviève le retint d'un geste vif.

— Passez chez M. le curé, souffla-t-elle.

M. Bourgeal l'entendit.

— Êtes-vous folle ! exclama-t-il durement. Avons-nous besoin ici de réciteur de patenôtres ?... allez, garçon... allez où je vous envoie... et ne ménagez pas vos jambes.

Le garçon courait déjà vers le petit pont.

Geneviève navrée, se rapprocha du blessé.

Le cordial produisait son heureux effet ; les yeux s'ouvrirent effarés et la bouche essaya quelques mots sans suite.

La jeune femme fit avaler à son tuteur quelques nouvelles gouttes d'élixir, desserra ses vêtements qui l'étouffaient et, le replaçant doucement sur le vieux coussin :

— Là ... dit-elle, reposez-vous ... vous voici mieux ... le médecin va venir.

Le blessé fit signe qu'il en était satisfait.

— Souffres-tu ? demanda le père Bourgeal, penché vers son vieil ami.

M. Martel porta la main à sa poitrine, puis, plus difficilement, à ses lèvres où perlait une écume rougeâtre.

Geneviève l'essuya d'une main délicate.

— Du sang ! ... fit distinctement le malade en regardant le mouchoir taché.

Puis, comme il reprenait toute sa connaissance, il ajouta d'une voix oppressée :

— J'ai dû me casser quelque chose ... là ...

Et sa main, touchant de nouveau sa poitrine, retombait inerte.

Le beau-père et la belle-fille échangèrent un regard d'effroi.

La noce débouchait des bouteilles de champagne avec un entrain étourdissant.

Et le garçon qui ne revenait pas !

Et le docteur qu'on attendait avec angoisse !

Les écuries s'animaient. Certains dîneurs demandaient leur voiture pour rentrer à Paris.

Il y avait, dans le jardin, un grand va-et-vient de domestiques affairés.

Ces bruits de fêtes et de vie désolaient

Geneviève qui voyait une pâleur lugubre s'étendre sur le front du blessé.

Ne pouvant rien pour le soulager, elle s'était agenouillée et priait.

— Voulez-vous prier un peu avec moi ? demanda-t-elle doucement.

M. Martel secoua négativement la tête.

— Bourgeal ! appela-t-il tout à coup.

Son ami se rapprocha.

— Mon vieux Bourgeal . . . c'est la fin.

— Allons donc ! . . . essaya de protester le vieillard, nous allons te ramener chez moi, tout à l'heure . . . et tu verras.

— Non . . . j'étouffe si l'on me touche.

— Mais, le docteur va venir.

— Il tarde trop.

— Je vais le chercher, si tu veux.

— A quoi bon ? . . . rester avant de mourir . . . j'ai besoin . . . j'ai besoin . . .

— De penser à Dieu, cher tuteur ! murmura ardemment la jeune femme à l'oreille du moribond.

Il la repoussa sans colère, avec lassitude.

— Je veux te parler, Bourgeal

— Laissez-nous, Geneviève, ordonna celui-ci.

— O mon pauvre tuteur ! . . . écoutez-moi ! reprit Geneviève en se cramponnant au canapé, dont le bras de son beau-père cherchait à l'éloigner. Si vous êtes vraiment en danger, à quel médecin, meilleur que celui de votre âme, recourir en un tel moment ? Vous n'êtes

pas sans croire à Dieu... à l'immortalité de votre âme, n'est-ce pas?

Un flot de sang coula des lèvres de M. Martel.

— Tu me fatigues!.. balbutia-t-il.

Mais elle ne recula pas.

— Un élan vers Celui qui peut tout, mon cher tuteur! je vous en supplie!.. Il peut prolonger votre vie terrestre... Il peut vous donner l'éternelle vie!..

Le père Bourgeal irrité prit la jeune femme par le bras et la conduisant à l'entrée du cabinet:

— Il faut que votre idolâtrie soit prodigieuse, pour avoir la cruauté de tourmenter ce mourant! lui dit-il avec colère. Vous l'excédez. Demeurez là.

Le poignet brutal, qui l'avait entraînée, la relâchant brusquement, elle trébucha sur le seuil et y demeura agenouillée dans l'ombre.

Sa prière s'éleva tout aussitôt vers les régions surhumaines, pour incliner la miséricorde infinie vers le malheureux qui ne l'implorait pas.

Toutes les facultés de son âme s'absorbèrent dans une chaude supplication, dont ne la purent distraire ni les piaffements des chevaux, ni les appels joyeux des gens de la noce de Vincennes.

Une voix basse, brisée, coupée de hoquets sinistres, eut plus de puissance.

La voix d'un mourant, qui la glaçait d'épouvante et venait jusqu'à elle en sons intermittents.

Mais en écoutant ces accents lugubres, pour y mieux saisir ce qu'ils dénotaient encore de vie, elle entendit d'étranges paroles. Elle reconnut un nom qui lui était familier, mêlé à des recommandations bizarres.

— Prends cet argent, disait la voix moribonde... Je leur dois bien ça... le père de Julienne Outier a beaucoup perdu par ma faute, oui, par la mauvaise administration de nos affaires... j'ai... fait perdre... et puis tu chercheras... le petit... le petit Jacquet Ferrat... je ne sais pas du tout... s'il vit... Son père m'a aidé... autrefois... Pas de testament... Pas de droits à payer... les cent mille francs sont là... le portefeuille... la poche droite... bien... vieux garçon... méfiant... je porte tout sur moi... tout... tout.

— Tais-toi, répondit le père Bourgeal, tu ne mourras pas.

— Oh ! je sens... que je vais... oui... mourir... Allons... prends, te dis-je... tu partageras entre eux... Julienne Outier... cinquante mille... et Jacques... Jacques Ferrat... cinquante mille... Si j'avais davantage... mais tout est là... tu m'entends, Bourgeal ?... Pas de gens d'affaires.

— Tu guériras, mon ami, et tu feras toi-même, plus tard...

— Promets... promets.

— Certainement, mais...

— Promets, te dis-je.

— Oui... puisque tu le veux.

— Merci, Bourgeal.

Une sorte de hoquet lamentable secoua le malheureux.

A l'indécise clarté de la bougie, et dans le moment même où il cherchait à le rassurer, on eût pu voir M. Bourgeal, obéissant à son ami, glisser avec précaution dans sa redingote, un portefeuille, que le blessé lui avait péniblement aidé à retirer de son propre vêtement.

Puis le vieillard vint au seuil d'un air vaguement inquiet, et parut soulagé en y retrouvant Geneviève prosternée dans la prière.

Et de fait, se reprochant déjà d'avoir un instant prêté son attention à autre chose qu'à cette agonie sans Dieu, la jeune femme, la tête plongée dans ses mains, le cœur navré, ne songeait plus qu'au dénouement terrible.

Si Geneviève eût levé les yeux, dans ce moment de bizarre confidence et de secrète mission, elle eût pu constater que les paroles entrecoupées du moribond ne tombaient pas seulement dans ses oreilles à elle.

D'autres les recueillaient avidement, s'allongeant, se penchant, pour les mieux saisir.

La curiosité luisait dans deux yeux jaunes, vifs comme des yeux de chat, et la tête qui portait des oreilles si longues et des yeux si perçants s'encadrait, avide de ne rien perdre, dans l'imposte pratiquée au-dessus de la porte close qui communiquait au cabinet voisin.

Tête nue, laide, ébouriffée, pétillante de ma-

lide, qu'un rayon vacillant de la faible lumière éclairait d'une clarté douteuse.

Ainsi grimaçante et suspendue entre le sol et le plafond, cette tête, — qui disparaissait au moindre mouvement dangereux de M. Bourgeal, et ressortait aussitôt après comme un diable de sa boîte, — concourait à l'aspect lugubre et fantastique de cette scène d'agonie.

Des pas pressés s'approchèrent.

— Par ici, docteur, disait le restaurateur ; ne faisons pas de bruit... voyez-vous, si ma noce se doutait !... heureusement que personne n'a vu le malade.

Le docteur entra, demanda une autre bougie, et s'approcha du canapé où gisait, sans voix et sans regard, l'infortuné M. Martel.

Celui-ci avait dépensé ce qui lui restait de force à régler ce qu'il appelait la succession du "vieux garçon méfiant... qui portait tout sur lui... tout."

En revanche, le sang qui échappait des vaisseaux rompus coulait lamentablement de sa bouche entr'ouverte.

Le docteur palpa le malheureux, lui arracha quelques faibles plaintes et le reposa sans mot dire sur le canapé.

Il se fit refaire brièvement le récit de l'accident ; il ne mit pas en doute que M. Martel, renversé et roulé par le choc du cavalier, n'eût en outre reçu, du cheval même, quelque grave lésion interne.

— Le pied sur la poitrine, probablement.

Il écarta de nouveau les vêtements ensanglantés ; une contusion violacée se dessinait sur la chair.

Aux lèvres le sang ne montait plus. Sur le visage éclataient les signes d'une congestion menaçante.

— Nous allons le transporter chez moi ? interrogea M. Bourgeal.

J'ai une petite carriole... et des bras... acheva vivement le maître du *Châlet-Jaune*.

Ne le touchez pas dit le docteur.

Le restaurateur se tordit silencieusement les mains.

Justement, les violons commençaient à grincer : la noce de Vincennes se livrait à la danse, au bord du lac, avec une explosion de gaieté qui mit des larmes nouvelles dans les yeux de Geneviève.

Le docteur remplissait gravement son office auprès du moribond. On voyait sa haute taille se mouvoir dans la pénombre avec des gestes lents et doux.

A l'imposte, la tête ébouriffée ne perdait rien du navrant spectacle.

Ce n'était point un matérialiste, que le docteur Cottel. Il dit à Geneviève, tandis qu'elle s'empressait, à l'aider :

— A-t-il vu un prêtre ?

— Hélas ! soupira-t-elle... Docteur !... serait-il temps encore ?

Il hocha tristement la tête et tout à coup l'éloigna du geste :

— Allez... allez, Madame... ne demeurez point là.

C'était la fin, comme l'avait dit le malheureux.

. . . . . .

Quand le dernier soupir se fut envolé de cette lamentable enveloppe brisée et sanglante, M. Bourgeal fit procéder sans délai au transport du cadavre.

On le plaça sur la carriole du restaurateur, deux garçons s'attelèrent au brancard, une toile le recouvrit, et l'on eût pu croire, en voyant sortir du restaurant le funèbre cortège, qu'il s'agissait de porter à la gare de Fontenay un colis encombrant.

Des plateaux chargés de glaces et de punch furent habilement lancés au milieu de la noce, à l'instant difficile du départ, et les violons inconscients le saluèrent de leurs endiablés flons-flons.

Quand la voiture à bras sortit du *Chalet-Jeanne*, un petit corps grêle glissa sur le pont, derrière elle.

Ce corps, claudicant, mal construit, était surmonté d'une tête ébouriffée, aux yeux fauves, en tout semblable, à celle qui suivait, avec tant d'attention, une heure auparavant, les péripéties de la mort de M. Martel, du haut de l'imposte-observatoire où elle s'était huchée.

— Faut pas perdre de vue mon homme !... grommelait-il, en essayant d'aplatir les poils rebelles qui surmontaient son front pâle,

Et il emboîta le pas derrière le triste cortège. "Emboîter" n'est pas le mot dont il faut se servir, car le grêle personnage sautillait en quelque sorte, d'une jambe trop courte, mais solide, sur une jambe plus longue, mais faible et demi tordue : ce qui constituait la plus singulière démarche !...

A peine sur la grand'route, toute noire, un coupé croisa la carriole sans lanterne et qui s'avançait sans bruit, un peu comme un fantôme.

Le cheval eut peur, recula. Un jeune homme encadra sa tête à la portière, et voyant sans la comprendre cette marche sinistre, crut à un accident, peut-être à un crime.., ou simplement, à la découverte d'un pendu dans le bois de Vincennes.

Il ordonna au cocher d'arrêter, descendit et courut à M. Bourgeal.

— Un malheur, monsieur ? demanda-t-il avec une curiosité polie.

— Oui, monsieur, un malheur, répondit M. Bourgeal, Mon ami, renversé et piétiné par un cheval, vient de mourir misérablement.

A la lueur des lanternes du coupé, le jeune homme avait, d'un coup d'œil vif, reconnu ses voisins de la Joliette, tandis que Geneviève assez surprise de la rencontre, retrouvait en lui le ténor de la "Maison-Ronde."

— Voilà qui est horrible ! s'écria le chanteur. Mais, monsieur, si, comme je le suppose, vous le ramenez dans votre maison, permettez-

moi de vous offrir un moyen de locomotion plus rapide ; ma voiture est toute à votre disposition.

— Merci, monsieur, répondit M. Bourgeal touché de cette offre spontanée ; mais je ne voudrais ni déplacer une fois encore le pauvre corps, ni risquer d'imprimer aux coussins de votre coupé les traces sanglantes qu'il laisse à ce qui l'approche.

Le jeune homme insista toutefois, n'obtint rien de plus, et se contenta de détacher une de ses lanternes allumées pour l'accrocher à la carriole.

— C'est plus prudent, dit-il.

Apercevant mieux Geneviève qui, déjà souffrante, affrontait depuis plusieurs heures de si terribles scènes, il fut frappé de la lividité de ses traits.

— Mais madame va se trouver mal ! s'écria-t-il, le spectacle est trop pénible pour elle.

— Je le crois, dit distraitement M. Bourgeal.

— Permettez-moi de vous y soustraire, madame, en vous emmenant très vite à votre logis.

Geneviève refusa du geste. Elle se sentait cependant défaillir.

Le jeune homme le vit, la soutint, et, sur un mot d'autorisation de M. Bourgeal, la porta dans le coupé, sans qu'elle opposât la moindre dénégation.

Ses forces étaient à bout.

— Montez, monsieur, montez, auprès de madame, dit vivement le jeune homme ; je vais vous ramener le corps à la Joliette.

— Vous savez donc ?... commença le vieillard surpris, qui avait à peine envisagé son interlocuteur.

— J'ai l'honneur d'être votre voisin, répondit l'artiste en s'inclinant avec une grâce parfaite, Antonio Boldini, le locataire de la Maison-Ronde.

M. Bourgeal ne fit plus de difficultés pour accepter l'arrangement proposé si courtoisement, et que l'inquiétante fatigue de Geneviève lui faisait une loi de mettre à profit au plus vite.

Dans l'état de la jeune femme, tant d'émotions pouvaient amener les plus dangereuses complications.

Il monta près d'elle et le cocher partit grand train, pour toucher quelques minutes après à la grille de la Joliette.

Lorsque le coupé se mit en marche, emportant Geneviève et son beau-père, le boiteux n'hésita pas une minute à suivre celui qu'il appelait familièrement " son homme. "

Il prit sur le côté de la route un trot cahoté, déhanché, d'un effet pénible. On eût dit une gigantesque sauterelle s'ébattant dans le sillage d'une clarté fuyante.

Entre la lanterne de la voiture qui lui servait de phare et sa course époumornée, il maintenait la distance de façon à ne point perdre

de vue la voiture lorsqu'elle entra dans Fontenay.

Quand elle s'arrêta, il s'incrusta dans l'angle d'un mur, assista au débarquement difficile de la jeune femme évanouie, s'assura que le vieillard rentrait avec elle dans une propriété dont il semblait le maître, et s'éloigna d'un pas hâtif pour retourner au *Châlet-Jaune*, où ce joli personnage remplissait les fonctions modestes d'aide-palefrenier.

Geneviève, absolument sans connaissance, fut reçue dans les bras de Lucy, dont la problématique sensibilité fut pourtant épouvantée de la pâleur de la pauvre femme! Le cocher repartit aussitôt à la recherche du docteur, qui avait dû quitter le Chalet en même temps que le cadavre, mais par la route de Nogent, où un autre malade l'appelait.

C'est ainsi que le corps de M. Martel rentra en pleine nuit à la Joliette, sous la garde d'Antonio Boldini, le poétique ténor, qui venait de gagner du même coup le renom de gentleman accompli et le droit de se présenter, désormais, comme un voisin serviable et charmant, dans la famille reconnaissante.

Un droit dont il ne manqua pas d'user, d'ailleurs, dès le lendemain, et les jours qui suivirent cette catastrophe, discrètement d'abord, bientôt avec une aisance et une ampleur dont Mlle Lucy Bourgeal, qui s'ennuyait fort à la campagne, fut la première à se féliciter.

Vaniteusement, elle s'en octroyait tout l'honneur.

Dans la nuit qui suivit le drame du *Chalet-Jaune*, Geneviève devint mère, un peu prématurément, d'une mignonne petite fille dont la délicatesse extrême ne laissa pas de causer quelques inquiétudes à son entourage.

La jeune mère, elle, ne put ni se réjouir ni s'alarmer ; brisée par la fatigue et la terreur de l'agonie dont elle avait été témoin, elle devint la proie d'une fièvre violente, qui la retint plusieurs semaines sur cette frontière où la vie n'est qu'un souvenir, sans que la mort soit encore une réalité.

Léon Bourgeal, pendant ces jours d'angoisse, montra toute la tendresse et tout le dévouement dont était capable sa nature égoïste. Il se sentait plus attaché qu'il ne l'eût cru à cette douce et jolie Geneviève, qui ne lui avait encore causé que des joies, qui venait de lui donner une petite créature à chérir ; il ne pouvait admettre qu'une compagne de si précieuse humeur lui fût enlevée, tandis que nombre de ses camarades demeuraient rivés à d'acariâtres épouses.

C'est que Léon voyait seulement dans le mariage la réunion de deux êtres contraints à se faire de mutuelles concessions et de deux fortunes fondues l'une dans l'autre.

Il se trouvait donc heureusement partagé, sa femme étant aimable et bonne et ses intérêts prospérant à souhait.

Son âme ne s'élevait pas à des considérations plus hautes. Son cœur ne s'embarrassait pas dans ce qu'il appelait des "subtilités sentimentales." Sa façon d'entendre le bonheur au foyer se résumait en ceci : gouverner habilement sa femme, s'en faire obéir aveuglément, d'abord par l'affection, tant que l'affection serait de saison dans leur ménage, ensuite par l'autorité naturelle à l'homme, lorsque les illusions des premières années seraient défleuries.

On voit, par ce bref exposé de principes, que le bonheur personnel de la femme préoccupait très peu le fils Bourgeal, qu'il nourrissait peu d'illusions sur la douceur, la force, et la persistance de la tendresse conjugale et que l'autorité, dont il avait toujours rêvé depuis l'enfance, — comme une revanche à prendre sur autrui de celle que son père exerçait sur lui-même, — souriait à ses sentiments secrètement tyranniques.

Geneviève paraissait à son égoïsme la femme née pour être sienne, et façonnée d'avance par la prévoyante nature, pour réaliser son programme,

Elle était si bonne qu'elle le jugerait favorablement toujours. Elle était si douce qu'elle se soumettrait avec joie. Elle était si peu exigeante qu'on pouvait, par contre, exiger beaucoup d'elle.

Une seule ombre faisait tache à ce joli tableau : Geneviève était "déplorablement religieuse." Cela s'éternisait. Ce qu'on pouvait

prendre pour une habitude de pensionnaire menaçait de devenir un parti pris de mère de famille.

Il faudrait mettre ordre à cela, plus tard, quand l'enfant qui venait de naître serait en état de comprendre les petits "ridicules" maternels.

Mais, tout d'abord, il fallait guérir la jeune mère, la femme faitè tout exprès pour le bonheur et la prospérité de l'ingénieur Léon Bourgeal.

Telles furent les pensées qui hantèrent le cerveau positif de l'ingénieur pendant la longue maladie de Geneviève. Le sentiment n'y occupait qu'une part bien restreinte ; l'inquiétude vulgaire, personnelle, s'y mêlait à dose considérable.

CHAPITRE V

Qu'était-ce, pourtant, que ce boiteux aux cheveux crépus qui prenait un intérêt si vif aux habitants de la Joliette ?

L'aide-palefrenier du *Chalet-Jaune*, curieux par tempérament, flâneur par habitude, n'avait pu voir, la veille, les allées et venues exécutées por un promeneur et son patron, sans désirer en savoir le motif.

Savoir était la grande joie de ce déshérité, aussi laid qu'intelligent, et beaucoup plus porté vers le mal que vers le bien.

Or, il ne savait guère, et travaillait plus consciencieusement à élargir son cercle d'observations qu'à nettoyer les écuries du restaurant.

Promeneurs, dîneurs, n'avaient pas d'espion plus attentif que ce garçonnet malingre.

L'entrée du blessé ne lui échappa point. Le soin que prit le patron de le faire placer dans une pièce retirée l'intrigua. Pénétrer dans cette pièce était impossible. Rôder autour ne lui apprenait rien.

Il s'orienta. Une autre de ces cages bancales qu'on appelle en style de restaurateur "cabinet particulier," touchait celui où l'on avait transporté le "mystère."

L'entrée en était indépendante, mais la porte de communication demeurait verrouillée. Le boiteux, dont le service à l'écurie était dans un moment de relâche, se glissa dans le cabinet vide, essaya de voir par le trou de la serrure ce qui se passait dans le cabinet occupé, n'y parvint pas, aperçut l'imposte qu'on laissait ouverte pour l'aération, s'y hissa fort agilement et put enfin plonger un œil avide sur la scène qu'on entendait lui dérober.

Il vit le canapé où gisait M. Martel, M. Bourgeal debout, Geneviève agenouillée.

Ce n'était ni gai ni intéressant, cette veille funèbre d'un vieillard près d'un blessé, ce prostterrement d'une femme en prière, ce râle intermittent. Cela ne valait vraiment pas les efforts que le drôle avait faits pour les voir de plus près.

Il allait redescendre pour raconter à ses camarades sa découverte, dont le prix consistait à causer une contrariété au patron, — petite joie qu'il ne fallait pas négliger, après tout, — quand la voix du mourant s'éleva, plus distincte, dans le silence, et ce qu'elle disait, ma foi! — lui parut original.

Il s'agissait d'argent — deux mots qui font toujours dresser l'oreille aux besogneux. "Pas de testament," disait la voix : c'était donc de la

main à la main qu'il allait voir faire un don? "Pas d'enregistrement... Pas de frais." Eh! Eh!... on se préparait à voler le gouvernement... "Cent mille francs." Fichtre!... Ce n'était pas une bagatelle!... "A partager..." Ah! tant pis! les partages, ça ne vaut rien... "à partager entre Julienne Outier... Julienne Outier... Un joli nom... Une demoiselle inconnue... Il fallait retenir ce nom tout de même... on ne pouvait pas savoir... ça pouvait servir... et Jacques... tiens... comme lui... il s'appelait Jacques... Mais il y a autant de Jacques dans les rues parisiennes que de feuilles aux peupliers... "Jacques Ferrat." Pour le coup, voilà qui est fort!... Jacques Ferrat, c'est son nom... Jacques Ferrat, c'est lui-même!

Il se cramponne à son imposte pour ne pas dégringoler sous l'empire de la surprise.

Dégringoler... ce ne serait pas heureux. La chose est intéressante maintenant. Pourtant ses oreilles bourdonnent; il entend des chiffres, des recommandations, vaguement, sans saisir... Il est furieux de perdre une syllabe.

Tout à coup, ses yeux mêmes s'immobilisent dans sa figure rouge d'émotion. Il voit M. Bourgeal se pencher sur le mourant, prendre le portefeuille, l'engloutir dans sa redingote, boutonner celle-ci soigneusement, jeter autour de lui un regard soupçonneux.

Il le voit marcher vers Geneviève et constater, avec un frémissement involontaire des

épaules, que la jeune femme plongée dans la prière n'a dû rien entendre, rien remarquer de cette scène singulière.

Symptômes peu rassurants pour l'exécution testamentaire que le vieillard vient d'accepter ; symptômes fugitifs dont la finesse native du malin singe encadré dans son vasista tire aussitôt des conclusions foudroyantes.

— Le bonhomme ne partagera pas ! murmure-t-il avec un frisson de colère. Y veut pas qu'on le voie !

Il n'a pas le loisir de creuser cette idée désastreuse. Les incidents se précipitent.

Voici le médecin... voici la mort... voici le patron désespéré... voici le transport hâtif du cadavre hors de ce lieu de plaisir champêtres.

Jacques descends de son observatoire, suit le cortège, non pour la mort qui ne l'intéresse guère, mais pour le vivant qu'il considère déjà comme le dépositaire de sa fortune !

Notez qu'il croit seulement à une coïncidence de noms, mais que la coïncidence lui semble bonne. Il y a probablement plusieurs Ferrat en France... mais il n'y a pas beaucoup de messieurs qui rentrent paisiblement chez eux, emportant dans leur poche cent mille francs, qu'ils paraissent peu désireux de montrer.

C'est une chose excellente à savoir que cette petite histoire là, si l'homonymie n'est pas suffisante pour rendre le monsieur au portefeuille généreux à souhait.

On conçoit que Jacques Ferrat dormait mal.

Au point du jour, il vaquait à ses travaux professionnels avec une ardeur fébrile. Quand le patron, levé de bonne heure, eut fait le tour des écuries, l'aide palefrenier, au lieu d'aller avec ses camarades chercher son premier déjeuner, enfila le pont du Châlet et courut tout d'une haleine à la Jolette.

Près d'entrer, il demanda le nom du propriétaire à un cantonnier qui passait, et muni de ce seul renseignement, il sonna délibérément à la grille extérieure.

Après cette soirée terrible, un cadavre sous son toit, sa belle-fille gravement malade, sa petite-fille à peine née, M. Bourgeal n'avait pu trouver de repos et déjà l'on distinguait sa silhouette maigre arpentant la terrasse avec lenteur.

Averti qu'on le demandait, il fit signe à l'aide-palefrenier d'approcher, mais celui-ci, hardiment, déclina cette offre.

— Non, m'sieu, ce que j'ai à vous dire, ça ne se raconte pas en plein air... les oiseaux pourraient nous entendre.

Le vieillard regarda cet effronté gamin, qui pouvait avoir treize ans, l'air gouailleur, la structure difforme, l'œil brillant d'intelligence.

— Votre nom ? demanda-t-il.

— Je vous dirai ça dans votre chambre... dans votre cabinet... dans ce que vous voudrez, m'sieu, mais pas ici.

M. Bourgeal haussa les épaules et se dirigea

vers la maison. Près d'y entrer, il mit un doigt sur sa bouche :

— Paix ! fit-il, il y a un mort chez moi.

— Avec ça que je ne le sais pas, peut-être ! dit Jacques d'une voix contenue.

— Vous le savez ?... déjà ?... dit le vieillard en constatant combien les mauvaises nouvelles se propagent rapidement.

— Un peu plus, je vous aurais aidé à lui faire, hier soir, la recommandation de l'âme, répondit le faubourien d'un accent traînard.

M. Bourgeal, sans s'arrêter à cette phrase étonnante, repoussa la porte de son cabinet de travail derrière ce visiteur insolite, et revenant carrément au début de l'entretien :

— Voyons, nous sommes seuls, dit-il, que me voulez-vous ?...

— Oh ! pas mal de choses... Ça dépendra comme vous allez les prendre.

— Qui êtes-vous, d'abord ?

— Ça va vous surprendre, vrai, m'sieu, de savoir qui je suis.

— Pourquoi donc ?

— Parole ! ... je crois que vous vous y attendez pas.

— C'est possible. Votre personne m'est complètement inconnue.

— Pas de même de vous à moi. Je vous connais depuis hier, m'sieu, et je puis dire que je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

— Au fait, je vous prie.

Le faubourien se campa sur sa jambe solide.

— Voilà. Je m'appelle Jacques Ferrat.

Il regardait en face le vieillard, pour surprendre un tressaillement sur son masque impassible. Rien n'y bougea.

— Jacques Ferrat ?... après ? demanda celui-ci de sa même voix tranquille.

Jacques demeura fort penaud. Il espérait que son nom éveillerait l'étonnement ou l'incrédulité chez le vieillard, et ni surprise ni doute ne se manifestait.

— Ainsi, mon nom ne vous dit rien ?

— Que vouliez-vous donc qu'il me dit ?

— Qu'il vous rappelât mes droits.

— Vos droits ?

— A l'héritage du mort... le mort du *Châlet-Jaune*, quoi !

Un léger papillottement d'yeux trahit seul l'ébahissement de M. Bourgeal devant cette prétention.

— Expliquez-vous, fit-il sèchement.

— Pas difficile. Le m'sieur mort a laissé cent mille francs, que vous avez promis de partager avec une demoiselle et moi. La demoiselle, c'est votre affaire ; vous la chercherez. Moi j'vous donnerai pas cette peine ; je suis tout trouvé : me voici. Jacques Ferrat, pour vous servir.

— Mon garçon, dit dédaigneusement le vieillard, il est encore bien matin pour être ivre.

Le boiteux s'éleva de sa jambe courte sur sa

jambe tordue et, grandi par cet effort, laissa tomber une protestation indignée :

— Je ne suis jamais ivre que le lundi soir ; rappelez-vous ça ; je vous prie.

— Si vous aviez votre sang-froid, vous ne viendriez pas me compter des sornettes. Or, je n'ai pas le temps de les écouter.

— Faudra voir.

— Tout est vu. Laissez-moi.

— Oh ! pas si vite. Je suis pas pressé. On peut causer tranquillement.

— Non pas ; j'ai besoin d'être à mes affaires.

— En voilà une assez grosse, c'est pas l'embarras, mais nous allons régler ça en douceur, pas vrai ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, encore une fois.

— "Pas d'enregistement... pas de droits à payer..." le cher homme a dit ça... je l'ai entendu... c'est tout plein gentil de sa part.

— Vous avez entendu... quoi donc ?

— Ah ! je savais bien que je finirais par vous intéresser.

— Vous ne m'intéressez pas... c'est votre impertinence qui...

— Impertinent !... moi ?... lorsque je viens avec des formes très polies, au contraire, vous décliner mes noms et qualités ?... C'est pas bien de dire ça, m'sieu l'exécuteur testamentaire.

— L'exécuteur... de quoi ?... de qui ? vous m'exaspérez, mon garçon, avec vos logogriphes.

— Très clair, tout ça, très clair. S'agit d'écouter avec calme, voilà tout. Mais vous n'avez pas de calme pour cinq centimes, je vous dis.

M. Bourgeal irrité, fit un geste brusque.

— Nous fâchons pas. Je viens pas pour vous fâcher moi...

"Ah! sapristi! non. Je viens tout à la bonne franquette, vous dire que je partage l'avis du mort: "pas d'enregistrement, pas de frais." Tout sous le manteau de la cheminée. Il y a cent mille francs, donnez m'en cinquante mille, et je ne réclamerai rien de plus.

Soudainement glacé, le vieillard lui montra la porte.

— Pas de ces façons-là, ô mon exécuteur! s'écria l'horrible gamin en s'installant sur la chaise qu'on avait négligé de lui offrir. Je suis pas fort en droit, vu que mes parents ont oublié de pousser très loin mes études; mais je sais que les petites manigances comme celles qui se sont faites hier soir, au *Châlet*, entre vous et votre ami mourant, ne sont pas légales, et que vous n'aimeriez pas qu'on vint vous en demander compte, hein?

— Allez toujours, dit cette fois M. Bourgeal, avec résignation.

— Partant de là, je pense que vous allez bien gentiment ouvrir le portefeuille... je le vois encore... assez gros... noir... et sale!... pourtant, il n'a pas moisi dans vos mains... vous l'avez escamoté comme une muscade...

ni vu ni connu... du moins, la petite dame à genoux n'a peut-être pas vu, mais moi, c'est une autre paire de manches !

Cette allusion à Geneviève, bien plus menaçante pour le vieillard que pour les fanfaronnades du jeune drôle, amena sur ses traits un rapide tressaillement.

— M'sieu, j'attends, reprit Jacques d'un air aimable.

Et il se dodelina sur sa chaise en sifflotant.

Le vieillard se leva dans un subit accès de colère qui redonna de la vigueur à ses poignets, de l'élasticité à ses muscles.

Il ouvrit sa fenêtre, revint au gamin sans méfiance, le saisit par les épaules, le souleva comme une plume, et le déposa sur la terrasse.

Puis la fenêtre se referma brusquement.

Jacques Ferrat tombé sur sa jambe tordue, chancela, se redressa, courut à poings fermés sur les vitres, et, les trouvant closes, exhala le plus formidable juron que les bas-fonds parisiens aient inventé.

Au bruit, un jardinier accourut, sa bêche en main.

Cette apparition rendit tout son sang-froid au jeune énergumène.

— Vous dérangez-pas, fit-il, en soulevant sa casquette graisseuse, nous avons fini de nous expliquer avec votre maître. Tout ça parce qu'il ne voulait pas m'inviter à l'enterrement du pauvre défunt... moi, l'héritier !.., quelle petitesse !...

Ce disant, il marcha vers la grille, l'ouvrit, et gagna la rue, laissant le jardinier absolument ahuri en face d'un si colossal aplomb.

Demeuré seul, M. Bourgeal prit sa tête à deux mains, et réfléchit profondément, longuement, si longuement même qu'il fallut, plusieurs heures après, venir l'arracher à ses méditations, pour régler la question des funérailles dont il avait déclaré vouloir se charger en l'absence de toute famille.

Quant au boiteux, à peine sur la route, il se tapa rudement le front de son poing débile, en s'appelant à haute voix : imbécile !... brute !... canaille !...

Imbécile, parce qu'il avait mal entamé l'affaire. Brute, parce qu'il avait livré son secret sans rien recevoir en échange. Canaille, parce qu'il avait trop ménagé un bourgeois qui volait le pauvre monde !

CHAPITRE VI

Le docteur Cottel fit une belle cure.

La jeune mère fut enfin déclarée hors de danger et l'on vit s'épanouir les visages assombris depuis de longues semaines dans la villa de Fontenay.

La convalescence fut extrêmement lente ; le plus léger effort physique était interdit à Geneviève ; la moindre fatigue d'esprit lui demeurait préjudiciable.

Elle vécut le reste de l'été comme un de ces oiseaux des Iles transplantés dans nos climats froids, et dont on ne prolonge les jours qu'avec des précautions minutieuses, incessantes surtout.

Les émotions, le bruit, le mouvement lui demeurant interdits, elle passa la saison dans une sorte de somnolence maladive, son enfant dans les bras, le regardant dormir, l'écoutant vivre, oubliant que cette chère petite vie ébranlait profondément la sienne propre.

On appelait l'enfant *Jeannine*, et ce nom, qui

n'avait pas été choisi d'avance dans le cercle de famille, paraissait à la douce petite maman un délicieux diminutif, du nom de Jeanne, si saintement porté en France par Jeanne de Valois, par Jeanne de Chantal, par Jeanne d'Arc !

Un jour qu'elle exprimait cette pensée devant sa belle-sœur, la blonde Lucy s'écria d'un air de persifflage :

— Vous êtes unique, ma pauvre Geneviève, pour voir dans un nom mille souvenirs, mille gloires, mille choses, que d'autres n'y sauraient découvrir.

— Mais pourtant, Lucy, le nom de Jeanne...

— Vous étonneriez bien mon père si vous lui contiez tout ce que vous supposez que renferme le prénom donné par lui à sa petite-fille !... car vous savez qu'il la décidé lui-même... vous étiez alors ma chère bien incapable de vous en occuper.

— Je sais... oui... j'étais bien malade quand on a baptisé ma mignonne... mais quel motif a fixé la préférence de M. Bourgeal ?

— Il avait, là-bas... en exil... un camarade chaudement aimé... mort sans revoir la France et pleuré... mon père l'a pleuré, c'est tout dire. Il s'appelait Jeannin.

— Ah !... c'est pour cela ?

— Parfaitement.

Geneviève demeura quelques secondes toute déconcertée et comme froissée d'apprendre que la jolie petite créature qu'elle chérissait devait

son nom au souvenir d'un déporté mort à la Guyane.

Puis elle l'embrassa longuement, lui sourit et n'y pensa plus guère, absorbée qu'elle fut bientôt par le bonheur de retrouver à la fois sa santé revenue et toutes ses joies maternelles épanouies.

D'ailleurs, il eût été inutile et dangereux d'en parler à M. Bourgeal, lequel n'aurait pas manqué de cette occasion de déblatérer contre l'ordre établi et de divaguer furieusement au sujet d'un passé douloureux.

Le vieillard devenait quinteux, de plus en plus sombre. La fin tragique de son ami Martel semblait avoir frappé son esprit sans ébranler son cœur glacé.

Certaines déconvenues financières contribuaient aussi à aigrir son humeur. Des spéculations conseillées par lui à son fils avaient échoué piteusement ; quelques-unes même emportèrent des sommes relativement considérables pour une fortune modeste comme celle des Bourgeal.

Léon paya et se promit d'être plus prudent à l'avenir. Le vieillard paya, lui aussi, mais il ne possédait pas la dot d'une jeune femme pour combler la brèche ouverte, et son caractère s'en ressentit âprement.

Un matin, Jeannine endormie dans la petite voiture que sa mère poussait devant elle, la jeune femme passait devant l'église de Fontenay — dont la vue évoquait invariablement

dans son esprit le pénible souvenir de son mystérieux mariage religieux, de telle croise le vieux curé qui revenait de porter à un malade les derniers sacrements.

Il se pencha vers la fillette, lui envoya le paternel sourire de sa bouche édentée, et félicita amicalement la mère de son retour à la santé.

On ne visitait point le curé, certes, chez les Bourgeal, mais on le saluait par convenance.

Quand on admirait l'enfant, on prenait le cœur de Geneviève. Seule à la Joliette elle entretenait quelques rares relations avec le presbytère. Elle mit sa petite main rose dans la main ridée du vieux prêtre, et, subitement ramenée à un ordre d'idées tout spécial :

— Monsieur le curé, Jeannine dérive bien de Jean, de Jeanne, n'est-ce pas ?

— Mais... je le suppose, ma chère dame, répondit-il étonné. C'est un nom tout nouveau.

— Vous le supposez, monsieur le curé ?... Vous n'êtes donc pas certain ?... Je croyais que pour donner un prénom, au baptême, il fallait qu'il dérivât sûrement d'un nom inscrit au calendrier catholique.

— C'est exact, mon enfant.

— Eh bien !... Jeannine provient de saint Jean, ou de sainte Jeanne, sans quoi vous ne le donneriez pas ainsi, à la légère... Cette fillette s'appelle Jeannine.

— Quand nous en serons là, nous approfondirons votre question, mon enfant.

— Comment ?

— Oui... je chercherai, si vous y tenez, madame, dans nos recueils de commentaires ecclésiastiques.

— Je vous en saurai gré. Ah !... Monsieur le curé, vous auriez pu chercher tout de suite au moment du baptême.

— Je vous le répète... Quand nous en serons là.

— Mais, je ne comprends pas.

— Moi non plus, madame ; vous voulez, il me semble, donner au baptême le nom de Jeannine à ce charmant bébé ?

— Je ne veux pas le lui donner : on le lui a donné, et c'est vous, monsieur le curé, ou M. votre vicaire, qui, pendant ma longue maladie, avez dû procéder à cette cérémonie.

Le prêtre, très grave, le regarde fixement.

— Madame, vous êtes bien certaine que votre enfant soit baptisée ? demanda-t-il en baissant la voix.

Elle rougit de surprise et de contrariété.

— Comment ne le serait-elle pas ?

— Vous avez ordonné... vous-même ?...

— Eh non !... j'étais mourante..., Ce n'est que plusieurs semaines après sa naissance que, reprenant intérêt pour la première fois à ce qui m'entourait, j'ai dit à ma famille : "Elle est baptisée ?" On m'a répondu tout aussitôt ; "Elle s'appelle Jeannine." C'est tout ce que je sais.

— Ma chère enfant, dit tristement le vieux

curé, votre petite fille n'a point été présentée à la paroisse. Ni mon vicaire ni moi n'avons été appelés à la Joliette pour un endoiement : Conclues.

Geneviève demeurait frappée de stupeur.

Son petit ange n'était point baptisé ! Nul autour d'elle n'avait osé le lui avouer. Mieux encore, on l'avait trompée par des réponses évasives. Sa belle-sœur, l'insouciance même, soit ; son beau-père, le scepticisme vivant, passe encore ; mais son mari !..,

Affolée de cette découverte, humiliée dans sa maternité, elle mit en marche la petite voiture d'une main nerveuse, ne saluant le prêtre attristé que par un regard gros de larmes.

— Pauvre petite ! qui l'a poussée dans cet abîme ?... pensa celui-ci en la voyant s'éloigner.

Geneviève arriva de toute la vitesse de ses jambes, faibles encore, au milieu de la famille réunie.

Le vieillard lisait ; Léon se préparait à partir pour Paris ; Lucy pianotait l'air favori, qui s'envolait chaque soir au-dessus des frondaisons luxuriantes de la Maison-Ronde, pour venir s'éteindre en accents alanguis, au seuil de la Joliette.

Léon fit un pas vers son enfant, et la jeune femme l'arrêta par un geste indigné :

— Léon !... notre fille n'est pas baptisée !... et je ne le savais pas !

L'ingénieur demeura muet.

— Mais, puisqu'elle s'appelle Jeannine, intervint brusquement M. Bourgeal père, voyant son fils interdit.

— Elle n'a pas reçu le sacrement du baptême, mon père . . .

— En êtes-vous encore à tenir à ces momeries, Geneviève ?

— Mon père, je suis chrétienne.

— Grand bien vous fasse !

— Et vous m'avez trompée . . . tous ! . . tous ! . . .

— Est-elle amusante avec ses accès de fureur religieuse ! chantonna Lucy.

Léon s'approcha de la jeune femme, tandis que le vieillard haussait les épaules dédaigneusement, et lui prenant les mains :

— Quelle exaltation ! fit-il avec un rire contraint ; ne voilà-t-il pas un crime de n'avoir pas présenté l'enfant à une église . . . où nous n'allons jamais ?

— Où je vais, moi !

— Nous avions bien d'autres pensées en tête, ma chère Geneviève . . . tu as failli ne pas guérir, et tout ce qui ne te touchait pas me touchait peu.

La défense était habile, Geneviève n'y pouvait répondre que par l'expression d'un regret et d'une espérance.

— Tu es bon, je le sais, dit-elle ; mais si vous avez tout oublié pour moi, me voici debout, et nous allons réparer bien vite, bien vite . . .

— Voyons, calme-toi, nous avons bien le temps.

— Ce n'est jamais trop tôt pour faire entrer ma chérie dans l'immense famille chrétienne. Aussi, dès demain...

— Vous avez la fièvre, déclare le pieux bourgeal d'un ton d'oracle. Remettez-vous, d'abord, tête enflammée, ce qu'il sera bon de faire.

— Mais, mon père, Jeannine est à moi, d'abord, et je veux qu'elle reçoive au plus tôt l'eau sainte.

M. Bourgeal se lève :

— Léon, emmène ta femme ; si elle n'était qu'injuste et exaltée, je pardonnerais à ce cerveau encore affaibli les airs d'autorité dont elle se pare, mais elle est malade, mon ami, très malade. Il lui faut du repos, des soins, du silence. Allez vous remettre un peu dans votre appartement, Geneviève : le soleil matinal ne vous vaut rien.

Geneviève demeura tout abasourdie de la semonce durement protectrice du vieillard et, plus encore, de l'attitude humble de son mari qui, sous la parole paternelle, plaisait comme une liane au vent.

Elle se laissa emmener sans autres protestations, la tête pleine de tourbillons étranges, dont la faiblesse, le chagrin et l'inquiétude emplissaient son cerveau.

Elle eut un accès de fièvre, fut contrainte de reprendre le lit et s'endormit, brisée, en murmurant :

— Le baptême !... demain... demain !

CHAPITRE VII

Pourtant, ni le lendemain, ni de bien des jours encore, la pauvre jeune mère, profondément atteinte aux sources de la vie, ne fut en état d'affirmer de nouveau sa volonté d'introduire une chrétienne de plus dans cette famille païenne.

Deux amis vinrent la voir dans cette période de maladie, moins dangereuse et presqu'aussi prolongée que la première ; deux amis dont la présence était rare à la Joliette, quoiqu'ils fussent toujours accueillis joyeusement.

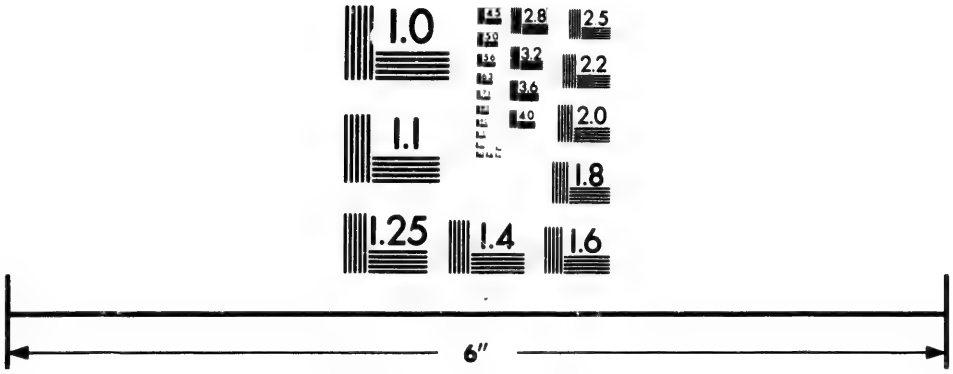
Placial Molins, et Julienne Outier.

Placial, son cousin, son compagnon d'enfance ; Julienne, la demoiselle d'honneur de cet étrange jour de noces dont les invités n'avaient pas compris toutes les péripéties.

Geneviève ne les avait jamais racontées.

M. Molins, que nous avons entrevu, sombre et muet, pendant cette journée fatale pour le bonheur de sa cousine, pour son propre bonheur, travaillant avec une ardeur extrême depuis cette époque, afin de franchir les rudes étapes de l'étude de la médecine.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Il était encore bien loin d'atteindre le but. Son ardeur semblait teintée d'amertume. On le voyait peu dans la folle société des étudiants de son âge ; la concierge de son modeste logis sous les toits affirmait n'avoir jamais connu garçon plus laborieux, plus rangé, moins rieur.

L'hiver, deux fois à peine, il franchit le seuil des Bourgeal par pure convenance, ne se sentant point désiré par les maîtres de céans

Certes, il devinait toujours la même naïve affection dans l'accueil enfantin de Geneviève ; mais il ne fallait pas être un bien profond observateur pour découvrir que, dans la maison Bourgeal, le père était tout, le fils peu de chose, la belle-fille rien. En outre, on devinait clairement que ni le père ni le fils n'encourageaient l'amitié de Geneviève pour son unique parent.

A Fontenay, sachant sa cousine malade, Placial fit taire sa juste répugnance à venir sans être invité, il ne put se défendre de lui témoigner un intérêt, timide dans ses manifestations, mais entier, vivace, plein de cœur.

Geneviève lui en savait gré et le remerciait de sa voix douce, pareille à un souffle brisé.

Julienne Outier, depuis le mariage de son amie, avait quitté le couvent et accepté une position d'institutrice en Angleterre.

Un baiser en partant, une visite aux vacances, constituaient les seules relations de ces deux charmantes natures jetées dans des voies bien diverses.

Julienne revenait de Liverpool, assez lasse

des tristesses de l'exil, des caprices de trois enfants volontaires et de l'indifférence polie de leurs parents, grands manufacturiers plongés, têtes et corps, dans les affaires industrielles.

Cette jeune fille, faite pour les joies de l'intimité, pour les douceurs de la famille, supportait bravement l'espèce d'écrasement moral de ces fonctions ingrates entre toutes.

Elle ne se plaignait point et montrait à sa mère âgée, sans énergie, sans grande intelligence même, un visage résigné que la bonne Mme Outier prenait pour un visage paisible.

Julienne ne se plaignait pas davantage à son unique amie Geneviève, estimant que les peines gardées dans un coin de l'âme finissent par y laisser au fond l'amertume qu'une dure destinée fait d'abord monter à la surface.

Mais quand, dans sa première visite à la Joliette, Julienne fut assise près du fauteuil où la convalescente venait d'être installée, il se produisit dans la mémoire troublée de celle-ci une sorte de résurrection.

Geneviève, qui, depuis des mois, suspendue entre la souffrance aigüe et la vie tenace, ne vivait guère plus par la pensée, se souvint tout à coup de la scène du *Châlet-Jaune*, où M. Martel avait fait son testament — un testament bizarre ! — entre les mains de son vieux camarade Bourgeal.

Julienne Outier !... certainement, elle avait entendu prononcer le nom de Julienne Outier, dans cette soirée terrible, pendant que, pros-

ternée dans la prière, elle suppliait la miséricorde divine de descendre sur cette agonie impénitente.

Que disait donc son tuteur ?... et pourquoi mêler Julienne Outier ?... Ah !... le jour se faisait dans son esprit.

Son tuteur disait que, vieux garçon méfiant et portant sur lui ce qu'il possédait, il le remettait à M. Bourgeal pour être partagé — en dehors des prélèvations fiscales et des coûteuses formalités de la loi — à Julienne Outier la fille d'un ancien associé, et à... à... Le second nom ne se dessinait plus nettement à travers la brume de sa mémoire si longtemps endormie.

Quant à Julienne, Geneviève ne doutait plus. Il s'agissait d'une somme importante... Cent mille francs à partager ! L'aisance de cette jeune fille, qui s'expatriait courageusement en vue du pain quotidien.

Elle faillit lui crier, dans la première reprise de possession de ses souvenirs :

— Mais que fais-tu donc en Angleterre ?... Cinquante mille francs ne suffisent-ils pas, ajoutés à vos maigres rentes, pour faire vivre deux femmes honorablement ?

Un subit instinct de prudence arrêta les mots sur ses lèvres. Sans savoir, sans comprendre rien aux prescriptions légales en matière de succession, elle sentit vaguement qu'on les avait violées dans la circonstance présente, et qu'il valait mieux ne pas proclamer tout haut

une omission qui pouvait causer quelque dommage soit à la mémoire du donateur, soit à la destinataire.

Elle se réservait d'éclaircir cette épineuse question à une heure plus propice.

M. Bourgeal père entrait en ce moment.

Devant lui, tout pouvait s'élucider. Avec lui, toute allusion devenait limpide.

La voyant s'asseoir, après avoir froidement salué Julienne, Geneviève crut devoir la lui présenter de nouveau, dans la crainte que deux ans écoulés bientôt depuis le jour de son mariage n'eussent effacé de l'esprit du vieillard la trace gracieuse de ce jolie visage.

— Oh ! je reconnais parfaitement Mlle Outier, qui a bien voulu vous servir de demoiselle d'honneur, ma fille, répondit-il d'un ton tranquille.

Déconcertée, Geneviève demeura quelques minutes à poursuivre sa pensée au travers des banalités d'une conversation que les cris de Jeannine coupaient désagréablement.

Elle résolut de ramener l'entretien sur la voie qui la préoccupait.

— Ainsi, dit-elle enfin avec hésitation, tu vas retourner en Angleterre ?

— Mon Dieu, oui.

— Sans regrets ?

— Ah ! je ne dis pas cela.

— Et ta mère supporte sans trop de peine une telle séparation ?

— Il faut bien.

— Pourquoi? ne pourrais-tu, avec beaucoup d'ordre, suffire à ses besoins sans t'imposer cet exil?

— C'est à peu près impossible. Maman avait une petite rente que lui servait un parent éloigné: nous l'avons perdue.

— Ce parent, c'était?

— Un ancien missionnaire, qui avait rapporté de Cochinchine le germe d'une maladie mortelle. C'est une grande perte. J'étais élevée, heureusement!... Il ne restait plus que huit cents francs de rente à ma pauvre maman. Là-bas, je lui en gagne quinze cents... en quelques années, nous arrondirons une petite poire pour la soif.

Juliénne souriait vaillamment.

Geneviève n'en croyait pas ses oreilles.

M. Bourgeal la regardait d'un air bienveillant.

— Ainsi, reprit la jeune femme avec un léger frisson d'inquiétude, Mme n'a rien recouvré des sommes jadis perdues par son mari?

— Quelles sommes?

— Je croyais... il me semble que... dans l'association de mon tuteur... avec ton père... car ton père était l'associé de M. Martel?

— Oui. Eh bien?

— Mon tuteur avait entraîné ton père... à des pertes... à de fausses spéculations... il aurait pu, du moins...

M. Bourgeal, jusque là fort placide, dit d'un ton de reproche:

— Prenez garde, Geneviève, vous accusez étourdiment M. Martel.

— Je n'accuse pas. Au contraire, je voudrais expliquer... balbutia la jeune femme très troublée.

— Expliquer?... quoi donc?

Cette fois, l'accent du vieillard se fit incisif.

Geneviève releva courageusement la tête.

— Voici. Je pensais que M. Martel, par des spéculations malheureuses, ayant causé bien involontairement quelques torts à la famille Outier, les aurait réparés avant sa mort...

— Non, dit Julienne.

— Ou... après sa mort.

— Avec quoi? demanda naïvement Mlle Outier. M. Martel n'avait rien. M. Martel n'a rien laissé. N'est-il pas vrai, monsieur?

M. Bourgeal eut un sourire muet.

Un frisson courut sur les épaules de Geneviève.

— M. Martel n'a rien laissé? répéta-t-elle, en se tournant vers son beau-père avec un regard clair.

Celui-ci demeura silencieux.

Julienne secoua de nouveau négativement la tête.

— Rien absolument. Sans doute vivait-il de revenus viagers.

Geneviève, emportée par sa loyauté, perdit sa prudente réserve.

— Ah! s'écria-t-elle, il y a, dans tout ceci, une erreur, un oubli... que sais-je?... mais tu

dois hériter de cinquante mille francs... que M. Martel te destinait.

— Allons!... que dis-tu là?

— J'ai des raisons d'en être certaine.

Julienne, cette fois, se mit à rire.

— Cinquante mille francs!... En ce cas, ma pauvre chère rêveuse, qui as certainement vu cette fortune dans quelque songe, l'héritière a été cruellement volée; car, M. Bourgeal le sait bien, lui qui s'est montré si bon dans cette triste circonstance, et je le sais aussi, moi, par une autre personne, ton tuteur n'avait qu'une trentaine de francs dans sa poche, le jour de sa mort... et, chez lui, pas trace de valeurs d'aucune espèce.

— Une autre personne a su? interrogea Geneviève, très émue.

— Oui, la servante de M. Martel, une vieille fille impotente, qui n'a pas pu se replacer après la mort de son maître, faute de santé, et qui fait tant bien que mal le ménage de ma mère.

— C'est elle qui t'a dit qu'on n'avait rien trouvé?

— Tellement rien, ma chère Geneviève, que c'est ton généreux beau-père...

— Mademoiselle! interrompit violemment M. Bourgeal.

— N'en rougissez pas, monsieur... oui c'est vous, et je vois que vous cachez votre bonne œuvre, qui avez voulu vous charger de tous les frais d'inhumation et permettre aux rares amis du défunt de pouvoir porter des prières,

des fleurs, sur une tombe des plus convenables et des mieux entretenues.

— Mademoiselle..., c'est naturel... entre vieux camarades, répondit M. Bourgeal, qui avait repris tout son sang-froid, un instant désarçonné par ces louanges inattendues.

Geneviève songea que les louanges n'amènent pas la pâleur au front; son beau-père avait pâli.

La conviction se faisait dans son esprit, conviction troublée, troublante, certes, et douloureuse!.. Dès cet instant, elle n'apporta plus dans la conversation que des monosyllabes, jugeant que pour l'interrogatoire qu'elle projetait l'heure n'était point venue.

Cette heure vint, le soir même.

Julienne retournée vers sa mère, Jeannine couchée, Lucy déchiffrant l'opéra dans lequel Antonio Boldini allait faire sa rentrée aux Italiens, Léon crut sa femme endormie et sortit pour fumer un cigare dans la claire nuit, fraîche et diamantée, de l'automne naissante.

M. Bourgeal se leva pour le suivre.

Un tête-à-tête avec sa belle-fille ne semblait lui offrir aucun attrait.

La convalescente se détacha du grand fauteuil, dont ses longues boucles inondaient le dossier, et l'appela doucement.

— Mon père!

— Que voulez-vous? demanda-t-il d'un ton contrarié.

— Un mot qui m'éclaire.

— Sur quoi donc ?

— Sur l'état de mon esprit. J'ai toutes mes facultés, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Ma tête est saine ?

— Qui en doute ?

— Ma mémoire lucide ?

Il tressaillit, et moins affirmativement :

— Elle a pu être altérée par la maladie, répondit-il ; vous la retrouverez tout entière.

— Je l'ai retrouvée, mon père. Je me souviens de la mort de M. Martel.

— Qui pourrait oublier ce drame ?

— Je me souviens des confidences qu'il vous fit.

— Vraiment ?... où prenez-vous ces confidences ?

— Je me souviens de son testament.

— Son testament ?

— Dont vous êtes l'exécuteur, par sa volonté dernière.

— Moi ?

— Il vous a donné cent mille francs !

Dans l'obscurité, on ne pouvait voir blémir le vieillard.

— Hé... hé !... Cent mille francs, un joli chiffre ! fit-il ironiquement.

— Pour les partager entre Julienne Outier et...

— Ah ! ah !... pour les partager... voyez-vous cela ! siffla M. Bourgeal. Avec qui fallait-il partager, s'il vous plaît.

— Mon Dieu!... le nom... le nom de l'autre!... pria désespérément la jeune femme en portant ses deux mains à son front.

— J'admire la conservation de votre mémoire!

— Je l'ai entendu ce nom, uni à celui de mon amie, et vous l'avez entendu, vous aussi, dans la bouche du moribond.

— Vous divaguez.

— Il vous a dit de prendre son portefeuille, dans sa poche, à droite... et vous l'avez pris.

— Taisez-vous! vous reprenez la fièvre.

— Et vous l'avez pris, vous dis-je, en protestant toutefois que votre ami ne mourrait pas.

— C'est de l'hallucination! ma parole d'honneur!

— Je vous répète ce que j'ai vu.

— Je vous répète, moi, que vous êtes folle à lier.

— Vous êtes venu sur le seuil: j'étais prosternée, et vous avez pu croire que cette scène très courte m'avait échappé. Il n'en est rien.

— Allez... allez... je me garderais de troubler vos souvenirs, fit le vieillard avec raillerie.

— Mais pourquoi n'avoir pas parlé depuis ce temps?... Pourquoi? Y a-t-il à Paris... en France... une autre Julienne Outier?... n'est-ce pas à elle que revient cette somme destinée à dédommager la veuve et l'orpheline des pertes autrefois subies sous l'influence de M. Martel?.. Dites... oh! dites... quel motif vous a donc fermé la bouche?... Et que voulez-vous que je suppose en face de cet inexplicable silence?

M. Bourgeal, pendant cette explosion passionnée, s'était recueilli profondément. Son visage, tourmenté de contractions nerveuses, reprit sa placidité.

Sans doute les objurgations de cette jeune femme candide ne lui parurent pas mériter l'émoi qu'elles avaient d'abord soulevé en lui.

Sa voix cassante tomba sans transition des notes aigres aux notes cauteleuses.

— Ma pauvre Geneviève... vous avez une imagination exaltée, une santé compromise... et... ce qui est terrible, un esprit romanesque. Il vous faut du roman... à tout prix... même à celui de l'honneur de votre beau-père.

— Moi?... du roman? balbutia-t-elle.

— Eh! sans doute. Ce pauvre Martel a peut-être, dans le délire de son agonie, parlé de testament et de portefeuille... c'est possible, bien que je n'en aie nul souvenir. Mais à qui ferez-vous croire, ma chère enfant, qu'un homme comme moi prenne cent mille francs en fidéicommis... car cela s'appelle un fidéicommis, vous l'ignorez sans doute... et s'expose de gaieté de cœur à la justice de nos tribunaux, si on apprendqu'il s'est approprié l'argent confié?... et aumépris public?... et au cri de sa propre estime?... Et tout cela pour une misérable somme...

Cent mille francs! articula nettement Geneviève. Cent mille francs!... c'est-à-dire la valeur que la Bourse vous a pris.

Il recula sous la piqûre, et de nouveau, son

visage mobile trahit l'effrayante agitation de son esprit.

D'ailleurs, la douceur, même fausse, seyait mal à ses lèvres.

— Vous persistez dans vos soupçons ? gronda-t-il. Il serait plus sage de vous taire. Comment n'avez-vous pas l'esprit de sentir que ma patience peut se lasser ?

— J'ai entendu... j'ai vu... Comment se taire après cela ?

— Vous cherchez un scandale... dans votre famille ?... triple folie, ma chère !

— Je cherche le vrai.

— Je vous engage à y renoncer, pourtant, imprudente et sotte créature qui me bravez audacieusement !

Il était debout devant le fauteuil, dans une attitude courroucée, qui donnait à son grand corps quelque chose de menaçant, de terrifiant pour une convalescente.

Entêtée dans sa conviction, elle répéta très fermement sans abaisser son généreux regard ;

— J'ai vu. Le portefeuille existe. Il est dans vos mains.

M. Bourgeal se pencha vers elle et lui souffla sur le front comme un sifflement de vipère :

— Un mot de plus, un mot à voix haute et, votre folie est constatée, je vous fais envoyer aux échos d'une maison de santé l'histoire du portefeuille.

Il sortit sur cette menace, la laissant glacée de terreur et sûre, fatalement sûre, de porter un nom déshonoré.

CHAPITRE VIII

Les jours suivants apportèrent dans l'âme de Geneviève, avec une douleur nouvelle, une certitude plus entière de l'indignité de M. Bourgeal.

Elle surprit dans ses yeux l'éclair d'une haine sourde, et, dans ses paroles, le poison d'une calomnie savamment distillée.

Ce furent d'abord des mots jetés comme au hasard, des réticences calculées, des airs de pitié subite et des procédés où le dédain alternait avec la compassion.

De la compassion ? . . pourquoi ? . . . du dédain ? . . . c'était plus surprenant encore.

Léon paraissait souffrir, s'attristrait, se taisait.

Geneviève comprit tout à coup que le père insinuait au fils des doutes sur la santé intellectuelle de la jeune femme.

Elle s'indigna, se redressa sous le secret outrage . . . outrage dont on ne se lave pas avec des phrases, mais avec des faits, outrage auquel des lamentations auraient donné un

semblant de vraisemblance, et qu'elle entendit combattre par le silence fier, par la dignité de l'épouse, de la mère.

Léon professait un culte pour son père. L'opinion du vieillard déteignait en tout sur la sienne propre.

Lorsque celui-ci lui fit entendre que Geneviève, affaiblie par une longue maladie, semblait atteinte d'affection nerveuses encore modérée, mais en voie de croissance, l'ingénieur sans adopter absolument un jugement que démentaient la sagesse, la rectitude et la clairvoyance de la jeune femme, se dit avec chagrin:

— Geneviève n'est certainement pas folle, mais c'est un esprit faible, et mon père est tout à fait dans le vrai quand il affirme que "les étroites pratiques d'une religion exagérée" ont déformé cette intelligence. Bientôt ce sera le tour du cœur de s'atrophier, si ce n'est fait déjà.

C'était le cœur de Léon qui s'atrophiait, sous l'empire d'une influence malveillante, d'une interprétation fantaisiste donnée aux moindres actes de cet intérieur tiraillé.

En réalité, la froideur s'accentuait dans les entretiens d'un ménage où la femme se refusait à remplir le rôle d'accusateur, ou le mari perdait peu à peu toute confiance et tout abandon.

Accuser ?... était-ce possible ?... Pouvait-elle porter le doute dans le cœur du fils ?...

Pouvait-elle, de sa bouche, déshonorer le père ?

Elle ne le devait pas. Son devoir lui parut être le silence envers le spoliateur et la réparation envers Julienne, dans la mesure limitée de ses moyens d'action.

Un soir Jeannine se coucha souffreteuse, pleurant, les mains chaudes. Geneviève fit prier le docteur de passer à la Joliette à sa première visite matinale, et, préoccupée, sans être positivement inquiète, elle serra le cher berceau contre son lit et ne put, pendant de longues heures, trouver le sommeil.

Pourtant, longtemps après que l'église de Fontenay eut sonné minuit, ses yeux se fermèrent et quelques instants de bienfaisant repos lui furent accordés.

Quelques instants bien courts, car elle en fut brusquement tirée par une toux rauque, une sorte d'aboiement étranglé, que les mères n'oublient jamais quand elles ont le malheur de l'entendre une fois.

"La toux de chien," dit le peuple qui aime les mots expressifs.

La toux fatale qui dénonce le croup aux oreilles les plus inexpérimentées.

Geneviève bondit hors de son lit, s'enveloppa d'un peignoir, et courut à la chambre de son mari pour avoir des secours.

L'ingénieur, retenu très tard à Paris par ses affaires, n'était point rentré cette nuit-là.

La jeune femme pénétra chez M. Bourgeal,

le supplia d'envoyer chercher un médecin sans perdre une minute et revint, haletante, au berceau où gémissait l'enfant.

Le soulevant, lui donnant les premiers soins voyant la petite gorge se contracter sous l'effort douloureux de la terrible toux, et le petit visage effaré s'empourprer de souffrance, la pauvre mère subit le plus affreux martyre, celui de l'impuissance absolue en face du danger grandissant.

Le domestique — elle l'avait entendu sortir en courant, — était allé chercher le secours, mais le docteur était âgé, lent, peut-être retenu près de quelqu'autre malade ; il n'arrivait pas.

Le mal faisait des progrès rapides. L'enfant rejetait le vomitif préservatif — dont toutes les mères se munissent, à la campagne surtout, — que Geneviève essayait d'introduire dans sa bouche convulsée ; elle se plaignait sourdement ; et son agitation douloureuse croissait à chaque minute.

Geneviève, les mains tordues, les lèvres pleines de prières, l'âme brisée, regardait s'avancer, foudroyante, la mort de sa bien-aimée.

Et le docteur n'arrivait pas.

Elle ne croyait pas pouvoir souffrir davantage, dans cette attente passionné, avec cette crainte atroce, et, pourtant, elle tressaillit tout à coup comme frappée d'un coup de poignard.

Le baptême !... L'heure n'était plus aux atermoiements, aux douces supplications d'in-

térieur pour obtenir que la famille entière, que le père au moins, s'unit à la chrétienne manifestation qu'elle projetait et que la maladie l'empêchait depuis de longs mois d'exécuter.

Le baptême !... Il fallait que Jeannine le reçut sans tarder d'une minute. Chaque effort de l'implacable toux secouait sa frêle poitrine, menaçait de la déchirer et d'emporter à une autre vie cette petite âme non encore purifiée de la tache originelle.

Songer à appeler un prêtre, c'était perdre une heure ! et le temps volait !

Geneviève, armée d'une ferme résolution, prit l'enfant dans ses bras, détacha le Connet de dentelle, inclina sous sa main droite, qui soutenait un verre d'eau, la tête de la petite malade, et, laissant tomber le liquide en forme de croix, elle prononça d'une voix émue la formule sacramentelle.

" Marie-Léonie-Jeannine, je te baptise, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. "

Une exclamation brutale lui fit tourner la tête.

— Fanatique ! disait M. Bourgeal, d'un ton dur, en la considérant avec colère.

Il était entré sans qu'elle l'entendît, absorbée dans son pieux dessein, et maintenant, elle sentait peser sur elle, tandis qu'elle recouchait l'enfant, un regard haineux.

— Vous pratiquez la désobéissance aux volontés de votre mari avec une désinvolture rare ! reprit le vieillard ironiquement. C'est là

le résultat des dévotes exhortations de vos directeurs spirituels.

Plus empressé de blâmer l'acte religieux que de s'enquérir du mal croissant, il se tenait glacial près du berceau, plus semblable à un juge faisant comparaître la mère à sa barre, qu'à un aïeul épouvanté du danger couru par l'enfant.

Geneviève ne trouva qu'un mot :

— Vous ne voyez donc pas qu'elle se meurt ?

— Je vois que, pour hâter l'évènement sans doute, vous lui répandez de l'eau froide sur la tête. . . Étrange façon, de soigner le croup ! . . .

Le docteur vous en dira son avis, prudente mère !

La malheureuse mère reçut cette odieuse parole en plein cœur. Mais le docteur entrait : elle s'élança follement vers lui.

— Ah ! venez ! . . . venez ! . . .

Une fois Jeannine remise aux mains de la science, de l'expérience, le mal terrible — qui décime l'enfance et qui, plus tard, changeant de nom sans changer de forme ni de danger, fait encore tant de victimes à des âges divers, — fut attaqué vigoureusement, habilement, victorieusement.

Ce fut une lutte où le vieux docteur dut déployer tout son art, toute sa volonté, pour demeurer maître du terrain.

Quand il quitta la Joliette, au jour, pour aller prendre quelque repos, Jeannine pouvait être considérée comme sauvée.

Léon Bourgeal arriva pour déjeuner, apprit les émotions de la nuit, en fut rétrospectivement troublé, mais, en somme, l'enfant souriant déjà entre ses blancs rideaux, le coup si douloureux à la pauvre Geneviève, se trouva si fort amoindri que l'impression s'en effaça vite.

Plus sensible peut-être — tant l'homme est un composé d'égoïsme, d'amour-propre et d'autorité — lui fut le récit amèrement fait par M. Bourgeal du baptême de Jeannine.

— Ton autorité n'est qu'un mot, mon pauvre Léon, conclut le vieillard, après son fielleux récit. Tu as manifesté le désir de voir cesser dans ta famille l'ingérence cléricale mais il fallait compter sans la tenacité sournoise de Geneviève. Cléricale elle-même, elle croit faire œuvre pie en te bravant, pourvu qu'elle obéisse aux autocratiques ministres d'une religion qui traite la paix des ménages avec le plus dangereux sans-gêne.

Léon recueillit ces accusations menteuses sans protester.

Ce n'était pas la première fois que M. Bourgeal soufflait dans l'esprit faible de Léon ce venin mortel qu'il excellait à distiller.

Depuis que Geneviève, plus loyale que prudente, s'était exposée à la haine du vieillard, en lui rappelant la scène du *Chûlet-Jaune*, celui-ci, qui se bornait autrefois à l'envelopper dans une indifférence railleuse, la poursuivait d'une secrète vengeance.

Détacher d'elle le cœur vacillant de l'ingénieur semblait besogne facile au vieux sectaire ; mais, à son vif dépit, Geneviève possédait un tel charme de douceur, une telle grâce de manières, une sûreté de caractère si rare, que, malgré des efforts incessants pour détruire le prestige de cette aimable nature, Léon ne se pouvait encore défendre de l'aimer.

Il fallut que ses droits de père lui parussent entamés, pour que la désaffection s'accentuât.

L'histoire du baptême fut perfidement embellie de commentaires, et présentée, tantôt d'une façon sérieuse comme un grave manquement à l'autorité conjugale, tantôt plaisantée sans merci comme une niaiserie sentimentale, digne de défrayer un vaudeville du Palais-Royal.

Léon n'eut pas assez de cœur pour défendre sa femme, ni assez d'esprit pour remettre au point juste l'incident qu'on incriminait.

Et ce fut dans le cœur de Geneviève que tombèrent les reproches, et s'enfoncèrent sans relâche les aiguilles empoisonnées qu'un beau-père haineux, qu'un mari aveugle, ne ménagèrent pas à sa faiblesse.

Un beau-père haineux ! — Le mot est juste. Se sentant deviné, M. Bourgeal entendait faire payer à Geneviève, en persécutions intimes, sa fatale découverte.

Plus un mot, pourtant, n'en avait été dit entre eux.

La fantoche insolent du *Chalet-Jaune* ne

s'était pas révélé une seconde fois, depuis son malheureuse et maladroite tentative de prise de possession d'un problématique héritage, laquelle tentative lui avait valu de repasser par la fenêtre plus vite qu'il n'avait pénétré par la porte de la Jonette.

Le vieillard se flattait d'avoir eu affaire à un va-nu-pieds, que le plus regrettable hasard avait mis en tiers dans les recommandations de M. Martel mourant, mais d'une façon trop vague pour être à craindre.

Un chiffre... un nom... et puis?... où étaient les preuves?... La parole d'un gavroche illettré ne paraîtrait jamais d'aucun poids, dans le cas fort improbable où une revendication sérieuse viendrait à se produire.

Jacques Ferrat!... qui prouvait que ce drôle, apparu brusquement et disparu plus brusquement encore, s'appelât Jacques Ferrat?

Il avait pu saisir ce nom au vol et tâcher d'en tirer parti, échouer piteusement et retourner à sa vie besogneuse, dégoûté d'un chantage si mal récompensé.

Geneviève seule demeurait redoutable, avec son intraitable conscience, sa franchise absurde et la fatalité qui en faisait l'amie, la conseillère de Julienne Outier.

Oh! comme M. Bourgeal détestait Geneviève... au point de lui enlever le cœur de son mari, de détruire la paix de son intérieur, de peser lourdement sur sa jeune maternité pour en déflorer les plus pures joies.

Et Geneviève n'avait pas parlé !

Que serait-ce donc si l'imprudente s'oubliait jusqu'à révéler ce qu'elle savait trop, hélas !... ce dont le souvenir troublait ses nuits, et ce que son silence aggravait chaque jour davantage . . . c'est-à-dire le dépouillement impudent de deux victimes.

CHAPITRE IX

La pauvre femme fut tirée, pendant quelques semaines, de la noire tristesse de ses pensées, par une diversion puissante.

Le voisinage de la Maison-Ronde portait des fruits déplorables. Les assiduités à la Joliette du poétique Antonio Boldini, l'artiste inflammable, nuisaient à la réputation de Mlle Bourgeal, sans qu'il vint à l'esprit de personne que cette imprudente relation pût avoir de solution pratique.

Les ténors, gâtés par le public, grisés d'hommages intéressés et de flatteries enthousiastes, ne songent guère à se créer un intérieur, à se donner les joies de la famille.

Ce sont, pour la plupart, des réfractaires et des nomades. Toutes les villes applaudissent tour à tour à leurs succès ; tous les mondes saluent en eux la fragile souveraineté de l'art ; et vraiment, ils ont quelque apparence de raison de prétendre manquer du temps indispen-

sable pour faire une cour honnête, pour devenir bons époux et bons pères.

Pourquoi donc Antonio Boldini, fort choyé du public parisien, et dont les débuts au théâtre Italien eurent un retentissement énorme, songerait-il, plus que ses pareils, à ce côté sérieux de la vie ?

M. Bourgeal, si la politique, l'athéisme, et certaines préoccupations personnelles n'avaient absorbé toute son intelligence, devait faire ces prudentes réflexions, en autorisant, au moins par son indifférence polie, le brillant chanteur à venir faire de la musique souvent, très souvent, tous les jours, avec la blonde Lucy.

Et chose étrange !... cette imprévoyance paternelle, dont Geneviève souffrait dans sa logique et dans son amitié pour sa belle-sœur, eut une suite bien différente que celle qu'on en pouvait présager.

Le séduisant locataire de la Maison-Ronde, en complet triomphe théâtral, en pleine apothéose parisienne, accablé d'adulations niaises et de fanatiques admirations, daigna faire l'honneur à une simple bourgeoise de demander sa main !

Cette généreuse démarche s'accomplit, d'ailleurs, avec toute la solennité désirable.

Antonio Boldini, qui n'avait pas de parents présentables à mettre en avant en cette occurrence, se pourvut d'un oncle de province, dont il était peut-être possible de discuter l'authenticité, mais non de nier la tenue correcte.

Cet oncle d'Opéra montre toute la gravité, toute la mesure, tout le bon goût indiqués par ses délicates fonctions.

Il parla du sentiment profond que les vertus, la beauté de Mlle Bourgeal inspiraient à son neveu. Celui-ci n'avait point de fortune patrimoniale, mais il gagnait quarante-huit mille francs. Son réengagement serait élevé à soixante mille. Il était fortement question d'une tournée en Amérique qui se solderait par un demi-million. Dans ces conditions d'aisance présente et de fortune future, Antonio Boldini s'attachait bien plus aux qualités de la femme choisie qu'à la rondeur de la dot, et ne s'informait du chiffre de celle-ci que pour se conformer aux usages. Le père de l'aimable Lucy pouvait donc être certain que les 300,000 francs, à elle laissée par une tante défunte, seraient acceptés sans discussion par l'artiste, dont le désintéressement égalait l'amour.

Tout ceci fort bien débité et présenté de si habile façon qu'un père bien appris, en face de cette générosité grande, n'avait qu'à remercier le ténor de vouloir bien n'exiger que trois cent mille francs, rubis sur l'ongle, en échange de son futur demi-million hypothéqué sur l'enthousiasme américain.

M. Bourgeal, utopiste en politique, révolutionnaire en religion, demeurait pratique en finance, et terre à terre en art.

Un homme de théâtre ne lui plaisait pas pour gendre. Pas plus, du reste, que ne lui

eût convenu un ouvrier parvenu. Les principes d'égalité sociale, admirables en paroles, ne prévalaient pas contre les vieux "préjugés" qu'il raillait tout le premier, en ses heures de belle humeur.

Un refus suffisamment poli, mais d'une netteté désespérante, faillit désarçonner l'oncle de province, stylé seulement à recevoir quelques observations paternelles et à les mettre à néant, séance tenante.

Antonio Boldini, sûr de vaincre, n'avait pu prévoir qu'un "vieux bourgeois" oserait décliner l'honneur de son artistique alliance.

Le vieux bourgeois se souciait bien de l'art ! Un gendre — gagnât-il soixante mille francs à ce métier — qui venait chanter en costume devant un public payant, applaudissant ou sifflant ; un gendre qui s'incarnait tour à tour dans la peau maquillée d'un grand seigneur, d'un pâtre, d'un amoureux, d'un traître, d'un brigand ; un gendre qui montait sur les planches, les brûlait, se faisait rappeler, recevait des bouquets comme une écuyère, et revenait saluer le public comme un clown ! . . . jamais ! jamais.

Sa fierté n'avait rien de commun avec la délicatesse chrétienne, l'inspirait, du moins, heureusement. Pas de scrupules, mais de la répulsion pour la vie théâtrale.

Ce que le vieillard n'avait pas prévu, c'est le dramatique désespoir de Lucy. Au contact de ces exagérations, des dithyrambes, des sono-

rités séduisantes dont se compose généralement le langage d'un artiste, et que Lucy parlait couramment avec le brillant chanteur, elle avait acquis une sensibilité bruyante, plus désagréable pour le repos paternel que l'indifférence filiale dont M. Bourgeal se plaignait autrefois.

La Joliette retentissait maintenant à toute heure des accès de colère, des effusions de larmes ou des objurgations passionnées de l'indépendante Lucy, blessée, ulcérée de rencontrer pour la première fois une résistance en face de sa volonté jusque là souveraine.

La vie théâtrale ne lui faisait pas peur pour le singulier mari qu'elle entendait se donner. L'orgueil la préservait de la jalousie ; cette jeune personne, dont la candeur était la moindre qualité, croyait naïvement conjurer par sa présence et sa beauté, son influence et son esprit, les dangers incessamment renouvelés d'une existence factice et corruptrice au premier chef.

La villa de Fontenay devint un séjour inhabitable, tant par le voisinage de la Maison-Ronde, où le prétendant repoussé persistait à demeurer malgré la froide saison prochaine, que par la proximité d'une autre villa où s'abritait la confidente, la conseillère de Lucy.

Mme Avrial, femme d'une cinquantaine d'années, d'une laideur rassurante, d'un passé problématique, d'une intelligence positive, avait capté la confiance de Mlle Bourgeal par une

flatterie pateline qui réussit toujours auprès des orgueilleux.

Sans religion, sans principes, Mme Avrial nourrissait contre tout ce qui touchait au culte, au clergé, aux couvents, une haine robuste, dont il fallait peut-être chercher la source, trente ans en arrière, dans l'expulsion directe qu'elle avait subie d'une maison de noviciat, où son habileté cherchait l'oubli d'aventures précoces.

La vindicative personne ne pardonna jamais à l'ordre qui l'avait repoussée d'abord, et, par extension, à tous les autres ordres d'avoir éloigné du saint troupeau de novices la brebis galeuse qui essayait de se dissimuler à leur ombre.

Une telle nature devait plaire aux idées spéciales de Mlle Bourgeal en matière religieuse.

Le vieillard, qui n'aimait point cette veuve sentimentale, prisait du moins son athéisme, si bien que l'intimité bientôt née entre Mme Avrial et Lucy ne lui causa aucun ombrage.

Pourtant, il dut reconnaître à l'occasion de cette demande en mariage, que l'amie de sa fille pouvait nuire à une autorité déjà fort compromise, en attisant ses fureurs, en plaignant ses chagrins, en remplissant l'office du mauvais ange auprès d'une imagination surexcitée.

Ne pouvant l'éloigner, puisque Mme Avrial ne quittait pas Fontenay l'hiver, M. Bourgeal voulut soustraire Lucy à ses conseils et déclara qu'à la fin de la semaine toute la famille serait réinstallée à Paris.

L'ordre fut reçu silencieusement par la fille

révoltée et joyeusement par Geneviève, laquelle espérait, pendant les longues heures d'hiver passées au coin du foyer entre Jeannine et Léon, reconquérir quelques lambeaux de cette tendresse conjugale, autrefois partagée, sa joie, son devoir, dont une pernicieuse influence détachait chaque jour un fil de plus.

Que resterait-il bientôt de cette trame serrée du début ?... Hélas !... elle essayait par son dévouement, sa douceur, d'en rapprocher les déchirures. Les voyages quotidiens de la campagne à la ville contribuaient autant que les affaires de profession à éloigner son mari : elle rêvait que Paris, l'hiver, allait réunir Léon à sa femme et à son enfant.

Le matin fixé pour la rentrée à Paris trouva levés de bonne heure tous les habitants de la villa, sauf Mlle Bourgeal dont la chambre demeurait close.

Son père, impatient et nerveux, vint y frapper rudement, avec un reproche aux lèvres pour cette paresse intempestive.

Comme on ne répondit pas, il entra et demeura stupéfait en face de la pièce vide, du lit revêtu de sa courte-pointe de gripure et des vêtements encore accrochés dans les armoires ouvertes, comme si l'ordre du déménagement partiel de la famille n'avait pas eu d'écho jusque-là.

Rien de dérangé ; dans les armoires même, à peine pouvait-on soupçonner que quelques objets de lingerie se trouvaient retirés.

Un petit sac de voyage en tapisserie, ordinairement posé sur une étagère, ne s'y voyait plus.

Sur la cheminée, une lettre bien en évidence.

M. Bourgeal s'en saisit, les sourcils froncés.

"Mon père, écrivait la fille indépendante, les parents qui prétendent être obéis, tout à coup, parce que c'est leur caprice du moment, ne devraient pas laisser vingt années durant la bride sur le cou de leurs enfants. Vous m'avez appris à juger seule, à décider seule, à agir seule. Or, à propos de la demande faite par M. Boldini et repoussée par vous, je me conduis suivant les principes que je tiens de votre largeur d'idées.

"Je juge que M. Boldini est le mari qui me convient ; je décide que sa recherche doit être agréée ; j'agis en toute logique en devenant sa femme, non sous vos yeux, puisque vous êtes absolument insensible à mes prières, mais dans un pays plus clément où la loi protège les filles majeures. J'ai vingt et un ans depuis trois jours.

Je n'aurais jamais supposé avoir à me réjouir d'atteindre cette date ! . . . Rassurez-vous, d'ailleurs, si tant est que la réputation de votre fille vous importe plus que ses chagrins, toutes les convenances sont gardées. Je pars, prudemment et respectablement accompagnée par une amie dévouée, qui sera, dans cette circonstance

délicate, moins un mentor qu'une mère pour votre pauvre Lucy."

M. Bourgeal froissa la lettre en laissant échapper un jurement d'une effroyable violence.

Si l'enfant révoltée se fût trouvée, en cette minute terrible, à portée de sa main, il l'eût broyée dans un accès de rage.

Toute la maison retentit bientôt de ses exclamations et de ses appels.

Il donnait ses ordres sans suite, à voix furibonne, avec des yeux injectés et des gestes fous.

— Il faut courir !... allez... une voiture... au télégraphe... à la frontière !... nous la rattrapperons !... Oh ! la maudite créature !... Mais allez donc !... Léon !... Comment, tu es là ?... tu me regardes ?... Niais que nous sommes !... elle court la poste pendant que nous nous lamentons... oh !... je la maudis !... je la maudis !... je la maudis !!!

Et, comme épuisé par cette triple malédiction, le vieillard s'affaissa subitement.

Tandis qu'on s'empressait autour de lui, Léon releva la lettre, comprit et pâlit.

Pas une minute n'était à perdre pour rejoindre la fugitive, qui n'avait qu'une nuit d'avance sur ceux dont la poursuite ne pouvait manquer de se produire, aussitôt son départ découvert.

L'ingénieur, pour éclaircir ses doutes, courut tout d'une haleine de l'habitation de Mme Avrial, hermétiquement close, à la Maison-

Ronde où flânait un jardinier, contre la grille ouverte.

— Votre maître ? lui cria-t-il.

— Monsieur est en voyage, répondit le jardinier d'un air de parfaite conviction.

— Depuis quand ?

— Monsieur a pris son congé, il y a quatre jours.

— Pour aller où ?

— A Vénise... du moins je crois bien que c'est là... moi, je ne sais pas lire, mais Monsier a laissé une adresse, si des lettres lui venaient.

— Eh bien !... je veux lui écrire. Voyons cette adresse.

Le jardinier, trouvant la demande toute naturelle, alla chercher dans le vestibule et rapporta une carte du ténor, sur laquelle une écriture masculine avait tracé l'adresse d'un hôtel de Vénise.

Léon regarda la carte et la rendit sans mot dire. Ou l'indication dénotait une forte naiveté de la part d'Antonio Boldini, ou bien elle était destinée à lancer la famille sur une fausse piste.

Il prit le premier train pour Paris, s'enquit au Théâtre Italien, et apprit que le ténor en congé avait pris le train de Marseille.

L'ingénieur rentra fort perplexe, trouva son père toujours sans connaissance, le docteur affairé près de lui ; très inquiet de cette complication, il ne crut pas cependant devoir renoncer à son premier projet.

— Soignez mon père, dit-il à Geneviève; je vais à la recherche de cette malheureuse Lucy.

— Léon ?... vous partez ?

— Il le faut pour l'honneur de ma sœur... pour le repos de mon père. Je vais essayer d'arrêter la fugitive et sa compagne... sa complice... à la frontière italienne.

La jeune femme demeura donc seule à prodiguer au vieillard les soins les plus vigilants, les plus soutenus.

Le cerveau semblait atteint; ce ne fut qu'assez tard dans la journée que le docteur parut rassuré; mais Geneviève demeura la soirée et la nuit tout entière, effrayée de la responsabilité qui incombait à son isolement.

Ce fut alors qu'elle eut la pensée de télégraphier à Placial Molins de venir l'aider dans sa tâche, puisque son mari n'était pas là pour le faire.

Son cousin, peu habitué à recevoir de Geneviève des appels de ce genre, fut à la fois très étonné, un peu inquiet et tout joyeux, en répondant, séance tenante, qu'il allait se mettre en route pour Fontenay.

Il partit, en effet, par le premier train et se trouva d'assez bonne heure encore, dans la villa morne, où Geneviève vint à lui les mains tendues.

Douloureusement, il la contempla. Combien elle était changée!... toujours belle, mais pâlie, et comme écrasée par un secret chagrin.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il, ma

pauvre cousine, pour que la bonne fortune de vous être utile en quelque chose puisse m'advenir ?...

Geneviève le mit au courant de la situation, ajoutant que les études médicales qu'il poursuivait et le dévouement dont elle le savait animé, lui seraient infiniment précieux dans son isolement lamentable.

Sans hésiter, il accepta le rôle qu'elle désignait à son affection, à ses lumières. Il prit place au chevet du malade, partagea en quelques points, discuta en quelques autres, les avis du docteur Cottel, appliqua les médications adoptées, et soulagea si profondément la jeune femme qu'elle put lui dire, le lendemain, en toute gratitude :

— Merci, Placial! quel service vous rendez à ma faiblesse, à mon inexpérience!... Mon fardeau, parfois, est si lourd!...

Il lui serra silencieusement la main, détournant la tête pour ne point lire, à leur insu, de tristes confidences, dans les grands yeux confiants, mélancoliquement ouverts de sa cousine.

La robuste constitution de M. Bourgeal triompha rapidement d'une si violente secousse. Le mieux s'affirma vite. Les facultés apparurent intactes. Une de ses premières paroles fut une interrogation, faite sur le ton de la menace :

— Lucy ?

— Nous la cherchons encore, balbutia Geneviéve épouvantée de la colère qui luisait dans le regard du malade.

— Vous la cherchez ? Qui la cherche ?

— Léon.

— Où la cherche-t-il ?

— En Italie.

— Niaiserie.

— Comment ? Pourquoi ?

— L'Italie est le pays où l'on va se marier... religieusement... pour échapper aux lois françaises.

— Eh bien ?... puisque Lucy voulait échapper...

— Vous n'avez aucun jugement. La croyez-vous fille à tenir, comme vous... qui êtes fanatique... aux mômeries de l'Eglise ?...

— Mais... au Théâtre Italien... Léon a trouvé une adresse à Venise...

— Fausse piste. Lucy est allée se marier dans un pays où la loi civile suffit.

— Vous supposez donc ?...

— Allez la chercher en Angleterre.

— Je vais écrire à Léon.

— Vous perdez l'esprit.

— Pourtant...

— Avant que Léon ait reçu votre lettre...

— Je vais télégraphier.

— Avant qu'il soit revenu, Lucy gagne de l'avance.

— Alors, que faire ?

— Partir vous-même.

— Moi ?

— Sans doute.

— Et Jeannine ?

— Elle a sa nourrice, laquelle a bien suffi à l'élever, tandis que vous étiez, de longs mois, au lit.

— Aller en Angleterre ?... moi ?... Je n'oserai jamais, mon père.

— Pourquoi pas ? Vous êtes capable de voyager, j'imagine, aussi bien que toutes les femmes de votre âge.

— Je n'ai jamais quitté Paris...

— Mais vous baragouinez l'anglais, ce me semble.

— Un peu.

— Excellente chose. Allez faire votre valise.

— Ainsi, vous voulez que je vous laisse seul ?

— La cuisinière n'est point sotte : elle me soignera.

— Mais vous n'êtes pas guéri.

— Je ne le serai qu'en retrouvant la fille rebelle.

— Et si je ne la retrouve pas... ne regretterez-vous pas d'avoir choisi une messagère si malhabile ?

— C'est vous qui regrettez d'avoir un service à nous rendre.

— Vous me jugez mal.

— Votre hésitation, vos objections vous trahissent.

— C'est que Léon vous a confié à mes soins et je redoute...

— Si Léon est votre maître, je suis le sien, moi. Où que je vous envoie, il n'a pas le droit de formuler un blâme.

— Soit, je pars, puisque vous l'ordonnez.

Placial, demeuré muet pendant cette discussion rapide, s'approcha du vieillard.

— Acceptez-moi pour messager, monsieur, dit-il, à la place de ma cousine ; j'espère que mon activité suppléerait à ce qui me manque sous le rapport de la langue.

Soulevé sur ses coussins, le coin des lèvres plissé par un sourire ironique, le vieillard enveloppa d'un regard méchant les deux cousins penchés vers lui.

— Je ne doute pas, fit-il d'une voix âpre, du plaisir singulier que vous auriez à être agréable à votre cousine Geneviève. Bien aveugle celui qui ne remarquerait pas le zèle de votre dévouement et la chaleur de votre amitié !

— Alors, monsieur, accordez-moi ce que je sollicite de votre confiance, interrompit Placial pour couper court à l'étrange façon dont cet homme indéchiffrable soulignait sa phrase à deux tranchants.

— Pardon, monsieur, reprit M Bourgeal ; ni Geneviève ni moi n'accepterions votre offre chevaleresque ; il est des convenances qu'il faut savoir garder. Les affaires intimes de ma maison ne peuvent être remises à des mains étrangères.

— Placial n'est pas un étranger pour vous, s'écria la jeune femme, toujours entraînée par son besoin de vérité, de justice ; il a veillé près de vous, avec moi, pendant les heures terribles que vous venez de traverser.

Le regard du vieillard se fit plus ironique encore.

— Ah ! vraiment ! . . . Monsieur Molins a veillé avec vous . . . près de mon chevet ? Voyez l'ingratitude que produit la fièvre, monsieur ; si l'on ne m'avait averti de cette nouvelle marque de sympathie donnée à ma garde-malade, je courais risque de l'ignorer . . . et de priver mon fils, à son retour, du devoir de vous en remercier.

Sans saisir ce que ces paroles offraient de méchanceté mielleuse, Geneviève s'en sentit froissée ; mais Placial, plus clairvoyant, ne lui laissa pas le temps de s'y appesantir.

— Ceci n'est rien, Monsieur, et ne vaut pas un remerciement. Permettez-moi de vous être plus effectivement utile. . . et, muni de vos instructions, je me mettrai sur l'heure à la recherche de Mlle Bourgeal.

— Laquelle vous rirait au nez, monsieur Molins si vous aviez la chance de la rencontrer. Qu'êtes vous donc pour elle, je vous prie ?. . . et de quelle autorité pèseriez-vous sur ses décisions ?

— Seulement de l'autorité dont vous pouvez m'investir, Monsieur, par une lettre, par vos pleins pouvoirs.

— Allons donc !. . . Êtes-vous seulement majeur ?. . .

— Oui, Monsieur, mais ma cousine n'est point plus âgée.

— Oh ! je sais. . . je sais que vous êtes deux

compagnons de berceaux et de lisières !... mais Geneviève est la femme de Léon. Ce qu'on peut refuser net à un étranger, s'accorde, ou, tout au moins, se discute, en présence d'une belle-sœur.

— Réfléchissez pourtant, Monsieur, qu'une jeune femme, seule dans Londres, sans protection, court des dangers...

— Elle s'adressera à notre Ambassade.

— Si je me permets d'insister, Monsieur, c'est que la prudence me paraît nécessiter le retour de mon cousin Léon avant d'exposer Geneviève à des aventures de voyage.

— N'en prenez pas souci. Voici des explications bien longues.

— Et qui vous fatiguent, intervint Geneviève. Voyons, reposez-vous... voilà la fièvre qui vous reprend.

— Votre attitude suffirait à me la donner

— J'obéis.

— C'est-à-dire que vous allez obéir. Vous en prenez le temps !

Il étendit les bras avec explosion :

— Mais allez donc !... allez donc !... dans une heure, il vous faut être en route, je le veux.

Le docteur Cottel entrait en ce moment.

Placial espérait trouver en lui un auxiliaire ; sa venue le réjouit visiblement ; mais le malade, avec une volubilité singulière, développa sans coup férir le projet dont il exigeait l'immédiate exécution.

Le docteur Cottel, qui l'écoutait dans la plus

sérieuse attention, pesa probablement les résultats les plus à redouter, soit qu'on cédât, soit qu'on résistât, aux volontés inflexibles de cet homme.

La résistance lui parut devoir présenter plus de dangers. On ne le consultait même pas, tant l'omnipotence du vieillard admettait mal une ingérence quelconque dans ses affaires privées ; on lui racontait un incident, voilà tout.

Et le seul récit des lenteurs apportées à sa volonté mettait à ses joues blêmes l'ardeur d'une fièvre croissante.

Le docteur déclara que l'absence de Mme Léon Bourgeal en éloignant une précieuse garde-malade, pouvait, cependant, ne pas être préjudiciable à celui qu'elle entourait de soins si intelligents, s'il consentait à obéir, lui aussi, et à laisser achever sa convalescence dans un indispensable repos d'esprit.

Il ajouta comme conclusion :

— Je me prive donc de la collaboration de Mme Léon Bourgeal, puisque sa présence est nécessaire ailleurs ; mais, mon jeune confrère, je conserve la vôtre deux ou trois jours encore si vous consentez à consacrer quelques loisirs de plus à notre ami commun.

Ce disant, le docteur regarda Placial de manière à bien indiquer que son acceptation lui paraissait utile.

Placial s'inclina.

Le vieillard grommela que M. Molins pouvait retourner à ses cours de médecine, que sa fidèle servante lui suffirait.

Personne ne parut attacher d'importance à une protestation, dont l'intention pouvait être discrète, si la forme en était médiocrement polie.

En fait, Geneviève, Placial et M. Cottel lui-même se sentaient soulagés de ne pas laisser l'irascible malade uniquement aux mains d'une servante plus dévouée qu'intelligente.

La pauvre Geneviève, effarée, se préparait au départ.

D'une main que l'agitatiou intérieure faisait trembler, le vieillard écrivit ses instructions pour elle, ses ordres pour sa fille, une lettre pour l'ambassade de France.

Munie de ce mince bagage offensif, il lui fallut prendre la route de l'inconnu, effrayée de sa responsabilité, de son ignorance, de l'éloignement.

Et surtout, surtout le cœur déchiré de quitter Jeannine.

Que de larmes, en dévorant de caresses les fraîches joues de l'enfant, laquelle, rieuse, inconsciente, nouait ses petits bras au cou de la jeune mère !

Que de prières, muettes, ferventes, en allant et venant autour de la valise ouverte où s'entassaient quelques objets de voyage !

— Le train, Geneviève ! vint dire Placial.

Il était grave, très grave, et pourtant, pour rassurer la triste voyageuse, il s'efforça de sourire en la mettant en wagon.

— Vous êtes mon seul repos d'esprit, de cœur, lui dit-elle encore en se pendant à la

portière. Songez que je vous laisse ma fille et le père de Léon.

Le voyage de Geneviève ne fut marqué d'aucun incident. A la gare de Paris, elle eut le temps de télégraphier à Léon. A celle de Calais, elle envoya un télégramme à Placial.

Elle craignait d'instinct la mer, qu'elle affrontait pour la première fois. La mer fut inclémente, et ce fut brisée de corps, quoique toujours vaillante de cœur, que la pauvre voyageuse débarqua à Douvres.

Peu d'heures après, elle était à Londres, et s'accordait à peine quelques instants de repos avant d'accomplir sa difficile mission.

Rechercher des Françaises inconnues et libres dans cette ville immense, où le respect de la liberté individuelle est porté jusqu'aux limites de l'invraisemblance, c'était une entreprise ardue.

Toutefois la logique voulait que ce fût bien à Londres et non en Italie, que la libre-penseuse Lucy fût venue chercher la facile consécration de son mariage.

Les consciences aveugles, mais encore timorées, qui ont capitulé sur certains points en éludant l'autorité paternelle, vont demander le repos à une union religieuse.

Les consciences hardiment sceptiques, qui ne s'embarrassent point d'autre chose que de leur bon plaisir, se contentent de solliciter l'agrément d'une loi ouverte à tous les compromis, telle que la loi anglaise

L'ambassade de France, alors représentée par un diplomate du plus grand monde, fit à Geneviève l'accueil distingué que les hommes bien élevés réservent aux femmes.

La lettre du père réclamant sa fille offrait une éloquence brève et frappante qui ne passa point inaperçue, qui inspira même à l'attaché qui en fit la lecture, une parole toute spontanée de sympathie.

Mais, sinon pour la première fois, du moins avec une amertume nouvelle, il fallut que Geneviève reconnût combien la signature de cette lettre, en rappelant le passé politique de son auteur, nuisait brutalement à la bonne impression d'abord produite.

— Bourgeal ?... Bourgeal ?... n'est-ce pas ce révolutionnaire ardent... cet incorrigible socialiste... condamné, puis grâcié ?... le Souverain croit encore aux vertus de l'amnistie ! Ah ! pardon, madame... s'interrompit l'attaché d'ambassade en voyant le trouble que ses réflexions provoquaient chez la solliciteuse.

Elle balbutia je ne sais quelle phrase pour louer le père, puisqu'il était interdit de défendre l'homme politique.

L'attaché sourit finement.

— Quoi de surprenant, Madame, à ce que l'opposition filiale s'assoie à ce foyer de révolte ?... Comment s'étonner de voir révolutionner un brin l'intérieur d'un politicien qui, lui, cherche à révolutionner tout un pays ?... Loi du talion... dure ; juste... Et pourtant, Ma-

dame, abstraction faite des opinions et des actes de M. Bourgeal, nous allons employer les moyens d'action dont l'ambassade dispose pour le remettre, si c'est possible, en possession de sa fille. Aussitôt qu'une information parviendra dans les bureaux de l'ambassade, comptez sur nous, pour la transmettre à votre hôtel.

Geneviève se retira, péniblement impressionnée ; hélas ! elle portait un nom que son ignorance d'enfant avait accepté sans examen.

Le coupable avait été son tuteur, M. Martel : Un égoïste ! . . . qui passa dans la vie sans y laisser la trace du bien charitablement fait, ni des affections pieusement entretenues ; qui mourut sans avoir prévu l'avenir et dont, par une punition singulière, le dernier désir ne s'accomplirait sans doute jamais.

La jeune femme frissonna. Les ministères, les ambassades, les tribunaux connaissaient le passé de M. Bourgeal le révolutionnaire, elle seule connaissait le présent de Bourgeal le légataire infidèle !

C'est pour lui, cependant, que soumise au devoir filial, elle se trouvait perdue dans Londres, accablée de tristesse, de fatigue, effrayée de sa solitude dans la foule remuante, ballotée sans trève de son hôtel à l'ambassade et de l'ambassade à la police.

La police anglaise aurait eu le droit de se montrer récalcitrante aux vœux exprimés par Mme Léon Bourgeal, car aucun papier, aucun acte judiciaire ne les appuyait.

C'était une sœur, une fille, réclamant au nom d'un père désespéré et au sien propre, la faveur d'être aidée dans ses recherches, guidée dans ses démarches, pour retrouver une jeune imprudente, entraînée par une dangereuse amie loin de sa famille, pour contracter à l'étranger un mariage indigne d'elle.

Sa beauté, sa douceur, l'extrême distinction de ses manières et le naïf espoir, l'ardent désir qui se lisaient dans tout son être frêle et charmant, impressionnèrent on ne peut plus favorablement le colonel X... chef de la police.

Il estima, en gentleman accompli, que rendre service à une femme du monde étrangère, sans protection, serait œuvre méritoire et preuve de bonne éducation.

Il lui promit de faire faire des recherches, par un agent, dans les quartiers de Londres obscurs ou retirés, où des voyageuses, désireuses de demeurer inconnues, avaient pu demander un discret asile, tandis qu'elle-même munie d'un mot d'instructions — sorte de sauf-conduit très respecté là-bas — visiterait les hôtels de la grande capitale.

Et ce n'était pas une mince besogne !... dont le colonel X... ne lui dissimula pas les longueurs ; pas plus qu'il ne lui cacha les prodigieuses facilités des usages anglais pour la célébration d'un mariage.

— Trois jours suffisent, lui dit-il, pour obtenir la légalisation de cet acte ; trois jours, un peu d'argent, des parents complaisants et une

conscience large qui ne recule pas, au besoin, devant un faux serment.

— Un faux serment ?... Lequel ? interrogea Geneviève.

— L'assurance d'habiter depuis vingt et un jours sur la paroisse et d'être majeurs. En payant un peu plus, quinze jours de résidence seulement. D'ailleurs, ni publicité, ni affichage. Pas de consentement de parents à produire. Pas de pièces à fournir pour établir l'identité des conjoints. Madame, l'Angleterre est le pays de la bonne foi. Nos nationaux ne se trompent que rarement entre eux. Il est regrettable que ce soient nos voisins — et principalement nos voisins d'Outre-Manche, les Français — qui viennent mettre à profit chez nous l'élasticité d'une loi toute de confiance.

— Hélas !... et d'imprévoyance aussi !... soupira la jeune femme en prenant congé de l'obligeant directeur de la police, lequel faisait réellement pour elle, et par pure sympathie, bien plus que les usages internationaux ne l'obligeaient à faire.

CHAPITRE X

Pauvre Geneviève !... elle semblait, victime d'un cauchemar odieux, se débattre dans l'inconnu, avec l'âpreté singulière du devoir à remplir.

Tout était nouveau pour elle, dans cet exil laborieux, dont toutes les heures s'écoulaient en recherches vaines. Les coutumes l'étonnaient ; les mœurs froissaient en elle certaines délicatesses ; le langage, qu'elle comprenait heureusement et formulait assez bien, devenait l'unique auxiliaire de sa tâche épineuse.

Elle allait d'hôtel en hôtel, de maisons de famille en maisons meublées, interrogeant, priant, obtenant tantôt la communication du livre des voyageurs, tantôt le signalement d'une dame étrangère, tantôt un renseignement banal et tantôt une indication jugée d'abord précieuse, mais qui s'évanouissait en s'approfondissant.

Souvent aussi, malgré la déférence accordée

à la note officielle du colonel X... dont elle était munie, la jeune femme essuyait un refus sans ambage, ou des soupçons vulgaires qui la blessaient durement.

A la direction de la police, où elle se rendait chaque soir, on n'avait rien découvert sur Lucy Bourgeal. A l'Ambassade aucun indice n'était parvenu. Un renseignement lui fut donné, pourtant, mais si vague...

Le quatrième jour de son arrivée, une femme de chambre de Charing-Cross-Hôtel, la prévint qu'un Français la demandait, au salon.

Espérant une communication de l'Ambassade, elle vola dans les escaliers et pénétra, le cœur battant, dans le salon de l'établissement.

Une exclamation de bonheur répondit à son entrée rapide.

— Geneviève!...

Elle n'en pouvait croire ses yeux... mais elle en croyait sa joie profonde... C'était Placial Molins qui lui serrait fraternellement les mains!

— Mon cousin... ici?... Comment va Jeannine?

— On ne peut mieux.

— Mais comment est-il possible que ce soit vous?

— Moi, ma chère Geneviève... bien heureux de venir mettre à votre disposition une activité, un dévouement, dont on n'a plus voulu, là-bas.

— Mon beau-père?...

— M'a nettement prié de rentrer chez moi;

et comme j'insistais pour remplir le mandat dont vous m'avez chargé près de lui, près de Jeannine, sa franchise n'a pas reculé devant une véritable exécution. Il s'est prétendu espionné, tyrannisé par ma présence. Je suis parti de Fontenay pour Paris avant-hier, et de Paris pour Londres hier, ai-je mal fait ?

— Pouvez-vous le demander ?

— Vraiment, je vous fais plaisir ?

— Certes !... seulement ce voyage... vos études délaissées...

— Je réparerai le temps perdu ; mais, voyez-vous, ma cousine, j'étais trop inquiet... Ce vieillard ne songeait pas, lui, à tous les écueils d'une immense cité comme Londres, pour l'ignorance d'une femme de votre âge, de votre isolement. J'en frémissais. Me voyant libre, je n'ai pu y tenir davantage ; j'ai pris l'express pour Calais.

— Mon bon Placial !

— Si vous m'aviez grondé, renvoyé, j'aurais éprouvé beaucoup de peine. Mais vous ne me renverrez pas, n'est-ce pas Geneviève ?

— Non... non... s'écria-t-elle avec élan ; je suis bien trop heureuse de vous sentir près de moi pour m'aider, me suppléer au besoin. Je suis parfois si lasse !!

— Peut-être Mlle Lucy n'est-elle pas dans la direction où vous la cherchez.

— J'en suis réduite à le désirer. Peut-être Léon est-il plus heureux en Italie. Oh ! qu'il la ramène, mon Dieu..., et que son père ne

recueille pas en entier les fruits dont il a semé les germes!

— Qu'attendre d'une femme sans Dieu ? murmura Placial.

— La révolte, la passion, l'affranchissement de tout lien social. Pauvre Lucy! répondit Geneviève, les yeux pleins de larmes.

Ils ne s'oublièrent pas dans les douceurs de cette amicale réunion. Les heures étaient précieuses. Un cab fut appelé, ils y montèrent pour aller parcourir un quartier assez éloigné, où l'on avait prévenu tout récemment Geneviève que des étrangères étaient descendues. "Une mère et une fille," disait l'agent ; Mme Avrial ne servait-elle pas de mère à Lucy ?

Etrange mère !

C'était une matinée d'aventures.

Le cab n'eut pas fait vingt tours de roue dans la direction indiquée qu'il croisa un landau, découvert malgré le froid assez piquant, de la couverture duquel débordaient des toilettes élégantes.

Deux femmes y étaient assises : Mme Avrial, Lucy.

Un cri partit du cab, qui s'arrêta net sur l'ordre de Placial.

Geneviève, n'écoutant que son cœur, s'élança sur le trottoir et courut saisir les mains de Mlle Bourgeal pétrifiée de surprise.

— Enfin ! ... je vous retrouve ! s'écria la jeune femme, le visage rayonnant. Si vous saviez combien d'inquiétudes et de larmes vous

vous nous causez !... Votre frère vous cherche en Italie... Votre père a failli mourir !...

— Pourquoi ne le soignez-vous pas, alors ? riposta brusquement Lucy qui reprenait son sang-froid devant l'invraisemblable hasard de cette rencontre.

— Il m'a envoyée à votre recherche... sans perdre une heure... sans vouloir rien entendre...

— Toute seule ?... Vous me cherchez toute seule ?

— Certainement. Je suis partie bien malheureuse !... bien embarrassée.

— Mais non, chère Madame, rassurez-vous, je vous prie, s'écria Mme Avrial, en se soulevant sur les coussins du landau. Nous allions nous attendrir sur votre solitude et nous émerveiller de votre courage... tandis que Monsieur vous sert de garde du corps.

— Ah !... ce bon Placial ! c'est vrai... il a eu pitié de moi... il m'arrive, fit Geneviève en envoyant un regard reconnaissant à M. Molins debout, découvert et silencieux entre les deux voitures.

L'œil mauvais de Mme Avrial suivit ce regard et revint à Lucy comme pour lui signaler une proie facile.

Lucy n'avait pas besoin d'inspiratrice. Sa voix se fit mordante en répondant :

— Je vous en félicite. Ce voyage de découverte se change ainsi en voyage de plaisance.

Geneviève, trop absorbée par le but poursu

vi, ne saisit pas l'ironie de la phrase, l'aigreur de l'accent. Elle avait retrouvé la fugitive !...

— Lucy, dit-elle en se penchant vers sa belle-sœur, je vous demande en grâce d'abréger notre épreuve. Venez à Charring-Cross-Hôtel, où je suis descendue ; nous avons à causer sans doute, mais surtout à agir.

— Je n'ai aucun motif de vous refuser un entretien, ma chère, je loge, moi, chez une parente de mon excellente amie, Mme Avrial. Mais c'est plus éloigné. Allons chez vous. Êtes-vous des nôtres, ma bonne amie ?

Mme Avrial approuva de la tête, et le landau fit au pas les quelques mètres qui le séparaient de l'hôtel.

Les trois femmes y entrèrent, tandis que Placial, sous prétexte de congédier le cab, demeura discrètement au dehors.

A peine dans le salon, Geneviève mit ses bras caressants au cou de Mlle Bourgeal et, penchant la tête sur son épaule, soulagea par un flot de larmes nerveuses, son cœur trop gros.

Lucy, sans attendrissement, la laissa faire. Mme Avrial nonchalamment assise, les considérait d'un air paisible.

Quand cette effusion de larmes fut apaisée, Geneviève raconta par le menu l'effarement de la famille en constatant la disparition de la jeune fille, les mesures immédiatement prises par Léon, qui n'avait pas hésité entre son père gravement frappé et sa sœur compromise.

A ce mot, Mme Avrial dit posément :

— Pas du tout compromise. Je n'ai pas cessé d'envelopper Lucy de ma présence et de ma protection.

Geneviève, sans relever l'interruption, fit le récit du danger couru par le vieillard, de son retour à la vie signalé par l'ordre exprès d'avoir à rechercher la fugitive.

— Pardon, interrompit encore Mme Avrial, Lucy ne fuyait pas : elle venait prendre possession de la liberté qu'on lui refusait.

— Et je suis partie, continua Geneviève, et j'ai bien souffert !... J'ai frappé à tant de portes !... subi tant de refus et rencontré tant de fausses indications !... et le temps passait... et je suis loin de ma fille !...

— M. Placial Molins a pu vous en apporter des nouvelles... ce qui double la reconnaissance que vous montrez pour sa venue, insinua doucereusement Mme Avrial.

Tout glissait sur le bonheur de Geneviève. Elle mit un baiser sur les mains de Lucy.

— J'ai tout oublié... fatigues, démarches, éloignement des miens, puisque je vous retrouve, ma chère petite sœur !

L'amicale expression : « chère petite sœur » amena un sourire dédaigneux sur les lèvres fleuries de Mlle Bourgeal.

— Petite sentinelle ! fit-elle sans rendre la caresse, vous tournez tout à l'extrême : c'est le défaut de votre éducation... Il n'y avait pas en tout ceci, matière à si grand émoi ; je suis cependant contente de vous rencontrer : Je n

saurais avoir meilleure messagère auprès de mon père, pour le rassurer sur mon sort...

— Messagère moi... A quoi bon?... puisque je vais avoir la joie de vous ramener près de lui.

— Vous n'en croyez pas un mot... ou vous me connaissez fort mal.

— Je sais qu'il vous accueillera paternellement. Je réponds de son indulgence.

— Dont je n'ai que faire.

— Vous revoir... d'abord... c'est son ordre, Lucy. L'avenir décidera du reste.

— Le retour est impossible, ma chère... et, quant à l'avenir... il est commencé pour moi.

— Vous parlez par énigmes, ma sœur.

— Au fait, je vous dois bien quelques explications. Je suis mariée, Geneviève.

— Mon Dieu! bégaya la jeune femme pâlissante.

— Depuis ce matin, chère madame, ajouta Mme Avrial d'un air riant.

— Mariée! répéta Geneviève; mariée sans autorisation?...

— Ici, chère madame, ces petites formalités sont inutiles.

— Sans la bénédiction paternelle?

— Ceci, ma petite sœur, est de la superstition familiale.

— Mariée?... Mais vous braver Dieu, Lucy!... c'est horrible!

— Oh! les grands mots!... que fait à Dieu je vous prie, puisqu'il vous plaît de l'introduire

au débat, que je me marie en Angleterre ou en France?

— Ah! ma pauvre sœur! que je vous plains de faire si bon marché de la triple sanction de la religion, de la famille et de la loi.

— Je sais que vous y tenez pour deux! fit Lucy avec un railleur sourire; je me souviens de votre émotion, lors de votre mariage, lorsque la cérémonie religieuse vous fut refusée!... Vous en perdîtes la tête!...

— Je l'ai obtenue, pourtant, car, sachez bien, Lucy, que je ne me fusse jamais, sans elle, considérée comme marié.

— Cléricale! comme dit mon père.

— Eh bien! chère madame, intervint Mme Avrial, nous nous sentons très bien mariés, nous, voilà la différence. Nous n'avons pas la velléité d'établir la moindre comparaison entre le mariage anglais et le mariage français. L'un nous convient mieux que l'autre; nous l'avons choisi, voilà tout.

Geneviève se redressa, toute blanche.

— Vous avez fait un faux serment, Lucy.

— Vous croyez?... En quoi donc? répondit celle-ci d'un air froid.

— Si peu versée que je sois dans les questions de légalité anglaise, je sais qu'il faut certifier de vingt et un jour de séjour dans le pays de quinze jours au moins, avant de contracter mariage.

— Ah! vous savez cela? On a dû vous

dire aussi qu'il y avait moyen de tourner cette difficulté ?

— En mentant, oui.

Mme Avrial se hâta de répondre :

— Chère madame, vos expressions sont extra-parlementaires. On le pardonne, pourtant, à votre surexcitation. Je vais vous expliquer comment se font les choses et même... nous n'avons rien à cacher... comment nous les avons faites.

Geneviève retombée sur un fauteuil, la tête dans les mains, ne manifesta ni dénégation, ni curiosité.

— En ma qualité de "mère" de Lucy... ah ! peu d'amies montrent un dévouement comme le mien !... j'ai amené tout droit la chère enfant de Fontenay à Londres. Une parente à moi nous a donné asile. M. Antonio Boldini ne nous a rejointes que hier soir. Pour faire perdre nos traces, il avait d'abord exécuté une pointe à Marseille. Sa présence n'était d'ailleurs pas nécessaire pour les déclarations à faire à l'employé, — *Registrar*, — chargé de tenir les livres de l'État civil ; cette déclaration peut être faite par une des parties contractantes : Lucy, pour abréger, s'en est chargée. Trois jours après, c'est-à-dire ce matin même, les fiancés se sont présentés ensemble devant ce *Registrar* ; je dois avouer chère madame, que cela manque de solennité ; c'est d'un simple !... ils ont affirmé tout ce qu'on leur a demandé, séjour, majorité ; que sais-je ?... ils n'entendent l'anglais ni l'un ni

l'autre. Je répondais pour eux, j'endosse la responsabilité... et, d'un cœur léger !... j'étais l'un des témoins ; ici, le sexe faible n'est pas systématiquement écarté de toute fonction, comme chez nous. Le fils de ma parente fut le second. On déboursa la bagatelle de 2 livres sterling, 17 schellings, 1 penny... savez-vous ce que cela vaut ? 71 francs 35 centimes. Et nos chers fiancés furent bien et dûment mariés sur l'heure.

Mme Avrial s'arrêta une minute, pour juger de l'effet produit par son éloquence.

— Voyons, chère madame, reconnaissez avec nous que cette façon de procéder est autrement libérale, logique, humaine enfin, que vos entraves, vos affichages, vos consentements, vos sermons et vos cierges français ?

Nouvel arrêt interrogateur du loquace mentor de Lucy.

Geneviève ne répondit point, car de lourds sanglots soulevaient sa poitrine. Elle pleurait sur Lucy, sur l'autorité paternelle bravée, sur la loi divine foulée aux pieds, sur ses illusions éteintes, sur l'inutilité de son intervention.

Et, subitement, elle ressentit le poids écrasant de ces quatre journées d'angoisses, de lassitudes, d'éloignement de sa fille.

Affaissée, elle releva ses yeux noyés sur Lucy toujours impassible, qui, la voyant si abattue, daigna lui manifester quelque sympathie.

— Je suis fâchée, Geneviève, que vous ayez

pris cette peine au-dessus de vos forces, de courir ainsi sur mes pas, pour entraver ce qui était irrémédiablement résolu dans mon esprit. Vous avez cru, en obéissant à la tyrannie de mon père, me donner une preuve d'intérêt suprême : vos idées sont faussées par le fanatisme de votre enfance ! . . . et vos indignations ne me blessent point, parce que je les sais dictées par un cœur affectueux.

Ce renversement des rôles parut d'un haut comique à Mme Avrial qui applaudit de la tête.

— Alors, si vous croyez à mon affection, soupira douloureusement la triste jeune femme, suivez un conseil bien désintéressé, bien sincère, Lucy.

— Dites.

— Revenez avec moi. Votre père acceptera certainement le fait accompli, votre retour l'inclinant à la tendresse, et vous aurez ainsi le bonheur de pouvoir ouvertement, dans quelques jours à peine, célébrer votre union suivant nos lois, nos mœurs, nos cœurs ! . . . Venez, venez, ma chère Lucy !

Mlle Bourgeal s'anima soudain.

Vous oubliez qu'Antonio a été brutalement éconduit par mon père, — lequel ne pourra donc s'en prendre qu'à lui-même du moyen que nous avons dû choisir pour tourner sa volonté. — Vous oubliez qu'Antonio ne se soumettra jamais à l'humiliation d'un consentement dont il n'a plus besoin.

— Mais vous, ma sœur, ne regretterez-vous

jamais d'avoir empoisonné la vieillesse d'un père qui vous a trop aimé ?

— Mal aimé, voulez-vous dire. Lorsqu'on élève une fille intelligente, en la laissant disposer souverainement de ses heures, de ses croyances, de ses sentiments ; lorsqu'on se complaît à la voir répudier les superstitions générales ; lorsqu'on l'encourage à ne prendre conseil que de son libre arbitre, et à secouer l'opinion du plus grand nombre comme une poussière importune, de quel droit vient-on, tout à coup, placer une autorité purement nominale au-dessus des vœux de cette fille intelligente, majeure et libre ?... de quel droit crier "haro !" sur un mariage à l'étranger, lorsque, dans son pays même, ce père n'eût pas conduit sa fille à l'autel ?

— Bravo ! cria Mme Avrial.

Geneviève courba la tête sous cette implacable logique... fruits amers !... récolte que présageait l'imprudente semaille !...

Les deux amis se levèrent.

— Chère madame conclut Mme Avrial, retournez à votre belle petite Jeannine ; cet excellent M. Molins vous rapatriera. Le séjour de Londres nous devient sans objet. Nous préférons une excursion plus pittoresque pour notre voyage de noces. M. Boldini fait charger notre bagage... Il doit même être fort inquiet. Je vais le rassurer. Venez, Lucy. C'est très mal finir notre belle matinée de noces.

Lucy mit un baiser distrait au front de sa

belle-sœur anéantie et, sans plus parler, marcha vers la porte.

La voyant près de disparaître, un souvenir terrible fit bondir Geneviève. Elle s'élança vers Lucy, lui secoua le bras par un geste affolé en criant :

— Ah ! malheureuse... malheureuse !... réfléchissez encore !... songez à votre père !

— Toutes les réflexions sont faites, adieu, Geneviève.

— Votre père a dit... il a dit... qu'il vous maudirait !

La fille révoltée eut un rire âcre, où la libre penseuse condensait toutes les audaces de l'émancipation religieuse et civile.

— Eh bien !... mon père retarde ! dit-elle; je l'ai maudit depuis longtemps, moi.

Et, sur ce mot effroyable, elle sortit, suivie de sa complice, sans que Geneviève, écrasée, tentât plus rien pour les retenir.

CHAPITRE XI

Lorsque Placial rentra dans le salon, il trouva sa cousine à moitié évanouie et, plein d'effroi, se précipita vers elle, cherchant à la rappeler à la vie par les soins les plus empressés.

Le son de cette voix amie, succédant aux accents haineux dont elle avait subi l'amertume, aurait suffi à ramener la pauvre femme à une réalité plus douce.

— Ah ! mon ami !... c'est vous !... quelle joie !... sont-elles parties, dites ? ces malheureuses ! murmura-t-elle en se revoyant sur le canapé, la tête soutenue par une main attentive, et Placial penché vers elle dans l'attitude de l'inquiétude.

— Oui... oui... calmez-vous, ma chère cousine.

— C'est que c'est horrible d'entendre une fille... une fille... maudire son père !

— Vous avez entendu ?...

— Hélas ! Lucy n'écoute que son ressentiment ; on lui a fait obstacle, elle a bravé l'autorité paternelle.

— Ainsi, Mlle Bourgeal ?...

— Est, depuis ce matin, Mme Antonio Boldini.

— Trop tard !... mon Dieu !... tant de peine perdues !

— Je suis désespérée !... La retrouver pour constater qu'elle nous échappe à jamais, n'est-ce pas une cruauté ironique ?

— Geneviève... que pouvez-vous faire maintenant ?

— Rien. Plus rien. Je suis désarmée. La persuasion... mes larmes... la prière... c'était là tout mon arsénal. Mais à son père seul appartient de poursuivre la nullité d'une union contractée à l'étranger. Je n'ai pas autorité pour une question si grave.

— Votre mission se bornait naturellement à empêcher cette folle union de se conclure. La voici terminée par un fait brutal, indéniable. Partons, ma pauvre Geneviève.

— Oh ! oui, partons !... ma fille, ma Jeannine !... j'ai soif de ses baisers. Par instants, mon cousin, je me demande si ce n'était pas outre-passer mon devoir de soumission au chef de la famille que de laisser l'enfant pour obéir à l'aïeul.

— Vous êtes toujours admirable, quoi que vous fassiez, ma pauvre amie, car le devoir le plus haut, le plus désintéressé est votre seul guide. N'ayez donc ni scrupule, ni regrets. Vous avez rempli votre tâche de fille dévouée ; vous allez reprendre votre tâche de mère heureuse.

— Que la Providence en soit bénie !... c'est

elle qui vous a amené vers moi pour me soutenir... pour me ramener. Voyez, je ne suis pas très forte ; ces émotions m'ont brisée ; si je ne sentais là votre bras, votre cœur, pour m'appuyer, je manquerais peut être du courage physique pour rentrer en France.

Elle était bien pâle en parlant ainsi, toute fiévreuse ; l'on sentait que c'était l'expression d'une indiscutable vérité. La rencontre de Lucy, l'annonce du mariage, la fureur du père irrité qu'elle devait aller provoquer par le récit de son voyage, étourdissaient, terrifiaient la douce créature, dont l'âme était plus virilement trempée que le corps.

Placial lui fut d'un secours énorme pour tous les détails matériels de son départ, et d'une douceur infinie pour la sécurité morale qu'elle puisait dans sa présence.

Avec une tristesse profonde, elle quitta la ville brumeuse où l'imprudente Lucy venait de demander le bonheur de sa vie entière à la fuite, à la révolte, à l'imprévu de la passion, à la satisfaction de l'orgueil.

A Douvres, comme les deux cousins allaient monter sur le vapeur qui fait la traversée pour la France, l'encombrement des voyageurs les sépara pendant quelques minutes.

Placial faisait charger leur très léger bagage ; Geneviève, à l'écart, attendait son appel.

Une sorte de sanglot convulsif lui fit tourne la tête ; tandis qu'une voix dure de matelo

anglais semblait y répondre par une rebuffade, sinon par un mauvais traitement.

Avec de nouveaux gémissements, l'enfant — car c'était un enfant qui pleurait ainsi, — expliquait je ne sais quel embarras, quelle aventure, sans que les paroles en parvinssent distinctement jusqu'à elle.

Elle écouta... l'enfant se plaignait dans une langue doublement chère, quand on l'entend à l'étranger... le français.

Personne n'y prenait garde ; chacun s'occupait de son prochain embarquement ; le matelot à la voix rude, au milieu de la foule compacte, parut écarter brutalement du chemin quelque chose qui gênait la manœuvre.

Ce quelque chose, ainsi projeté, vint trébucher, tomber presque, aux pieds de Geneviève.

C'était plus qu'un enfant, moins qu'un homme ; un adolescent grêle, fort laid, qui se redressa sur des jambes chétives, d'inégale hauteur, en s'accrochant à la robe de la jeune femme comme point d'appui.

Quoique sa porsonne n'eût rien d'attrayant, il était jeune, et il pleurait... Geneviève fut attendrie. Elle lui tendit la main paur l'aider à reprendre son aplomb et le rassura doucement.

— Qu'avez-vous donc ?... Pourquoi pleurez-vous ?... Vous a-t-on fait quelque mal ?

Cette voix compatissante parut surprendre outre mesure le petit misérable, habitué sans doute à d'autres traitements.

Ses yeux rougis s'ouvrirent très grands et sa

bouche réprima la grimace nerveuse des pleurs.

— Non, balbutia-t-il, on ne m'a pas fait de mal... mais je veux m'en aller.

Il parlait français, avec l'accent des faubourgs parisiens, lequel, pour la première fois, parut agréable à Geneviève.

— Vous en aller où ?

— A Paris.

— Et vous vouliez prendre ce bateau ?

— Oh oui... mais je n'ai pas d'argent.

— Vos parents ne sont donc pas en Angleterre ?

— Je n'ai pas de parents, moi.

— Vos maîtres...

— Mon maître m'a battu.

— Battu ?

— Je me suis sauvé, alors.

— Où est-il ce maître ?

— Ah ! je n'en sais rien, par exemple. Pour un homme qui voyage, c'est un homme qui voyage.

— Mais son dernier domicile, quel est-il ?

— L'hôtel d'Amérique. D'ailleurs, il n'y est déjà plus.

— Qu'en savez-vous ?

— Je l'ai vu prendre un train, avant-hier pour aller s'embarquer à un autre port... à... à... ma foi, je ne sais pas dire ce nom anglais ... c'est comme si on avale de la bouillie.

— Et, depuis avant-hier, qu'avez-vous fait ?

— Rien, j'ai promené.

— Et qui vous a nourri ?

— Personne. Pas généreux, les Anglais !

— Alors, vous avez faim peut-être ?

— J'ai trouvé, sur un tas d'ordures, un os dont un chien ne voulait plus : il y avait un reste de gigot autour du manche.

— Mais, ce n'est pas vivre, cela.

— Dame, madame, je ne dis pas non.

— Votre maître, où vous avait-il pris. . . et pour quoi faire ?

— Pour lui porter sa boîte. C'était comme qui dirait un commis-voyageur . . . dans le genre mystérieux

— Comment ? quel genre mystérieux ?

— Des images . . . des gravures. . . des photographies. . . Faut croire qu'elles n'étaient pas autorisées à circuler, car on les cachait dans le fond de la boîte, et j'avais ordre de filer avec, si mon maître me faisait un signe. Moi, vous saviez, j'avais l'air de rien.

Sans bien comprendre ce commerce défendu de gravures immorales, Geneviève fut encore plus touchée de l'abandon matériel et moral de ce malheureux être, que rien ne défendait contre l'exploitation d'un maître éhonté et qui portait, sur son ordre, je ne sais quelle dégradante marchandise offerte aux mauvais instincts de l'acheteur.

— Enfin que faisiez-vous avant ce métier de porteur de boîte ?

— J'étais aide palefrenier au *Châlet-Jaune*, à Fontenay-sous-Bois.

— Au *Châlet-Jaune ?* exclama Geneviève chez

qui ce nom seul réveillait les souvenirs les plus pénibles.

Son accent traduisit à son insu des sensations bien étranges, car le pauvre hère, tout saisi, la considéra d'un air curieux.

— Oui, un joli endroit... avec un lac... un restaurant... Connaissez-vous?

— Je le connais. Mais, dites-moi, mon enfant, quelle démarche avez-vous faite pour retourner en France?

— Quelle démarche?... Y n'y a pas à choisir. On monte sur un vapeur, quand on a payé sa place. Qand on peut pas la payer, les matelots vous disent des sottises et vous jettent de côté.

— Alors, quand vous pleuriez tout à l'heure?...

— C'est qu'on veut pas de moi pour la traversée... voilà... J'ai eu beau prier... tourmenter... pleurer... ah! bien oui, je crois que ça réussirait mieux de chanter avec ces particuliers d'Angleterre.

— Le capitaine vous a-t-il entendu?

— Le capitaine a demandé ce que c'était que ce pleurnichard... et le policeman de service m'a menacé de me faire coffrer. C'est toute la réponse.

Geneviève se sentait troublée d'une telle misère. Était-il possible que l'enfance sans famille, sans éducation et sans Dieu, fût ainsi jetée dans la vie... pour y souffrir... pour s'y perdre?

En outre, pendant que son cœur s'apitoyait, sa conscience éprouvait une singulière alarme, cet enfant abandonné n'avait-il pas été placé sur sa route pour échapper, grâce à sa protection, aux suggestions des instincts mauvais, des privations atroces, des conseils dangereux ?

Inconnu dans un pays dont il ne parlait pas la langue, sans une obole et sans une référence, seul, tout seul dans les périls de la rue ; périls multiples où sombrent parfois les corps et les âmes !... c'était horrible.

— Je ne dois pas laisser cette pauvre créature de Dieu sans secours, à l'étranger, pensa la généreuse femme.

Au même instant, Placial qui l'appelait et la cherchait vainement depuis quelques minutes, la découvrit derrière un amoncellement de marchandises où elle s'était réfugiée pour causer plus à l'aise avec son protégé.

Cette étrange figure, intelligente et laide, où l'insouciance, la hâblerie se lisaient plutôt que le vice, sans inspirer de sympathie, attira tout aussitôt l'attention du jeune homme.

Le costume du petit trottin parisien, dont le maître avait dû revêtir le serviteur, avait subi des avaries majeures ; pourtant, s'il offrait des taches, il ne montrait pas de trous.

L'ensemble n'était pas celui d'un mendiant ordinaire, mais plutôt d'un besogneux, d'un employé sans place, d'un être pitoyable qui n'a peut-être pas volé, mais qui a eu faim.

— Voilà un petit vagabond qui va nous faire

manquer le bateau ! pensa Pacial en s'approchant à grandes enjambées de sa cousine.

Pour elle, rêveuse, émue, fort perplexe, elle avait incliné sa tête dans ses deux mains et se demandait ce que l'humanité et la charité chrétienne lui imposaient de tenter pour cet enfant. Lui donner un mot pour l'Ambassade était le plus sage. Le rapatrier elle-même serait le plus court.

Celui-ci la contemplait avec une attention croissante. L'attitude penchée de la jeune femme — dont il ne voyait plus que le front à demi caché sous des boucles et le cou d'une blancheur laiteuse enveloppé de fines dentelles — semblait réveiller en lui de confus souvenirs.

Cependant, c'était si peu probable !... Il regardait encore et se taisait.

Tout à coup, la conviction l'emporta.

— Vous êtes la dame du *Chalet Jaune* ! s'écria-t-il avec une explosion de joie.

Elle tressaillit et répéta machinalement :

— La dame du *Chalet Jaune* !

— La jeune dame, qui priait dans le coin, pendant que le vieux monsieur... Ah ! c'était pas gai, ce soir-là, par exemple !

— Comment ?... le vieux monsieur ? interrompit-elle anxieuse.

— Oui, celui qui est mort... dans le cabinet en face des écuries... Vous avez fait une fameuse prière pour lui, tout de même.

Geneviève éprouva tout ensemble de la surprise et du soulagement. De la surprise, ca

elle ne pouvait s'attendre à rencontrer si loin un témoin du triste drame du *Châlet Jaune* ; du soulagement, car sa voie lui apparut tout tracée.

— Arrivez donc, ma chère, cria Placial accourant. On va partir sans nous.

— Allons vite ! et pardon, mon ami : j'étais si préoccupée ! tenez, voici un pauvre enfant abandonné... nous l'emmenons en France.

— Nous l'emmenons ? Qu'est-ce que vous dites-là ?

— Il n'a pas de parents ; son maître le frappait ; il l'a quitté ; il a vécu depuis deux jours de débris sans nom, disputés aux chiens... il a couché... je ne sais pas même où il a pu coucher. Vous voyez bien.

— Je vois que c'est un malheureux qu'il faut rapatrier par l'Ambassade, c'est clair.

— Sans doute, mais il est trop tard, mon bon Placial.

— Aussi, pourquoi vous en inquiétez-vous, juste au moment de monter en bateau ?... Votre bon cœur vous joue un tour détestable, car vous ne pouvez vous embarrasser de toutes les misères qui se rencontrent en route, ma chère amie.

— Et puis, vous ne savez pas tout ? Il était employé au *Châlet Jaune* à Fontenay...

— C'est, en effet, une coïncidence... je vais le remettre aux mains d'un policeman.

— Mais je n'ai point fait de mal ! cria le pauvre diable, que le mot de police effarait

—Avec ma carte et un peu d'argent, l'employé de la police fera le nécessaire!

L'enfant recula du même air épouvanté, en trébuchant sur ses jambes inégales.

— Oh! pas à la police!... pas à la police! répétait-il.

La cloche du bateau sonnait à toute volée.

— Voyons, Geneviève... nous sommes les derniers...

— Madame! Madame!... supplia le boiteux; ne m'abandonnez pas comme ça!

—Placial, s'écrie la jeune femme, vous ne le pourriez croire... c'est si singulier... ce garçon a vu mourir mon pauvre tuteur!

— Oh! ma cousine... le bateau ne nous attend pas, voilà ce que je crois... parce que je le vois trop.

—Courons!... Courons!... Viens, petit, je t'emmène, déclara Geneviève, d'un ton d'autorité qui n'admettait plus d'observations.

Placial lui prit le bras et l'entraîna au pas de course, en faisant de la main droite des signes désespérés.

Le boiteux sautilla gaiement dans leur ombre, comme quelques mois avant — gigantesque sauterelle — il claudiquait dans la nuit derrière la voiture qui ramenait Geneviève et son beau-père du *Châlet-Jaune* à la Joliette.

Il était temps d'atteindre le vapeur. Geneviève s'y jeta tout essoufflée. Le pauvre hère y pénétra par un saut formidable qui causa tant d'étonnement au matelot de service, qu'il

en demeura béant, considérant ce voyageur inattendu comme s'il tombait du ciel sur le pont.

Placial, sur un geste suppliant de Geneviève, s'interposa aussitôt ; il déclara payer le passage du boiteux, le fit conduire aux troisièmes classes et ordonna qu'on lui servît à manger.

Le premier de ces ordres avait illuminé le maigre visage de celui-ci ; mais le troisième détermina une explosion de reconnaissance.

Il fit sauter en l'air sa casquette déformée, en empruntant aux Anglais leur formule d'enthousiasme :

— Hipp !... Hipp !... Hurrah ! cria-t-il avec un entrain si comique que les passagers, groupés sur le pont, ne purent se défendre de rire avec Geneviève.

Placial lui-même, bien qu'au fond un peu contrarié de l'entraînement charitable de sa cousine, se dérida quelque peu.

D'ailleurs Geneviève avait désiré que cela fût. Quelle raison plus victorieuse ? Depuis son enfance, il aimait si tendrement cette douce Geneviève !... depuis quelques années grandie par des devoirs austères, embellie par sa maternité, il admirait et respectait si fort cette chère, incarnation de la femme chrétienne !

Mais ces éclats bruyants ne satisfaisaient encore qu'à demi la gratitude du nouvel embarqué ; il vint se planter devant ses protec-

teurs, fit le salut militaire — qu'il supposait probablement plus expressif — et prononça d'un air solennel, désopilant sur sa physionomie grimaçante :

— Madame et monsieur, vous pourrez vous vanter d'avoir pas obligé un ingrat. Si vous avez besoin d'un valet, d'un terre-neuve, d'un pompier de Nanterre, pour vous servir, vous tirer de l'eau ou du feu présent!.. Si ça vous plaît quelquefois, qu'un particulier se casse les jambes ou se rompe le cou pour vous être utile, faut pas chercher un autre compagnon que Jacques Ferrat.

— Jacques Ferrat! répéta Geneviève qui se dressa toute droite, subitement blanche, et les yeux luisants comme des lucioles. Jacques Ferrat!...

— Qu'avez-vous? demanda Placial étonné de cette émotion.

— Oh! si vous pouviez comprendre!... C'est une lumière qui m'est brusquement découverte... Jacques Ferrat!... ce nom que je cherchais dans tous les replis de ma mémoire... depuis la nuit terrible... le voilà!... il me semble l'entendre encore prononcer par les lèvres mourantes...

Elle s'arrêta, épouvantée de ce qu'elle allait dire, et peut-être aussi frappée du changement de physionomie de son cousin.

Celui-ci, qui la voyait depuis trois jours fiévreuse et maladive, la considérait avec

inquiétude, en se demandant ce que pouvait signifier cette soudaine exaltation.

Jacques Ferrat mit un terme à cette angoisse en s'informant respectueusement du crédit ouvert à son appétit par la générosité de ses protecteurs.

— Bon pour un bifteack et des pommes de terre ! répondit gaiement Placial en le poussant par les épaules du côté de l'étroit escalier d'où montait un odeur de cuisine.

Le boiteux s'y engouffra.

La jeune femme s'enveloppa de son manteau, s'accota dans un angle et réfléchit profondement à la surprenante rencontre que la Province lui ménageait. La main divine voulait-elle donc aider son impuissance en lui amenant un second témoin du drame du *Châlet-Jaune* ?

Elle savait trop ne pouvoir rien obtenir de l'endurcissement de son beau-père, dans cette obscure question de fidéicommis, à moins qu'une menace, une preuve, un incident inattendu ne vint la mettre en lumière.

Jacqus Ferrat serait-il cette preuve, cet incident, cette vivante menace ?

Ce nom de Jacques Ferrat, qui la frappait dans ses souvenirs les plus intimes, comme un éclair en plein visage, offrait-il seulement une homonymie singûlière, ou bien s'appliquait-il en réalité à la personne même visée par les recommandations de M. Martel ?

Énigme à élucider, qui l'intéressait passion-

nément : mais l'heure n'était point propice aux explications de ce genre ; car le triste secret du *Châlet-Jaune* n'était point de ceux qu'elle se crut le droit de partager, même avec un ami dévoué comme Placial.

Lorsque ce dernier revint vers elle, toujours inquiet de sa visible préoccupation, elle lui demanda doucement pardon de manquer de confiance en lui... en apparence du moins.

— Si j'étais libre, mon bon Placial, lui dit-elle en lui tendant la main, je ne pourrais mieux reconnaître le dévouement que vous venez de me témoigner par ce rapide et fatigant voyage, qu'en vous ouvrant mon cœur tout entier. Mais imaginez bien que la rencontre de cet enfant, le nom qu'il porte, les souvenirs qu'il évoque se rattachent à un ordre de faits d'une nature très délicate dont mon repos souffre beaucoup... moins pourtant que ne souffrirait l'honneur de ma famille, si j'avais l'imprudence de le divulguer.

— Vous m'effrayez, ma chère Geneviève, répondit Placial, rejeté d'une inquiétude dans une autre ; vous pouvez compter sur ma discrétion ; je respecte vos secrets ; Dieu me garde même de rien dire qui puisse blesser vos sentiments pour la famille où vous êtes entrée, mais il me semble, d'après notre voyage actuel et votre propre aveu, que les aventures graves et touchant à l'honneur y sont très fréquentes.

Le jeune homme ne put réprimer l'amertume qui lui vint aux lèvres en faisant allusion au

ennuis domestiques dont l'innocente Geneviève portait une lourde part.

Elle devina cette sensation, peut-être sans en bien comprendre la source, et d'une voix caressante, essaya de ramener la sérénité dans leur entretien, puisqu'elle n'y pouvait faire entrer les confidences.

Ils ne revinrent plus sur l'irritante question du mariage de Lucy, et pas davantage sur celle de l'étrange voyageur dont la fantaisie de Geneviève avait surchargé le bateau.

Leur conversation se prolongea longuement, affectueuse, mélancolique, pleine de charme exquis pour un esprit délicat comme celui de M. Molins, et très douce pour un cœur sevré d'expansion comme celui de Geneviève.

A la Joliette comme à Paris, la vie intime demeurait glaciale. Le père Bourgeal vivait dans ses rêves socialistes ; Lucy dans la contemplation de sa beauté ; Léon dans le mouvement des affaires.

Les effusions riantes des premières années d'union avait fait place, dans le jeune ménage Bourgeal, à la méfiance chez le mari, à la contrainte chez la femme.

En Geneviève, si le sentiment du devoir n'était pas ébranlé, la douceur, du devoir était éteinte.

Sans Jeannine, elle eût vécu aussi seule, aussi incomprise dans sa famille par alliance, que si le naufrage d'un voilier l'avait jetée sur une île déserte.

C'est pourquoi son amitié pour Placial, qu'elle voyait rarement et au milieu d'un cercle glacé, lui causa, pendant ce retour de Londres, les plus pures joies fraternelles.

Nul incident ne marqua ce retour en France.

A Calais, Placial s'informa de ce qu'il devait faire du boiteux.

— Puisque son dernier domicile était Fontenay-sous-Bois, répondit la jeune femme, nous allons l'y ramener. Peut-être pourrai-je le replacer au *Châlet-Jaune*.

Placial n'insista pas, et prit un billet de chemin de fer pour mener jusqu'au bout le rapatriement du malheureux gamin.

CHAPITRE XII

A la Joliette régnait une agitation telle, depuis une semaine, qu'il n'était plus question de déménagement partiel, ni de rentrée à Paris ; les événements s'y succédaient avec une hâte fébrile ; les voisins heureux, trouvaient enfin large matière à une curiosité trop rarement assouvie.

Que de choses en quelques semaines !

D'abord, la demande en mariage d'Antonio Boldini... un chanteur !... charmant, du reste, mais une position si étrange !...

Le refus du père Bourgeal. Ça, c'était bien naturel. Une belle jeune fille, dotée par une marraine de 300,000 francs limpides, ne s'accorde pas à un ténor, quelque talent qu'il ait, malgré les beaux cinquante mille francs qu'il gagne.

La disparition de Mlle Lucy. Ah ! voilà du neuf et du piquant !... L'amour de l'indépendance, poussé à ses plus extrêmes limites, est

après tout, la récompense logique d'un père imprudent qui a érigé la liberté en dogme, à son foyer.

L'éclipse de Mme Avrial. Une amie dangereuse, au point de vue des conseils !... une amie précieuse au point de vue des convenances !... car elle a caché l'oiseau fugitif sous ses ailes, l'a protégé et entouré... Quel talent naturel pour jouer les "mères" dans les mariages à l'étranger.

La maladie de M. Bourgeal, Dame !... il a semé la libre-pensée, il récolte la libre-action. C'est très dûr ; il peut en mourir, mais non s'en plaindre.

Le départ de Léon Bourgeal, courant sur les traces de sa sœur pour prévenir une folie irréparable. En Italie ?... Fausses traces. Lucy n'est point la femme du mariage religieux ; c'est un esprit fort qui finira mal, et qui commence déjà.

Le voyage de Mme Geneviève. Positivement étonnant, ce voyage. Une petite femme bien intéressante, mais ignorante de la vie, tenue en charte privée dans cette étrange famille et qu'on lance, en Angleterre cette fois, à la recherche d'une jeune personne, majeure, émancipée, parfaitement déterminée, sans doute, à se moquer de ses objurgations.

Enfin le brusque éloignement de M. Placial Molins, qui soignait le veillard, en sa triple qualité d'allié, d'ami et d'étudiant en médecine. Un chargement garçon, rangé, sérieux

qui aurait mille fois mieux fait d'épouser sa cousine que de la laisser entrer dans un pareil milieu. Mais il était trop jeune alors... c'était dommage. Ah! combien M. Molins avait dû le regretter!

Et, sur ces divers canevas, les voisins brodaient... brodaient!...

On voit par ces commentaires, moins oiseux qu'ils n'en avaient l'air, que les peines de familles, si bien gardées qu'on les suppose entre les intéressés, franchissent les murailles, filtrent entre les grilles et se répandent bientôt au loin comme des vapeurs délétères

Domestiques, fournisseurs avaient apporté chacun une indiscrétion, une supposition, un détail, un fait à l'ensemble d'événements peu ordinaires dont la Joliette était le thâtre.

Comme on en aimait peu les habitants, — sauf Geneviève et Jeannine — les aventures qui s'y déroulaient causaient une certaine jouissance aux désœuvrés de Fontenay-sous-Bois.

On guettait le retour des voyageurs, comme on attend une distraction nouvelle. Lingénieur rentra seul : on l'avait prédit. Sa mine allongée n'éveilla pas de sympathie dans la colonie bourgeoise.

Geneviève revint aussi, pas seule ; mais le compagnon qu'elle introduisait à la Joliette ne ressemblait guère à la fugitive.

Un garçon boitex, laid, mal vêtu. D'où pouvait-il sortir?... Eh! mais, on le reconnais-

sait bien. Ce mauvais garnement avait servi d'aide-palefrenier au restaurant du *Châlet-Jaune*. Il en était même parti, un beau matin, avec un maître d'aventures.

Quelle bizarre idée, pour une jeune dame, de rentrer au logis escortée d'un tel garde du corps!

Geneviève assigna d'un mot pour logement à Jacques Ferrat une maisonnette de jardinier située au fond du jardin, et vide.

— Allez, dit-elle, en la lui désignant du doigt. Ce soir je vous conduirai moi-même chez votre ancien patron.

Le pauvre diable dissimula une moue de contrariété fort expressive et se coula entre les arbres, vers la maisonnette, sans mot dire.

Au bout de quelques pas, il entendit des cris joyeux et se retourna. Devant la maison qui s'ouvrait pour la rentrée de Geneviève, Jeannine enlevée dans les bras de sa mère, la couvrait de baisers, l'enveloppait de ses mains mignonnes et gazouillait comme un oiseau caressant.

— Ça, c'est gentil à voir, murmura le gavroche, qui s'incrusta contre un arbre pour mieux regarder.

Près de Geneviève, lui mettant au front un froid baiser, l'ingénieur cherchait à modérer les éclats de cette tendresse enfantine.

Sur le perron, le vieillard debout, les yeux ardents, à peine assez maître de son impatience pour attendre que sa belle-fille eût franchi les degrés qui la séparaient encore de lui.

Sans même lui tendre la main, il l'interpella avec aigreur.

— Et Lucy ?

— Je reviens seule.

— Vous n'avez donc pas su la persuader ? Vous n'avez donc montré ni cœur, ni politique, ni esprit, pour que, me sachant à demi-mort, elle ne vous ait pas suivie ?

Geneviève courba la tête.

— Ah ! mon père ! prononça-t-elle douloureusement, que pouvaient mes prières... mes pleurs... contre le fait accompli ?

Il entra violemment dans son cabinet de travail, suivi de ses enfants terrifiés.

M. Bourgeal, d'un geste brusque attira la jeune femme tout proche de ses lèvres. Ce ne fut pas pour lui donner le baiser du retour. Ce fut pour l'interroger avec rudesse :

— Elle est mariée ?

— Elle est mariée.

— Sans regrets ?... sans remords ?...

— Avec orgueil et joie.

— Lui avez-vous demandé de revenir avec vous ?

— Je le lui ai demandé... lui faisant espérer que son retour vous disposerait à l'indulgence...

— Vous allez trop vite.

— ... Vous amènerait peut-être à pardonner.

— Jamais !

— Mais, supplications et espérances, reproches, larmes, ne l'ont pas attendrie.

— Avez-vous dit que je la maudirais ?

— Je l'ai dit.

— Et . . . qu'a-t-elle répondu ?

Toute pâle, Geneviève joignait les mains.

— Oh ! . . . pas cela, murmura-t-elle, je ne le puis.

— Qu'a-t-elle répondu ? appuya le vieillard.

— Épargnez-moi ! . . . cette réponse est une parole de folie que je veux oublier.

— Et moi, j'entends la connaître.

— Mon père ! . . .

— Parlez, je le veux.

Geneviève, frissonnante d'horreur, laissa tomber d'une voix lente la terrible parole.

— Elle a dit : « Il y a longtemps que j'ai maudit mon père ! »

Léon étouffa une exclamation.

Le vieillard porta la main à son front où montait une flamme. Ses yeux, dans leur orbite creusé par la maladie, luisaient comme des tisons incandescents.

Sa voix, d'un timbre étrange, résonna lugubrement dans la vaste pièce.

— Elle a dit cela ?

— Hélas !

— Vous le jurez ?

— Oh ! . . . je l'ai trop entendu !

— Sur la tête de Jeannine ?

— Sur la tête de mon enfant.

Alors le vieillard, qui avait voulu douter encore, se dressa terrible dans sa fureur.

— Que le nom de cette fille rebelle ne soit

jamais prononcé devant moi !... Que son portrait soit arraché du mur, ses vêtements brûlés, sa chambre close ! Elle est morte !... Vous ne porterez pas son deuil. Vous oublierez qu'elle fut des nôtres.

Il s'effondra, comme une masse, sur un fauteuil, tandis que Geneviève s'empressait autour de lui.

Léon demeurait glacé, sombre, les lèvres agitées d'un tremblement convulsif.

Cette formule implacable de malédiction, qui rappelait l'antiquité par son inexorabilité et sa grandeur, ne semblait pas répondre aux idées infiniment plus modernes qu'il professait contre le mariage à l'étranger.

Après avoir lutté quelques minutes contre la crainte inspirée par son père à tout son entourage, à lui surtout, qui le vénérait et le redoutait à la fois, il hasarda l'observation pleine de justesse qui brûlait ses lèvres,

— Mon père... vous ne sauriez oublier, dans votre légitime indignation, que la loi française vous arme contre votre fille révoltée. Vous pouvez saisir les tribunaux d'une demande en nullité de mariage, car une union en Angleterre sans votre consentement, sans la publication ordonnée dans notre pays, sans affichage légal, offre tout les caractères de la clandestinité.

M. Bourgeal ne daigna pas répondre.

L'ingénieur, qui supposait donner un aliment plus sain à la douleur paternelle en lui ouvrant cet horizon, insista doucement.

Il existait de nombreux exemples d'unions follement nouées, en dehors des règles établies par nos lois et nos usages, et que les familles avaient fait rompre.

La législation avait prévu ces cas de désobéissance filiale : les tribunaux les punissaient, en rendant nul et sans effet pour l'avenir des conjoints, le cérémonial étranger auquel ils avaient demandé la consécration de leur révolte.

Enfin, le père, bravé dans sa puissance, n'avait qu'a dire un mot pour que le fils commençat ausitôt, en son nom, les premières démarches légales.

Le vieillard écoutait, sans que sa physionomie trahît les impressions que ce conseil éveillait en lui.

Sa lèvre, par un pli méprisant, montrait seule que les paroles de son fils pénétraient l'enveloppe impassible.

Enfin, soulevant sa paupière injectée, mais d'une voix profonde :

— Assez, mon fils, dit-il avec hauteur. Vous jugez en homme. Je juge en père. Je ne livrerai pas le nom de la fille révoltée à la publicité des tribunaux. Ce qui suffit à sa conscience est accepté par mon mépris.

Et comme Geneviève lui prenait les mains, comme Léon tentait de le faire revenir sur sa décision :

— Elle est morte !... vous dis-je ! répéta-t-il d'un ton péremptoire ; elle est morte !... n'en parlons jamais.

Cet ordre cruel s'accomplir. Lui-même décrocha du mur de son cabinet le portrait, datant d'un an à peine, où Lucy s'épanouissait dans tout l'éclat de sa beauté blonde.

Il ferma la chambre de la jeune fille, toute pleine des objets aimés, tout embaumée de souvenirs, comme on clôt un cercueil.

Et cette exécution faite, il revint s'asseoir, farouche, entre ses livres socialistes et ce qu'il appelait "ses reliques d'exil," car le vieux condamné politique n'avait d'autre culte que la révolution sociale, et lorsqu'il souffrait, comme à cette heure douloureuse, sans religion, sans culte, sans appui moral, c'était dans les utopies révolutionnaires qu'il venait chercher du soulagement.

En trouvait-il?...

Il s'enferma comme un vieux loup traqué, refusa la société de ses enfants, repoussa même Jeannine qui le contemplait avec des yeux dilatés de surprise et aussi de frayeur.

Léon, d'humeur maussade, quita la villa presqu'aussitôt, sous prétexte d'affaires négligées par sa course inutile dans le Midi. Il avait beaucoup d'affaires, sans doute, car Fontenay ne le voyait guère. Pourtant, il ne paraissait pas augmenter sa fortune, dans ce perpétuel mouvement de capitaux et de jeux de bourse,

Geneviève, à laquelle il ne jugeait pas convenable de donner la moindre explication, le pouvait seulement soupçonner aux variations

de son caractère, suivant qu'une opération réussissait ou s'effondrait, et aussi aux signatures qu'il exigeait parfois de sa complaisance.

Ce n'était point ce qui alarmait Geneviève, trop inexpérimentée pour deviner quels abîmes sont au bout des spéculations hasardeuses. Les joies envolées de son intérieur, le refroidissement progressif d'une union où elle apportait toujours la même chaleur de cœur, et ne recevait plus qu'une affection polie — s'il est permis d'appliquer la politesse aux sentiments, hélas ! — amenaient bien autrement de tristesse sur son jeune front.

Ce soir-là, se voyant seule dans la villa morne, son mari retourné vers Paris, son beau-père enfermé dans son appartement, Jeannine endormie, le grand silence d'octobre régnant déjà sur la campagne sombre, Geneviève se souvint de son petit protégé, bien oublié pendant les pénibles scènes du retour.

Elle jeta un capuchon sur sa tête et courut au jardin où, dans la maisonnette inoccupée du jardinier, elle savait retrouver Jacques Ferrat.

Jacques Ferrat !... quel rapprochement inexplicable !... allait-elle découvrir dans cet avorton malingre l'un des héritiers de M. Martel ?... S'agissait-il seulement d'une coïncidence de nom, au moins surprenante ?

Le boiteux sortit aussitôt de la maisonnette et vint respectueusement à elle, aussi respectueusement du moins que le permettaient un

nature frondeuse et une éducation sommaire.

— Jacques, je vais vous emmener souper. Mon pauvre enfant, je ne vous ai pas oublié complètement, vous le voyez, mais j'ai été si fort préoccupée depuis ma rentrée...

— C'est qu'il n'est pas commode, le vieux monsieur, ma petite dame... et quand il vous a entreprise, là... ça m'a fait de la peine.

— Vous avez donc vu ?

— La fenêtre du cabinet de travail était au grand large. Y ne fallait pas être malin pour entendre, et même pour voir.

— C'est que M. Bourgeal a beaucoup de chagrin.

— Et puis que, chagrin ou non, c'est un monsieur chatouilleux, dont il ne fait pas bon contrarier les idées.

— Vous vous permettez de juger inconsidérément, Jacques.

— Non, ma petite dame ; pas inconsidérément du tout. Par expérience, il faut dire.

— Comment, par expérience ?... Vous connaissez M. Bourgeal ?

— Ah ! oui, que je le connais.

— Comme tout le monde à Fontenay, j'imagine, et pas autrement.

— C'est ce qui vous trompe. J'ai déjà eu affaire à lui... et je me souviens de sa façon de faire passer un pauvre diable par la fenêtre, là, en deux temps !... c'était lestement et proprement fait.

— Vous avez assisté à une scène de ce genre.

— En acteur, Madame.

— C'est vous que mon beau-père aurait maltraité ?

— Oh ! maltraité ?... faut pas dire. Il m'a fait passer par la croisée, voilà tout.

— Mais, pourquoi ce procédé ?

— C'était plus court que par la porte.

— Que vous étiez-vous donc permis de faire pour le mériter ?

— Ah ! ceci, ma petite dame, c'est une histoire.

— Qui ne peut m'intéresser, mon intention n'étant pas de vous introduire au service de M. Bourgeal, mais bien de vous réintégrer chez votre ancien maître.

— Mais, si, Madame, ça vous intéresse... l'aventure du *Châlet-Jaune*, quoi.

— Au fait, Jacques, voici deux fois que vous me rappelez le hasard singulier qui vous a fait assister à la mort de mon tuteur.

— Tiens !... c'était votre tuteur, ce pauvre vieux monsieur blessé ?... Vous n'êtes cependant pas celle à qui il a fait des générosités ?... Est-ce que vous vous appelez Julienne Outier ?

Geneviève tressaillit. Ce pauvre hère était-il donc au courant autant qu'elle-même de l'accident dont le souvenir la troublait toujours ?

Un banc était devant la porte, elle s'assit et faisant signe au boiteux de se placer sur une grosse pierre :

— Non, je ne suis pas Julienne Outier, puisque vous avez pu constater, pendant la traver-

sée et le voyage, que je m'appelle Mme Geneviève Bourgeal.

— C'est vrai : suis-je bête ! exclama le gavroche.

— Mais je désire savoir pourquoi vous me parlez de Julienne Outier.

— Parce que c'est ma... comment dit-on ça ?... J'avais cependant appris... ma co-hé-ri-ti-è-re ! prononça-t-il avec une emphase comique.

Geneviève n'en croyait pas ses oreilles; le battement de son cœur s'accélérait comme à l'enlèvement d'un voile devant un tableau redouté.

— Racontez cela, ordonna-t-elle d'une voix brève.

— Allons-y !... soit... Je savais bien que j'arriverais à vous la dire, ma fameuse histoire, d'abord parce que vous m'avez ramené et que ma confiance est à mes bienfaiteurs... et aussi, parce que vous êtes mon témoin dans l'affaire de l'héritage.

— Votre témoin ?

— Dame ! puisque vous avez entendu comme moi le testament du mort.

— Allez, j'écoute.

Un peintre eût volontiers croqué cette esquisse fine et piquante, que la lune naissante enveloppait d'une bleuâtre lueur.

Un jardin dont les feuilles jaunies formaient aux pieds un tapis mobile : une maisonnette affacée dans l'ombre ; une jeune fem-

me belle, attentive, frileusement accotée au banc de pierre moussue, et, penché vers elle, un être chétif et bizarre. dont la silhouette osseuse s'allongeait fantastiquement sur un coin du sol bleui par la lune,

Jacques racontait ce que nous savons déjà ; comment il avait assisté, par curiosité pure, à la mort du blessé, comment il en avait recuilli au vol, du haut de son observatoire, les dernières volontés ; comment il avait été frappé du soin que le légataire apportait à n'être pas vu dans sa prise de possession du portefeuille ; comment, fort du nom qu'il portait, il était allé naïvement, lui Jacques, dès le lendemain, réclamer son bien au propriétaire de la Jolietto, et comment celui-ci l'avait accueilli et finalement jeté hors de son cabinet par la fenêtre.

Geneviève écoutait ce récit avec une attention profonde et une croissante émotion.

— Ainsi, demanda-t-elle, vous vous nommez Jacques Ferrat, c'est très bien ; mais vous n'en avez pas induit que vous étiez l'héritier désigné, sans avoir quelques preuves à faire valoir à l'appui ?

— Ma foi, si. J'ai pas l'ombre de preuves. Et d'abord, lesquelles pourrais-je avoir ?

— Des papiers, des lettres... des répondants... que sais-je ?

— En fait de papiers, j'ai un certificat cousu dans mon gilet, qui constate ma sortie de l'hospice des Enfants trouvés et mon entrée

chez un nourrisseur de Villejuif, qui m'a pris jeune pour m'apprendre à garder les bêtes : c'est tout.

— Au moins, vous avez connu M. Martel ?

— Pas plus que le Grand Mongol.

— Alors, sans vous connaître, il vous protégeait ?

— Jamais de la vie.

— Mais pourtant...

— Voyez-vous, ma petite dame, sous le soleil, je ne sais pas un seul chrétien qui se soit inquiété de ma peau. Les bêtes sont plus heureuses ; elles ont une *Société protectrice*, comme on dit, qui empêche les cochers de battre leurs chevaux et les gars de noyer les chiens. Moi, rien. Le nourrisseur de Villejuif me donnait à peu près à manger, mais il me laissait aller à moitié nu.

Un hiver, j'ai eu la jambe gelée ; elle est restée courte : je boite. Un jour j'ai planté là le nourrisseur et j'ai mangé de la vache enragée tout mon soûl !... j'ai couché sous les ponts, dans les tuyaux des eaux déposés sur la voie publique ; j'ai vagabondé, fait du Dépôt, pas volé, par exemple !... mais traîné la misère comme un chat galleux. Enfin comme je savais panser un cheval, j'ai eu la chance de donner un coup de main à un palefrenier lvre, un jour, au restaurant du *Châlet-Jeaune*. En revanche, le cheval, qui était rétif, me donna une ruade On me coucha, on me soigna. Un lit de foin dans l'écurie, au chaud,

c'était là un bonheur !... Le patron me prit en pitié et, quand je fus tout à fait guéri, il me laissa dans l'écurie comme aide-palefrenier — l'autre se grisait toujours de temps en temps, — Pour la nourriture, il y a toujours des restes dans les restaurants : je ne coûtais pas cher ; d'ailleurs, on ne me payait pas. Les clients, parfois, me donnaient une petite pièce. La dame du restaurant me fit cadeau d'une veste et d'une culotte. J'ai passé un bon temps, là, tout de même.

— Pourquoi n'y êtes-vous pas resté ?

— Ah ! c'est mon tort. Une fois, il est venu un particulier bien mis, babillard comme une pie borgne, pas fier et qui régalait volontiers le pauvre monde ; il m'a fait boire du champagne, un soir... du champagne !... oh ! quel homme ! Il me proposa de me prendre à son service pour porter sa boîte, des images... enfin je vous ai déjà raconté ça là-bas, en Angleterre. Je partis bien content, mais, vous savez, ça a mal tourné... il m'a frappé, je me suis sauvé, et, si je vous avais pas rencontrée, je serais mort de faim dans ce pays de "god dam !"

— Alors, dit gravement Geneviève, si j'en crois votre navrante histoire, vous êtes absolument étranger à M. Martel.

— Selon ma faible jugeotte, je me souviens pas d'avoir jamais vu sa figure ni entendu son nom. Mais, rappelez-vous, Madame, qu'il a dit que le père de Jacques Ferrat lui "avait rendu service,"

— C'est vrai, il l'a dit.

— Eh bien!... je peux pas savoir si mon père lui a pas rendu service, puisque j'ai pas connu mon père. Ah! ça ne veut pas dire que ce père-là n'ait pas mérité la reconnaissance de M. Martel... et que je n'en sois pas le fils et l'héritier, après tout. Faudrait chercher. En cherchant, avec un peu de protection et des gros sous, je trouverais peut-être bien quel Ferrat était connu et aimé de votre M. Martel.

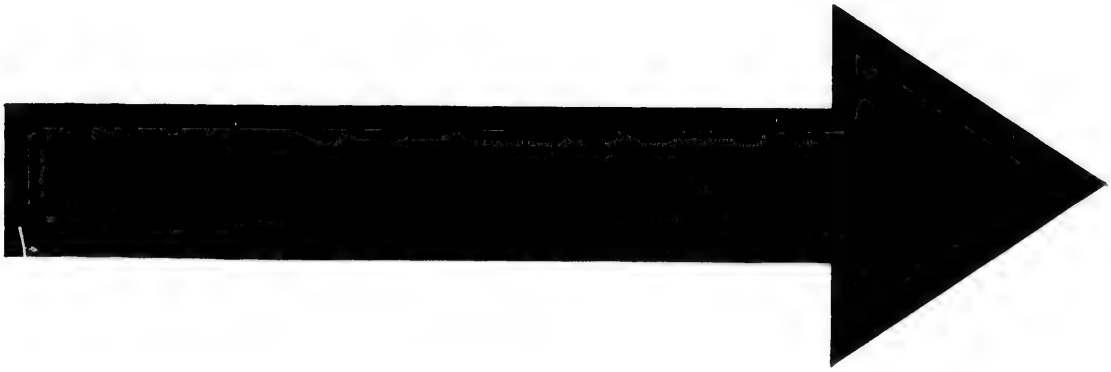
Le raisonnement, dans sa forme brutale, ne manquait pas de logique. Oui, il fallait chercher. Mais qui chercherait en faveur de cet abandonné?

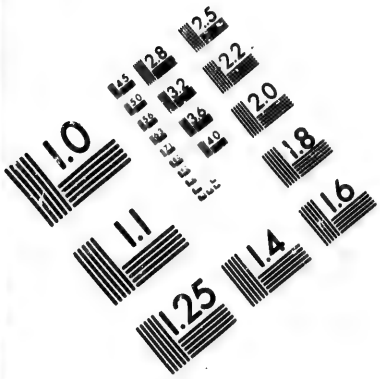
Geneviève se leva. Elle avait besoin de mettre de l'ordre dans ses idées, en face de cette complication si inattendue; et ses notions très vagues, comme celles de presque toutes les femmes, sur les prescriptions de la loi, ne lui permettaient pas de voir clair dans un tel brouillard.

— Venez souper, dit-elle, nous aviserons demain.

Elle le conduisit à l'office où la vieille cuisinière venait de donner un dernier coup d'œil avant de monter dans sa mansarde pour la nuit.

Geneviève y prit du pain, du vin, une large tranche de jambon et renvoyant le boiteux à sa maisonnette du jardin, en lui commandant de l'y attendre avec patience, le lendemain, car instruite maintenant de la colère de M. Bourgeal envers son protégé, elle ne jugeait pas prudent de le replacer sans précautions en sa présence.





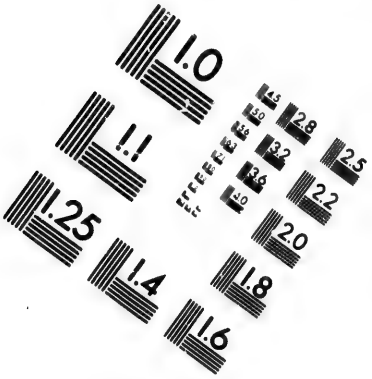
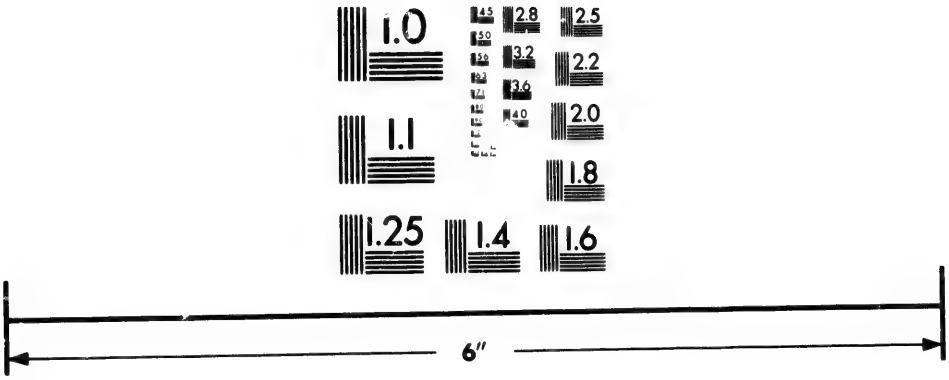
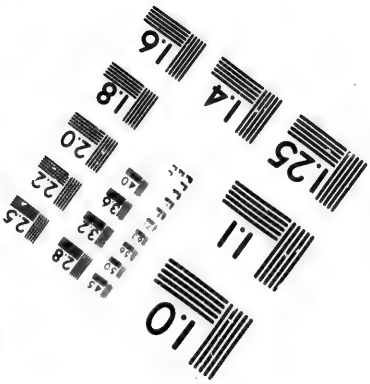
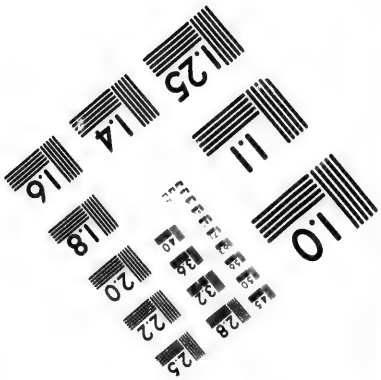


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.1
1.0

CHAPITRE XIII

Le vieillard, pendant cette nuit, ne put trouver le sommeil. Une âpre colère grondait en lui, et, pour ne pas s'épancher au dehors, n'en creusait, au fond de l'âme, qu'un sillon plus douloureux.

Semer l'indépendence et récolter la révolte!...

Elever sa fille sans principes religieux et la voir plier au premier vent de passion qui souffle en elle!...

Se sentir bravé dans son autorité paternelle, dans son orgueil bourgeois, et n'en pouvoir tirer vengeance que par le scandale d'un procès!...

Son illogisme, qui avait fait les semailles, n'avait pas prévu la moisson.

Les premières lueurs du jour voilé vinrnet frapper à sa fenêtre et le trouvèrent déjà debout; machinalement, il s'approcha des vitres et plongea son regard morne dans la profon-

deur de son jardin, que les gelées blanches dépouillaient graduellement.

Les feuilles jaunies grelottaient aux branches, et chaque frisson du vent matinal les arrachait sans pitié.

Une humidité froide se dégageait de ce coin de parc, dont toute la beauté s'enveloppait dans le deuil précoce de la nature.

Aspect triste. Pensées tristes. Le vieillard appuya ses bras sur l'espagnolette et suivit distraitement de l'œil le vol des feuilles. Elles s'en allaient, comme tout s'en va ici-bas... comme il s'en irait lui-même.

Seulement, comme dans les cœurs sans croyance chétienne, nul espoir ne console des séparations suprêmes, M. Bourgeal frisonna et secoua ses larges épaules comme pour se délivrer d'un importun fardeau.

En ce moment, dans la prespective du jardin dépouillé, il crut distinguer une forme humaine qui se mouvait avec précaution.

L'heure était matinale. Le jardinier n'avait pas été remplacé. L'unique servante dormait encore profondément, ainsi que l'attestaient le profond silence et tous les volets clos de la maison

Quelques grappes de raisin, enfermées encore dans leurs sacs préservateurs, à la vigne même, auraient-elles tenté un maraudeur ?

M. Bourgeal voulut s'en assurer, estimant qu'une propriété n'est pas à l'abri d'un coup de main nocturne, lesqu'on peut, à l'aube, en franchir si fcilement les murs.

Il s'emmitouffla dans un large paletot d'hiver et descendit ; pour ne pas effaroucher l'amateur de raisins, il fit un détour, se coula le long d'une haie très haute, et parvint jusqu'à la maisonnette du jardinier sans quitter son abri.

Lorsqu'il se démasqua brusquement, en face de la treille tentatrice, ce fut pour apercevoir Jacques hissé sur la plus longue de ses jambes et suivant de lœil avec intérêt le travail auquel se livrait une guêpe, pour pénétrer jusqu'au fruit à travers le sac de grosse toile.

Un sourire se dessinant sur la figure du gamin qui, les mains dans les poches de son vêtement trop léger, semblait prendre un plaisir particulier aux agissements de l'industrieux insecte.

Un bruit de feuilles écrasés lui fit tourner la tête et rencontrer le regrrd enflammé du vieillard, lequel n'avait oublié ni la physionomie ni la démarche de l'enfant, bien qu'un certain temps se fût écoulé depuis la mort de M. Martel, ni surtout, l'étonnante revendication de Jacques Ferrat.

— Comment ! petit misérable ! s'écria-t-il, tu as l'audace de reparaître chez moi ?... et à quelle heure ? et dans quel but ?

Toujours gouailleur, et se sentant appuyé, le bonhomme répondit avec aplomb :

— Je ne suis pas tombé du ciel, allez, Monsieur ; j'ai même pas passé par-desus le mur. Je suis entré par la grande porte.

— Maraudeur !

— Moi ?... j'ai pas tant seulement fait de mal à votre raisin que cette guêpe.

— Pour me voler !

— Ah ! monsieur..., changeons pas les rôles... voulez-vous ?

— Comment ?... drôle !

— Et pas de gros mots, non plus. N'en faut pas entre nous.

— Entre nous ?... Voilà une audace !... Hors d'ici, te dis-je.

— Ah ! mais non ; pas si vite. J'attends quelqu'un.

— Pas ici, j'imagine ?

— Parfaitement, au contraire.

— Allons, file.

— Impossible, Monsieur, la petite dame ne serait pas contente de ma politesse.

— La petite dame ?... quel rapport ?...

— Vous comprenez. Une jeune, dame, douce et jolie comme pas une, me fait entrer, me loge, me dit de l'attendre... et vous, vous voulez que je fausse compagnie à cette généreuse personne ?... non, Jacques Ferrat connaît les usages.

— Ce nom eut le pouvoir d'exaspérer le vieillard, tandis que ce qu'il entendait le pénétrait de surprise. De quelle jolie dame s'agissait-il ?... Il frémissait de le deviner.

— Peu m'importent tes explications ; je suis chez moi, et je te chasse.

— Faut croire que la jeune dame est aussi

chez elle, ici, puisqu'elle m'a dit d'y dormir en paix.

— Veux-tu me faire croire que quelqu'un de ma maison s'est permis de t'y introduire sans mon ordre ?

— Possible. La jolie dame s'appelle Geneviève Bourgeal, voilà.

— Geneviève ? ... toujours Geneviève ! gronda M. Bourgeal avec rage.

Tout aussitôt, une pensée brutale illumina son esprit. Geneviéve amenant en secret Jacques Ferrat sous son propre toit, comme un allié, comme un témoin, Geneviève allait donc se dresser, menaçante contre lui, et détruire ton repos, comme Lucy détruisait son bonheur.

— Femmes maudites ! murmura-t-il. Celle-là, du moins, je l'écraserai.

Un instant, il demeura silencieux. l'œil farouche, essayant de coordonner ce qu'il venait d'apprendre avec ce qu'il savait déjà; n'y parvenant pas, l'instinct de la prudence reprit le dessus sur la violence de son ressentiment.

— Pourquoi t'a-t-on fait entrer et coucher ... dans cette maison de jardinier ? demanda-t-il.

— Parce qu'apparemment l'abri paraissait suffisant à la dame qui me l'offrait.

— Mais pourquoi te l'offrait-elle, enfin ?

— Parce que j'étais sur le pavé.

— Le pavé de Paris ... c'est ton terrain, mon bonhomme, fit le vieillard avec mépris.

— Le pavé de Douvres, s'il vous plaît, rectifia le gamin.

— Tu viens d'Angleterre ?

— Un peu. J'aime les voyages.

— Et c'est Geneviève qui ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Tu l'as priée de te ramener ?

— Faut même croire que j'ai été éloquent, car le jeune monsieur ne voulait pas . . . mais elle a bien voulu, la chère dame, et le jeune monsieur n'a pas insisté, vous sentez bien.

M. Bourgeal tombait de surprise en surprise: "Le jeune monsieur !" quel était le nouveau personnage de cette comédie qui pouvait si facilement tourner au drame ?

— Que faisait donc là ce jeune monsieur ? et qui était-il ? interrogea-t-il avec une passion telle que, subitement, la méfiance du gavroche s'éveilla.

Jusque-là, Jacques avait pris un malin plaisir à rétorquer chaque observation du vieillard par l'énoncé d'un fait, ou la mise en avant d'une personnalité rivale ; lui opposer la jeune femme, dont il supposait l'autorité plus grande, certes, qu'elle n'était en réalité, causait à son amour-propre un agréable chatouillement ; c'était une petite vengeance, de celles qui se peuvent tenter avec plus puissant que soi.

Mais l'accent de cette dernière question avertit l'enfant, qu'à se vanter d'une protection précieuse, il risquait de compromettre la protectrice elle-même.

D'aillieurs, il n'avait fait qu'entrevoir Pla-

cial Molins à l'embarquement et au débarquement du bateau et du chemin de fer. Il ignorait son nom de famille et, soit pour ce motif excellent, soit par une discrétion tardive, il répondit brièvement :

— Ça, je sais pas. C'est l'affaire de ma bonne dame, et pas la mienne.

M. Bourgeal n'interrogea plus. Il pensait.

Depuis quelques secondes, si les interlocuteurs avaient accordé leur attention au bruit léger de feuilles mortes qui s'élevait dans le jardin, ils eussent vu une jeune femme debout à peu de distance, très pâle, sérieuse, dont les oreilles, à n'en pouvoir douter, avaient recueilli la plus grande partie de leur entretien.

Elle ne se cachait pas, et, si l'inquiétude, la crainte peut-être, n'avaient paralysé ses mouvements, elle eût sans doute trahi sa présence par un appel ou par un geste.

Ce fut Jacques qui la découvrit le premier.

— Ah ! la voilà ! s'écria-t-il joyeusement, en s'élançant, du haut de sa haute jambe, pour retomber, sur la courte, aux côtés de Geneviève,

Cette apparition muette dans ce jardin humide, à cette heure matinale, n'étonna plus le vieillard, qui croyait comprendre, maintenant, dans quel but menaçant sa belle-fille attachait à sa personne, dans sa maison, un complice de ses projets.

— Elle veut jouer de ce témoin pour me convaincre d'indélicatesse !,.. pensa-t-il en la

regardant s'avancer vers lui : je saurai bien la réduire à l'impuissance, au silence ; s'il faut aller, pour réussir, jusqu'à broyer son cœur de dévote, d'épouse et de mère, je ne reculerai pas !

Son sourire se fit amer sur ses lèvres plissées.

— Ma fille, fit-il railleusement, j'apprends vos bonnes œuvres. En recueillant ce vagabond, vous ignoriez sans doute qu'il était venu, voici quelque temps déjà, chez moi, m'insulter et me contraindre à le jeter par la fenêtre ? Peut-être placez-vous un peu trop légèrement vos charités. Je ne sais si mon fils approuvera l'usage que vous faites des deniers de la communauté. L'en avez-vous instruit ?

— Point encore, il est à Paris ; mais je le ferai, répondit la jeune femme interdite de cette entrée en matière.

— Avez-vous, du moins, pris le temps de lui conter à quel cavalier complaisant vous avez dû la sécurité de votre traversée ?

— Mon mari m'a quittée hier, presque dès mon arrivée, dit candidement Geneviève, et je n'ai pu lui dire combien mon cousin Placial m'avait été d'un grand secours,

— Je doute qu'il s'en réjouisse autant que vous.

— Ah !... et comment pouvez-vous supposer qu'il ne sache pas gré à ce bon parent de m'avoir délivrée en partie des soucis du retour ?

— Parce qu'il ne l'avait pas prié de vous rendre ce service,... lequel est d'une nature assez délicate pour qu'un jeune homme attende le désir exprès du mari... et qu'une jeune femme n'accepte pas à la légère un cavalier servant pour courir le monde de compagnie.

— Courir le monde !... hélas !... avez-vous donc si vite oublié le motif de cette course ?... n'est-ce pas vous qui m'avez jetée sur la route d'Angleterre ?

— En tous cas, je n'y ai pas envoyé Monsieur votre cousin. Mais c'est l'affaire de mon fils, et je le crois homme à la régler à sa satisfaction, s'il le juge convenable.

Geneviève leva sur son beau-père des yeux où la surprise, la candeur et l'indignation mettaient à la fois une flamme vive.

Ce langage si nouveau, révélant une haine si profonde, qu'elle s'attaquait aux plus honorables sentiments, bouleversait une fois de plus le jugement que la pauvre femme essayait de porter, dans son for intérieur, sur l'énigmatique vieillard.

Avait-elle bien compris ? C'était le père qui froidement, s'apprêtait à porter le trouble dans le ménage de son fils ?... Non, non, elle avait mal entendu. Ces sortes de basses vengeances ne tentent que les âmes viles. Il lui répugnait encore d'admettre, malgré les faits déjà connus, malgré les allusions transparentes, que le vieillard, dont elle avait épousé le fils, dont elle portait le nom, dont l'honneur personnel

formait une part de son propre patrimoine, fût à la fois un homme méchant et un malhonnête homme.

Saisie d'un courage qu'elle puisait dans sa conscience blessée, elle affermit sa voix et déclara que son cousin Placial, à sa prière, avait consenti à rapatrier Jacques Ferrat, dont la situation malheureuse à l'étranger aurait attendri l'âme la plus dure.

Elle le prenait donc sous sa protection, allait le replacer et tâcher d'en faire un garçon travailleur.

— Vous oubliez, interrompit M. Bourgeal, que ce drôle pratique déjà le chantage, et qu'il ne tient qu'à moi de le dénoncer comme s'introduisant dans les intérieurs pour y porter les menaces les plus ridicules.

— Je vous ai pas menacé, Monsieur, dit Jacques vivement ; j'ai réclamé mon dû ; vous avez refusé. Faut croire que j'avais pas encore assez le droit de mon côté. Je vais travailler à l'y mettre.

— Travaille, travaille, mon garçon. J'ai su, au *Châlet-Jaune*, que tu étais un enfant trouvé. Reconstituer un état civil te sera peut-être difficile ; mais, si tu arrivais un jour, qu'y gagnerais-tu ?

— De me placer sur votre chemin, Monsieur et de vous rappeler partout où je vous rencontrerais ce que j'ai vu... ce que j'ai entendu... ce qu'on me hacherait menu comme chair à pâté avant de me faire oublier ; la mort de

votre ami, le testament de votre ami, le portefeuille de votre ami... qui est entre vos mains et qui devrait être dans les nôtres!...

La jeune femme épouvantée s'avança vers l'imprudent pour arrêter sur ses lèvres de si graves paroles. Elles étaient lancées déjà comme une balle explosible. Elles provoquèrent chez le vieillard une telle surexcitation que sa haute taille parut grandie par la colère, son visage transfiguré par la folle flamme qui brûlait en lui. Ses bras immenses s'élevèrent comme pour frapper à la fois Geneviève et Jacques.

— Voilà votre complice, malheureuse femme! vociféra-t-il.

Terrifiée, celle-ci ne tenta même pas de se soustraire à un traitement odieux. Sa tête ne se courba pas, si son front s'empourpra de honte. Mais Jacques se jeta audevant du coup, le détourna sur sa chétive personne, se pendit aux bras furieux prêts à redoubler et les enlaça de ses bras grêles, nerveux et longs comme des tentacules d'araignée.

Ses jambes inégales s'enroulèrent aux jambes du vieillard surpris d'une telle riposte; sa poitrine osseuse se colla contre la poitrine puissante; son souffle jeune s'unit au souffle haletant; ses yeux perçants plongèrent dans les yeux injectés, et sa voix gouailleuse résonna dans les oreilles bourdonnantes:

— Voler, chasser, battre un pauvre diable, soit; mais touchons pas à la jeune dame!... je

la défendrai. Jacques Ferrat est un chat sauvage... et les chats sauvages, ça mord !

Sa face grimaçante tenait en ce moment, en effet, du chat et du singe ; son ricanement tintait diaboliquement dans le silence de l'enclos.

— Jacques ! supplia Geneviève effarée.

— Faut qu'il jure de pas vous molester, alors.

— Laissez !... laissez !... je vous en conjure !... oh ! il vient d'être malade.

— Qu'il jure.

— Jacques !... un vieillard !...

— Avec ça qu'il est bon... et qu'il vous aime !

Geneviève avança ses mains tremblantes pour desserrer l'étau vivant, mais elle vit chanceler M. Bourgeal. Elle jeta un cri d'effroi. Les jambes et les bras qui étreignaient leur proie se dénouèrent à ce cri ; l'enfant sauta sur ses pieds, tandis que son adversaire s'affaissait à demi évanoui sur le banc.

—Qu'avez vous fait ? balbutia-t-elle.

— Baste !... je ne l'ai pas tué... allez. Ça vaudrait peut-être mieux, tout de même, car il voulait vous battre !... ce paroissien-là !... vous battre !...

— Ah ! malheureux enfant !... malheureux enfant !...

— Ma chère petite dame, le terrain brûle pour moi, ici. Adieu ! Vous vouliez me faire du bien : y paraît que c'est pas facile... mais

je l'oublierai pas. Si vous avez besoin d'un terre-neuve, vous savez... présent. Pour l'heure, Je vous attirerai pas de nouveaux ennuis. Je m'en vais.

Jacques dit ces mots à demi-voix, tristement, comme si cette inculte nature s'attendrissait tout à coup sur le sort de sa douce protectrice plus que sur sa propre destinée.

Geneviève fit un geste impérieux, et lui montrant la maisonnette du jardinier :

— Restez, dit-elle. J'ai à vous parler tout à l'heure.

Passivement, il obéit.

Elle alla vers la maison, ramena la servante, et toutes deux, soutenant par le bras le vieillard agité d'un tremblement convulsif, motié fureur et moitié fièvre, allèrent lui donner les soins nécessités par cette rechute.

Une heure après seulement, la jeune femme reparut au fond du jardin.

— Vite, dit-elle, écoutez-moi. Vous ne retournerez pas au *Châlet-Jaune*, car vous ne pouvez plus demeurer, maintenant, dans notre voisinage. J'ai d'autres vues sur vous ; que vous soyez ou non le véritable Jacques Ferrat auquel songeait mon tuteur mourant, ma conscience est engagée dans cette mystérieuse affaire de succession verbale.

— Oh ! bien alors, si vous vous en mêlez, ça va aller tout seul.

— Non, Jacques, je n'ai malheureusement ni pouvoir pour vous faire rendre justice s

vous le méritez, ni qualité pour éclaircir une obscurité si profonde ; mais je veux faire de vous un honnête homme et un travailleur, en vous faisant donner l'instruction qui vous manque.

— L'instruction ? moi ?... je saurais la grammaire, l'histoire, . . la géographie ?

— Voulez-vous les apprendre ?

— Ah ! ma chère petite dame ! . . faut pas me donner de fausses joies comme ça.

— Ce sont des joies vraies.

— Mais c'est tout mon rêve ! . . savoir ! . . savoir autant que les messieurs, qui n'y tiennent guère, cependant !

— Eh ! bien ! voici une lettre pour mon cousin Placiel Molins, 30, rue Plumet ; elle lui expliquera que, désormais, votre avenir me regarde.

— C'est-y bien possible !

— Allez la trouver ; je le prie de vous vêtir, de vous constituer un trousseau, de vous faire admettre, en dehors des classes, que vous suivrez à part, à l'École professionnelle des Frères de ce quartier. Vous aurez à travailler double, pour que vos camarades plus jeunes ne constatent pas longtemps votre infériorité. Vous aurez aussi à oublier votre passé de misère, de vagabondage, vos habitudes de liberté, votre langage des rues ; vous avez à devenir un être entièrement nouveau, transformé par l'éducation et régénéré par la foi. M'entendez-vous, Jasques ?

— Si je vous entends?... Je vous crois!... parlez encore, ma belle petite dame du bon Dieu!

— Y croyez-vous seulement, au bon Dieu?

— Hum!... pas beaucoup, faut pas mentir; mais puisque vous y croyez, vous!... c'est différent.

— Si j'y crois?... Si je n'y croyais pas, Jacques, le fardeau m'écraserait.

Et, comme si vraiment le fardeau eût été trop lourd, elle cacha sa tête dans ses mains et pleura.

Le pauvre hère, tout ahuri, la considéra piteusement... Des larmes dans des yeux si doux!... des sanglots secouant cet être gracieux et tendre!... les petites mains blanches crispées sur le visage comme pour en dissimuler l'altération!... c'était un spectacle neuf et poignant sans doute; car la physionomie de Jacques, accroupi sur ses talons à deux pas de sa bienfaitrice, rappelait celle du chien fidèle aux pieds d'un maître désolé.

Cette faiblesse ne dura que quelques minutes. Geneviève était femme, et toute la sensibilité féminine souffrait en elle de mille piqures; elle était chrétienne, grâce à Dieu, et ce fut l'abnégation chrétienne, qui la souleva promptement hors d'elle-même, qui l'arracha à son attendrissement où ses forces pouvaient diminuer, sa dignité risquait de s'amoindrir.

— C'est fini, dit-elle en essuyant les dernières traces de son émotion. Que mes larmes involontaires vous prouvent du moins, mon

enfant, qu'on peut souffrir assez pour fléchir le courage physique, mais que l'âme demeure maîtresse en dominant de telles défaillances. Voyez, je ne pleure plus. Revenons à vous. Il y a, dans cette lettre à mon cousin Placial Molins, une autre lettre pour le supérieur de l'École professionnelle ; enfin un billet de banque, pour subvenir aux premiers frais de votre transformation, et aux premiers mois de l'école.

— De l'argent ! répéta Jacques étonné. Vous me remettez de l'argent... à moi...

— Oui, mon enfant, à vous... à vous qui ne seriez pas digne de l'intérêt que je vous témoigne si j'hésitais à vous le confier.

— Eh bien, vous êtes pas une dame comme les autres, allez. C'est grand, ce que vous faites-là ! Y a-t-il beaucoup d'argent, dites ?

Geneviève regarda la lettre et sourit.

— Il y a un billet de 500 francs.

Les yeux de l'enfant s'arrondirent d'admiration.

Ce n'était pas la richesse du don qui l'éblouissait ; à sa louange, c'était la confiance de la jeune femme qui l'attendrissait jusqu'aux larmes... et qui le relevait à ses propres yeux.

Il voulut parler, bégaya des mots absurdes, fit deux ou trois bonds de joie, et revint saisir le bout de la ceinture qui nouait, à la taille, en un large papillon de ruban gris, la robe du matin de sa protectrice.

Il baisa pieusement ce ruban, l'abandonna

comme à regret, et semblant faire un grand effort, s'éloigna sans plus parler.

Au bout de vingt pas faits du côté de la maison, soit par un dernier accès de sa verve vagabonde, soit par la crainte de rencontrer encore le vieillard, son ennemi, il s'arrêta, jeta un regard en arrière, salua Geneviève et d'un bond, s'aidant de ses bras maigres comme de crampons, il franchit le mur peu élevé du jardin, pour retomber lestement au dehors.

Elle accourut, mécontente. Derrière le mur, une voix s'éleva, pleine de caresses :

— Ma chère bien-aimée protectrice du bon Dieu !... pour vous bien remercier, je vais, de ce pas commencer à devenir un honnête homme.

Et, tout aussitôt, on entendit le bruit de sa course inégale sur les cailloux du chemin qui conduisait à la gare.

Geneviève l'écouta décroître et se perdre au loin, rêveuse, avec le sentiment d'un devoir raffiné silencieusement accompli.

Son action était généreuse, noble son but.

Solidaire de l'honneur des Bourgeal, elle se sentait aussi solidaire de leurs charges. Le chef de famille s'y dérobant audacieusement, elle essayait d'y suppléer avec ses ressources personnelles.

Donner de l'éducation à ce pauvre diable, moins perverti que malheureux, c'était une œuvre chrétienne d'abord, une réparation aussi du tort probable, sinon certain, que lui causait M. Bourgeal.

Elle se demanda si sa confiance ne courait pas le danger d'être trompée ; si la somme relativement forte qu'emportait l'enfant à son cousin Placial arriverait fidèlement aux mains du destinataire ?

Mais elle avait lu dans le regard affolé de joie de Jacques Ferrat une de ces gratitudes ardentes qui ne mentent point, et, quand elle retourna prendre le fardeau de sa tâche quotidienne, entre Jeannine et le vieillard, son esprit s'était rasséréné.

CHAPITRE XIV

Léon ne rentra pas ce jour-là. Cela commençait à devenir fréquent. Geneviève qui en pleurait, dans le secret de son cœur, des larmes chaudes, disait aux indifférents de son entourage que les affaires croissantes dont l'ingénieur avait pris la charge, lui laissaient à peine le temps d'entrevoir sa femme.

Et l'on félicitait, avec plus ou moins de sincérité, la femme de l'ingénieur !...

Il était cinq heures ; le jour baissait rapidement. De son fauteuil, roulé près de la fenêtre, le vieillard regardait vaguement au dehors. Depuis la scène violente du matin, il demeurait farouche, sans daigner adresser la parole à sa garde dévouée, Geneviève, ni à Jeannine qui jouait à ses pieds, ni à la cuisinière qui montrait de temps à autre son nez curieux dans la chambre.

Le docteur Cottel ayant prescrit une potion calmante, ne semblait pas autrement inquiet de cet accès, puisqu'il ne reparaissait pas.

Un fiacre s'arrêta devant la grille, prouvant par la fumée de son attelage et l'air mécontent du cocher qu'il avait fourni une longue course, celle de Paris, probablement.

Une vieille femme, appuyée sur une canne et sur un parapluie, en descendit péniblement et demanda M. Bourgeal père.

La servante le dit malade ; la visiteuse insista, et le vieillard consulté répondit :

— Qu'elle entre ; je la reconnais ; c'est la gouvernante du pauvre Martel.

Geneviève venait aussi, quoique plus difficilement, de reconnaître dans l'infirme qui s'avançait à pas douloureux, la bonne créature, sans grande intelligence, mais de suffisant dévouement, dont son égoïste tuteur payait les soins par de maigres gages et de fréquentes rebuffades.

— Oui, c'est bien Marianne, dit-elle à son tour, mais combien elle est changée !

Marianne, après une ascension laborieuse, venait de pénétrer dans la chambre et saluait de son mieux, de la voix et de la tête, l'ami de son défunt maître, la pupille que, toute petite, elle allait parfois voir au couvent de sa part.

Geneviève la fit asseoir, lui demandant ce qui rendait ainsi sa marche difficile. M. Bourgeal, sans mot dire, la considérait avec un visible intérêt.

Elle expliqua que des douleurs rhumatismales la torturaient chaque hiver, mais avec une violence bien plus forte depuis la mort de

M. Martel, si bien que, n'ayant pu même assister aux obsèques de son maître, elle s'était fait porter à l'hospice où depuis plusieurs mois la maladie la retenait.

Pourtant, comme ce genre de mal menaçait de s'éterniser, les hôpitaux ne conservant pas les incurables, au premier mieux on l'avait renvoyée. Grâce à Dieu et à des prodiges d'épargne, elle ne se trouvait pas sans ressources, et pouvait partager le loyer d'une chembre avec une ancienne camarade, laquelle, moyennant une modeste pension, lui donnerait désormais des soins.

Cette petite histoire racontée, avec le luxe de détails dont sont prodigues les gens d'une instruction sommaire, Marianne respira longuement et parut embarrassée.

Le vieillard, qui avait écouté avec patience, lui demanda si sa visite avait un but particulier.

— Deux buts plutôt qu'un, Monsieur, répondit-elle, en paraissant à la fois étonnée et soulagée par cette interrogation directe. Le premier, c'est de vous remercier d'avoir fait tout le nécessaire, et même plus... pour le pauvre défunt. J'ai su, Monsieur, que l'enterrement était bien joli... et que la tombe est une belle tombe! Ce ne sont pas tout les amis de ce monde qui feraient une action comme ça !... Les gens sans famille, comme mon défunt maître, sont exposés à mourir comme ils ont vécu, tout seuls ; encore, est-il venu mourir ici, le pauvre cher homme !... je n'ai pas été là pour vous

aider, mon bon Monsieur, mais j'aimais bien mon maître et vous suis bien reconnaissante.

Là dessus, Marianne essuya deux larmes, avec un large mouchoir bleu dans lequel plongea sa figure ridée, de façon à donner à la manifestation de ses regrets toute la convenance désirable.

Le mouchoir bleu renfoncé dans sa poche, on vit bien, au changement de sa physionomie, que, les lamentations closes, une autre préoccupation la dominait maintenant.

— Pour l'autre but de ma visite, Monsieur, reprit-elle avec volubilité, cette fois sans attendre de question, le voici. Le pauvre défunt, qui n'avait pas eu une existence heureuse... rapport aux afiaires... se défiait un peu de tout le monde... excepté de moi. Il n'aimait pas mettre son argent dans les chemins de fer, ni chez les banquiers, ni surtout dans les inventions nouvelles: "tout ça, disait-il, ça peut vous laisser un jour dans la misère, et sur le pavé." Sans compter qu'on en voit, des faillites!... alors, sa petite fortune, il la gardait sur lui. Je l'ai vue cent fois. C'étaient des papiers. Il allait toucher ses intérêts deux fois l'an, je ne sais où, au Trésor, peut-être... Il me disait souvent: "quand je mourrai, tu prendras mon portefeuille, il n'y a pas besoin que les gens de loi y mettent le nez, et tu le porteras à mon ami Bourgeal. Il saura ce qu'il faut faire, lui, je le lui ai dit déjà... et puis c'est écrit dedans.. et tu ne te repentiras

pas, ma brave fille, de m'avoir bien soigné depuis vingt-cinq ans."

Geneviève eut un tressaillement en voyant se lever ce coin de voile. Était-ce une alliée que la Providence envoyait aux héritiers dépouillés ?

La voix de M. Bourgeal s'éleva, très calme :

Il vous parlait de moi, ma bonne ?... Vous en êtes sûre ?

— Et de quoi aurait-il parlé, Monsieur ?... son ami Bourgeal... Ah ! oui, vous l'étiez son ami, et vous venez bien de le prouver !

Il y eut un nouveau plongeon de la figure dans le mouchoir bleu, mais infiniment moins prolongé que le premier, le vieillard ayant remarqué paisiblement que cette histoire lui paraissait surprenante.

— Surprenante ?... oh ! non... en qui pouvait-il avoir confiance, cet homme ? Il avait, comme il disait, fait de la politique : il paraît que c'est un état dangereux. Il lui en restait de la méfiance, voilà. Donc, Monsieur, mon pauvre maître étant mort dans vos bras, vous avez bien voulu me le raconter vous-même, en venant avec les gens de la Justice de Paix faire le nécessaire dans son petit appartement, je savais trop les convenances pour vous demander, devant ces greffiers-là, qui mettaient des scellés partout... — et pourquoi faire, grand Dieu !... — pour vous demander des nouvelles du portefeuille.

— En effet, fit le vieillard avec un étrange sourire, vous êtes une prudente personne.

— Ça, Monsieur, oui, je puis m'en vanter. Pour lors, on m'a fait gardienne des scellés, je n'ai pas pu bouger de là, et le jour même qu'on les a levés, — pour bien constater qu'il n'y avait rien du tout dans les armoires, pas même pour 30 fr. de linge, et pas seulement assez de meubles pour payer le trimestre commencé du loyer, — je suis tombée percluse et l'on m'a portée à l'hôpital.

— Pauvre fille! c'était mal finir votre faction.

— N'est-ce pas, Monsieur ? Vous concevez bien que je vous ai pas écrit de l'hospice, autrement que pour vous remercier de mes gages du dernier mois, que vous m'avez fait parvenir ; il y a des choses qui sont mieux en paroles qu'en écriture.

— Toujours sage, cette bonne Marianne !

— Ça, Monsieur, c'est encore vrai. Donc, pour en finir, je suis sortie de l'hôpital, et, me sentant un peu mieux, je suis venu jusqu'ici pour savoir ce que mon cher maître a laissé à sa vieille bonne.

— Ah ! oui... je comprends bien ce désir : mais comment le puis-je satisfaire ?

— En me disant, Monsieur, ce que M. Martel désignait pour me revenir, dans son portefeuille. C'était écrit dedans. Songez donc, vingt-cinq ans de service !...

— Parfait. Et où est-il, le portefeuille ?

Une surprise inquiète passa sur le front ridé de la servante.

— Puisque M. Martel est mort dans vos bras... et qu'on l'a enterré à Fontenay...

— Eh bien ?

— Eh bien ? vous l'avez trouvé, Monsieur... ou dans ses mains... ou dans ses vêtements. Il n'y a que vous qui pouviez toucher au bien du pauvre mort, dans votre maison.

— Je l'aurais évidemment trouvé, ma bonne Marianne, si cet objet avait été sur le corps, car ma belle-fille et moi n'avons pas quitté le cadavre pendant cette fatale soirée.

En s'entendant soudainement mettre en cause, Geneviève effarée releva la tête.

Le regard ironique de son beau-père l'enveloppait, révélant une assurance intérieure qu'elle n'y avait point encore lue.

Que se passait-il dans cette âme sombre ?... Quel subterfuge appelait-elle à son aide pour garder un tel calme dans ce nouveau péril ?

— Et vous n'avez pas découvert... ce... portefeuille ? balbutia Marianne, qui fut prise d'un tremblement nerveux.

— Je me serais empressé de le porter à M. le Juge de Paix de votre arrondissement.

— Mais, puisque M. Martel... ne voulait pas... "Pas de gens de lois !" disait-il.

— M. Martel avait, selon vous, des idées que je ne ne partage pas et que rien ne m'aurait autorisé à mettre en pratique...

— Mais, si vous ne l'avez pas... alors... alors, c'est qu'on l'a volé ?...

— Cela, mon enfant, je l'ignore. Votre maître a fort bien pu déposer quelque part, en lieu sur, l'objet dont vous parlez.

— Déposer ?... lui ?... Ah ! que non pas. Je le connaissais bien. Ses titres étaient sur lui, toujours,... on pourrait dire nuit et jour encore.

— Il a pu changer d'opinion, en vieillissant... et finir par confier à quelque notaire...

— Les notaires... il les exécrait !

— A quelque banquier...

— Il avait bien trop peur d'accident !

— A la banque de France...

— Alors, où serait le reçu ?

— Décidément, Marianne, vous persistez à me croire instruit des affaires du pauvre mort, autant que vous l'étiez de ses innocentes manies. S'il existait un reçu, in devait être dans le secrétaire de M, Martel

— Il y avait le livre de la blanchisseuse et les notes du charbonnier. Et c'est tout.

— Enfin, que vous dirai-je ?... Cherchez dans vos souvenirs. Voyez si quelqu'autre amitié... quelqu'autre relation...

— Aucune. Le pauvre Monsieur, depuis ses ennuis de commerce et ses tracas politiques, ne voyait plus personne ; à peine, de très loin en très loin, Mme Outier, la veuve d'un ancien associé.

— Eh ! voilà une indication, ce me semble,

— Pas du tout, car Monsieur regardait cette dame comme faible d'esprit, et incapable de conduire ses petites affaires personnelles. Ce n'est pas à elle qu'il aurait confié quelque chose de si délicat... car c'est délicat...

— Quoi donc?

— De partager des biens secrètement à des héritiers, sans que les notaires, les receveurs d'enregistrement et tout le reste en aient une grosse part.

— Oh!... ceci, Marianne, est plus que délicat. Mais je n'ai pas à apprécier le caprice de ce bon Martel, si tant est qu'il ait persisté à l'accomplir.

— S'il a persisté?... c'est-à-dire que le jour même de sa mort, en mettant un bouton à sa redingote, qu'il avait déjà sur les épaules pour sortir, j'ai senti le portefeuille dans sa poche... là..., et assez épais encore!... Dam!... il pouvait bien y avoir pour une centaine de mille francs de titres, pour sûr.

— Ce qui ferait supposer que si le portefeuille a été perdu... ou volé... ce ne peut être que quelques heures avant de venir si malheureusement à Fontenay.

— En partant pour Fontenay, les valeurs étaient sur lui, je l'affirme... Je les surveillais un peu... vous sentez bien que ça m'intéressait.

— C'est désastreux. Vous auriez dû parler plus tôt, Marianne.

— Mais pas du tout, monsieur, puisque mon maître voulait vous charger de distribuer ce

valeurs... et que j'en avais une part, je n'allais pas mettre la loi sur les traces de cette affaire-là. Je pensais que le tout était en vos mains et que vous attendiez de me revoir pour me remettre ma petite part.

— Vous voyez, cependant, où mène trop de prudence.

— C'est-à-dire que je suis volée !... une pauvre domestique qui a travaillé vingt-cinq ans avec des petits gages de rien... mon Dieu... il faudra donc que j'en vienne à porter la chose en justice !

— Ça serait peut-être le meilleur.

— Vous croyez ?

— Je ne suis pas légiste. Enfin, on tirerait cette aventure au clair, on saurait que vous avez palpé l'objet disparu peu d'heures avant la mort du malheureux ; que ma belle-fille et moi avons veillé le cadavre ; que rien ne s'est retrouvé des valeurs dont vous déclarerez l'existence... On nous inquiétera, on vous appellera en témoignage. On cherchera, on ne trouvera peut-être pas : mais si l'on trouve, le défunt n'ayant pas laissé d'héritier, l'État encaissera les dits cent mille francs... N'est-ce pas cent mille francs que vous dites ?... et vous aurez fait une action louable envers l'État, Marianne.

La vieille servante écoutait ce discours, ironique dans sa justesse, avec une désolation absolue. Enrichir l'État, ne la touchait guère. Récupérer la somme, si mince qu'elle fût, dont l'espoir habilement entretenu par son maître

soutenait depuis si longtemps le zèle de son service, c'était un rêve bien légitime à ses yeux et qui tournait au mirage.

D'un voix posée, le vieillard continua à lui expliquer que, personnellement, il serait satisfait d'une action judiciaire, enfin d'avoir l'occasion de montrer au grand jour combien il est désagréable, pour un homme paisible, de se voir désigné par de prétendues volontés dernières, sans garanties, sans légalité, compromettantes à tous égards.

— Mais, moi, qu'y gagnerai-je ? répétait désespérément la vieille servante.

— Rien autre chose que le soin de la vérité.

— Cela ne me donnera pas les petites rentes promises.

— Mais cela me déchargera, moi, de l'étrange responsabilité que vous paraissez m'imposer.

— Mon bon monsieur !... Pardonnez-moi !... Mon maître m'a dit cent fois que vous connaissiez son testament verbal... j'ai cru...

— Vous avez cru faussement. Assez, Marianne : je vous plains de perdre vos espérances ; mais, à moins que ce ne soit devant les tribunaux, je ne veux plus, dans mon état de santé, revenir sur des souvenirs aussi pénibles.

Marianne comprit à l'accent de dignité qui succédait sans transition à la bonhomie du vieillard, que pousser plus loin son enquête serait à la fois inutile et dangereux. Les "petites rentes" avaient une base si fragile que le grand jour ne pouvait leur être que funeste.

Elle se leva, aussi embarrassée pour prendre congé que pour entrer en matière, faisant des révérences multipliées et balbutiant des excuses.

Des excuses ?... pourquoi ?... Vaguement, elle sentait, sans oser soupçonner les véritables causes de la disparition du portefeuille, qu'insister pour le retrouver dans la maison de Fontenay, c'était faire au maître du logis une mortelle injure. Et s'il pouvait l'aider à percer ce mystère, mieux valait son concours que son mécontentement.

Cahin-caha, elle regagna son fiacre, pleurant dans le grand mouchoir bleu avec plus de sincérité que jamais.

Lorsque la voiture eut disparu, M. Bourgeal interpella sa belle-fille demeurée muette pendant cette longue scène, pénétrée de dégoût pour l'infamie du vieillard, et quoiqu'elle en eût, d'involontaire admiration pour le sang froid dont il venait de faire preuve.

— Geneviève, dit-il froidement, vous avez entendu... vous avez soupçonné... vous avez vu... peu importe. Sachez bien ceci. Voici trois combats que je livre, trois victoires que je remporte. Maigres victoires, en vérité, sur un enfant et une vieille femme ! Vous êtes mon adversaire le plus dangereux, et pourtant, je ne vous crains pas... parce que je vous tiens dans cette main débile.

— Moi ! s'écria la jeune femme effrayée de la dureté du regard, de l'inexorabilité de l'accent.

— Je vous tiens par votre enfant, par votre mari, par votre réputation.

— Jeannine !... oh ! vous ne mentez pas Jeannine !...

— Je vous la prendrai, le jour où vos yeux, vos lèvres, quoi que ce soit en votre personne, révélerait au dehors ce que je sens dans vos pensées intimes, me concernant.

— Vous ne pourriez me prendre ma fille !...

— Son père s'en chargerait. Et vous savez que je suis le maître de votre mari.

— Hélas ! je le sais.

— S'il s'éloigne de vous, c'est que je connais les mots qui glacent son cœur.

— Et pourquoi briser le bonheur de votre fils ?...

— Enfin, si quelque péril nouveau surgit autour de ce qu'il m'a plu de faire, si jamais la justice ouvre un œil curieux sur mes actions privées, souvenez-vous bien que vous étiez, vous aussi, vous surtout, garde-malade attentive, pupille dévouée, autour de cette agonie sans famille et sans testament.

— J'étais là... oui... j'étais... Eh qien ?... que prétendez-vous, mon Dieu ?

— Si vous m'y forcez, par des bravades audacieuses, telles que celles que vous avez tentées, il y a quelques semaines et ce matin même, je n'hésiterai pas à désigner moi-même le rôle accaparateur que vous pouviez jouer, avec votre tendrssse mignarde et votre adresse

féminine, auprès de ce tuteur, mourant seul dans vos bras.

Pâle d'horreur, Geneviève murmura d'une voix saccadée :

— Vous m'accuseriez !... vous oseriez m'accuser !... oh !... votre haine est-elle donc si profonde ?

— Autant que votre perspicacité est imprudente.

— Que vous ai-je donc fait ?... Dites ?... que vous ai-je fait ?

— Vous m'avez deviné.

— Ah ! que ne suis-je plutôt morte !...

— C'eût été peut-être un bonheur, car "Bourgeal l'exilé" comme l'appellent nos amis de là-bas, ne pardonne jamais.

— Non... non... je suis folle !... mourir ?..., et Jeannine ?... Qui donc la défendrait ?

— Contre son père et son aïeul, n'est-ce pas ? ricana le vieillard ; étrange famille que celle que vous nous créez !... union touchante !... se sont là les fruits de votre fanatisme ; sur cet arbre fatal, la société n'en saurait cueillir d'autres.

— Ne blasphémez pas. Sans la Foi qui me soutient, que ferais-je dans le cercle affreux où vous m'enfermez ? Que Dieu soit béni de me l'avoir donnée, cette Foi sublime, qui seule me garde et me fortifie !

— Je suis ravi de vous voir si bien appuyée, car je compte ne vous ménager en rien : j'ai votre mari... j'aurai votre enfant... pour vous

payer avec usure des menaces qui vous gonflent les lèvres et du mépris dont vous chargez vos regards.

— Je vous plains, dit fermement Geneviève d'emplir vos dernières années de tant d'injustice et de haîne.

— Pauvre folle !.. qui osez mettre votre frêle personnalité entre "Bourgeal l'exilé" et les projets qu'il poursuit !... Ah ! vous avez vu le portefeuille dans mes mains ... et vous me l'avez fait comprendre ... et vous recueillez avec joie les témoignages qui corroborent celui de vos yeux ... et vous aidez les imprudents, les niais, dans leur revendication, sans preuves... vous les aidez discrètement, avec l'instinct de me nuire qui vous anime et la crainte de déplaire outre mesure au mari qui, grâce à moi, ne vous aime déjà plus !... Cléricale !... Pour moi c'est dire hypocrite !... vous louvoyez entre un respect faux pour le chef de la famille et une accusation sourde comprise de lui seul. Et vous croyez que je ne vous devine pas à mon tour ?... cervelle étroite !... Voilà bien œuvre de dévote... qui parfois se lance à l'aventure pour jeter l'anathème au prochain, et parfois s'enfonce des épingles en pleine conscience pour s'assurer qu'elle palpite encore.

— Monsieur, si j'étais hypocrite, je ne redouterais pas votre fureur, ne m'y étant pas exposée ; et vos injures sont une gloire pour un cœur chrétien.

— Eh bien, écoutez-moi, Geneviève Bourgeal, il me plaît de me découvrir, sans que rien m'y oblige, pour vous montrer à qui vous osez vous attaquer. Pendant que vous récitez des pate-nôtres et que vous abêtissez, dans vos superstitions d'un autre âge, ce que le couvent a pu vous laisser d'intelligence, je travaille, moi, depuis des années longues, à la régénération de l'humanité! Je veux faire l'homme libre, éclairé, heureux!... Je veux le soustraire à la double tyrannie d'un pouvoir égoïste et d'une ignorance grossière. Je remue des idées fécondes, comme vous remuez, niaisement, les grains d'un rosaire. Je serai l'un de ceux qui sauveront le monde, tandis que vous hâtez de vos vœux son asservissement! Pour cette grande œuvre, il faut s'élever au-dessus des scrupules, des faiblesses, des hésitations où végète le vulgaire. Tous les moyens sont louables pour affranchir un peuple!... Savez-vous ce que j'ai fait de cette somme qui vous représente une fortune et qui est un grain de sable pour nous?... Je l'ai employée à l'œuvre immense!... Nos comités socialistes, qu'on croit dissous, fonctionnent. Nos frères sont groupés par régions. Les grèves entretiennent notre influence. L'idée communaliste marche à pas de géant. Le vent révolutionnaire souffle en tempête... Qu'une occasion naisse... que l'on sache la faire naître... et la révolution sociale emportera la vieille France comme une feuille morte roulée dans une rafale!

Le vieux politicien s'était levé, transfiguré, en débitant avec conviction cette tirade passionnée, où vibraient toutes ses rancunes.

Geneviève haletante, les yeux fiers, comprenait pour la première fois la dangereuse force, la fatale influence, les brûlantes idées qui remuent les masses, sèment l'agitation dans les foules et poussent un peuple affolé sur les barricades.

Hélas !... elle portait le nom d'un athée, d'un démagogue, que le vol n'effrayait pas quand il avait la révolution pour but, que l'assassinat politique ne ferait peut-être pas reculer en lui donnant pour prétexte l'affranchissement du monde !

Muette de douleur, de honte, elle demeurait affaissée devant le vieil apôtre du socialisme.

Celui-ci s'exaltait sous la double influence de la fièvre et de l'espérance. Il peignait les revendications du peuple, les droits du prolétaire, les misères du travailleur, avec une éloquence haineuse. Il s'élevait contre les privilèges, le monopole, le capital, traînant la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, sur la claie de ses âpres ressentiments.

Et, quand il se fut emporté contre des ennemis invisibles et des tyrans muets, jusqu'à la rage, comme un conspirateur vaincu qui se révolte et rêve de prendre une éclatante revanche, il retomba brusquement, épuisé, mais prononçant encore des menaces contre la société, contre les prêtres et les femmes idiotes,

— Reposez-vous, lui dit enfin Geneviève pâlie sous ce flot d'injures, de revendications et de rêves malsains. Vous vous tuez à plaisir.

— Je me reposerai bientôt, après le triomphe. Il coûtera cher en hommes, en argent, en forces vives. Les hommes se dépensent et parfois meurent à la peine. L'argent circule. La force croît dans l'ombre. Il en faut de l'argent... toujours... toujours... Qu'est-ce que cent mille francs dans la caisse du socialisme?... Après ma fortune personnelle à peu près sacrifiée, j'ai versé une goutte de plus dans l'océan qui abreuve les travailleurs de la pensée... Allez donc, pauvre femme affolée, demander à nos comités les cent mille francs de votre amie, de votre protégé, de cette vieille infirme de tout à l'heure. A eux, ces cent mille francs?... Allons donc! à l'État, oui, car aucun testament n'a été fait, aucune preuve de cette volonté verbale ne subsiste. Martel intestat, c'était l'État qui héritait... l'État, notre tyran, notre persécuteur!... c'est une joie de lui arracher quelques débris de nos dépouilles. Qand il s'agit du bonheur de tous, que nous fait, à nous, la misère de trois individualités? Allez, maintenant, dénoncez le père de votre mari comme coupable d'un genre de vol dont il s'enorgueillit: le vol politique! Allez... allez... mais allez donc, Geneviève Bourgeal... la pieuse!... la charitable... la dénonciatrice!.. la chrétienne!...

— Rassurez-vous, cria-t-elle oppressée d'horreur, une chrétienne ne dénonce pas!

Il éleva sur la malheureuse femme éperdue ses bras de squelette, secouant ses cheveux gris, râlant sa dernière injure, horrible à voir!

Impuissante à calmer cette exaltation, à éteindre cette voix enfiévrée, elle se redressa sous l'outrage, sans lui rien opposer que sa dignité, et sortit à pas lents de cette chambre de démoniaque.

CHAPITRE XV

Léon Bourgeal ne rentra pas davantage cette seconde nuit ; le lendemain il envoya un télégramme : " Les affaires ! "

Geneviève accueillit par un sourire triste cette annonce banale.

" Les affaires. " Elle entrevoyait maintenant ce que la langue parisienne dissimule de mensonges, de légèretés, de fautes, derrière ce vocable élastique.

Quand l'ingénieur reparut, il était fort pâle, fort agité, nerveux, distrait.

Jeannine, qui vint en courant se jeter dans ses jambes, avec la gracieuse étourderie de son âge, fut repoussée d'une main mécontente.

Geneviève qui, suivant sa chère coutume d'autrefois, apporta son doux visage à la caresse du retour, reçut un froid baiser sur le front.

— Qu'avez-vous ?

— Les affaires vont mal. C'est une crise

financière à passer. Il me faut de l'argent... et je n'en ai pas.

— Une crise financière?... Vous vous occupez donc d'affaires d'argent?...

— Qui vous dit que je ne doive pas m'en occuper?

— Je croyais que vous dirigiez des travaux, des entreprises, pour des sociétés ou des particuliers, mais sans y participer de vos propres fonds.

— C'est en quoi vous vous trompiez.

— Mais, Léon, est-ce bien prudent?

— Ah ça! ma chère! de quoi vous inquiétez-vous là?

— C'est vous, mon ami, qui paraissez inquiet.

— Je suis surtout fatigué. J'ai la tête rompue. Quelques heures de repos... et j'aurai bien trouvé une combinaison. Tout s'arrangera.

— Si vous ne trouviez rien? si vous ne pouviez pas arranger?...

— Allons! autre guitare!... on a toujours tort de se laisser aller à causer avec des femmes.

— Avec sa femme, Léon... c'est pourtant bien naturel.

— Vous ne comprenez rien aux choses sérieuses.

— Autrefois, vous me les expliquiez.

— Quel temps perdu!

— Et c'était très doux pour moi. Vous ne sembliez pas le regretter non plus, ce temps consacré à "parfaire mon éducation," comme vous disiez.

— Oh ! j'y ai bien renoncé. Parfaire l'éducation d'une bigote !... élargir les idées d'une parfaite servante du seigneur !... Miséricorde... c'est une tâche au-dessus des forces d'un simple ingénieur des mines.

— Quoi ! vous aussi ! murmura Geneviève prête à pleurer ; autrefois vous respectiez mes croyances.

— Ne me rappelez donc pas mes faiblesses !

Il haussa les épaules, s'informa de son père et monta dans sa chambre, sans accorder un mot de regret, ni un regard affectueux, à la douce créature qu'il venait de froisser si durement.

M. Bourgeal l'attendait. Remis de l'accès de fureur que le docteur Cottel mettait sur le compte d'une rechute, il reçut l'ingénieur d'un air grave, ne parut pas remarquer l'altération de ses traits, se plaignit de sa propre santé et finit par lui déclarer que, Fontenay lui devenant odieux depuis la fuite de Lucy, il désirait donner le change à l'opinion, avant que la nouvelle en fût publique, en paraissant accomplir tous ensemble un déplacement de famille pour quelques mois au moins. Il le priait donc de s'occuper sans retard de leur départ à tous.

— Pour Paris ?.., rien de plus facile, répondit Léon.

— Pour la Suisse.

— En cette saison ?

— Qu'importe ? notre petite propriété de

Clarens est justement libre ; les locataires l'ont quittée dernièrement. Elle est convenable et même agréable.

— Mais bien éloignée des affaires.

— Peut-être irai-je y attendre les évènements.

— Quels évènements ?

— Les seuls qui m'intéressent.

— Encore la politique, mon père ? fit Léon avec reproche.

— Plus que jamais. L'œuvre marche. Mais ici, je suis trop surveillé. Je ne puis ni parler, ni écrire, avec la liberté qu'il me faudrait pour tenter un coup suprême. En Suisse, j'aurai mes coudées franches. Je suis du pays de la liberté!... Je me souviens, fort à point, en ce moment, que nous sommes Suisses.

— Je préférerais vous voir rétablir en paix votre santé, et vivre sans penser au renversement d'un ordre de choses qui paraît être solidifié par des années de possession.

— Tu ne vois rien. Le trône est ébranlé. Les concessions faites imposent au pouvoir d'en faire de nouvelles. Nous le mènerons aux pentes savonnées où la dégringolade sera imminente. Vienne alors l'occasion guettée, et le socialisme triomphant confondra ses ennemis!

Léon ne partageait pas ses rêveries ; mais il les respectait chez son père et se tut. Cet homme, dur avec une femme, glacial avec son enfant, s'inclinait, s'aplatissait devant le dangereux vieillard.

— Donc, reprit celui-ci, je me sens sous l'œil d'une police qui joue avec les amnistiés comme le chat avec la souris : sans paraître les voir, elle les tient sous sa griffe. Je veux aller quelques mois à l'étranger pour la dépister d'abord, et pour me recueillir au moment de jouer une grosse partie.

Léon parut embarrassé et sa pâleur s'accentua.

— Mon père, je voulais, tout au contraire, vous demander un grand sacrifice... qui devient nécessaire... par la faute des circonstances...

— Qu'y a-t-il !... tu as, en effet, l'air singulier.

— Des pertes..., Je vous demande... d'aliéner... de vendre... notre propriété de Clarens, où, selon moi, nous ne devions jamais retourner... et votre ordre subit me cause une peine particulière.

— Vendre... Vendre Clarens-Chalet ?... y penses-tu ?

— Nous ne l'habitions pas... il se loue mal...

— Il se loue assez bien, et je vais l'habiter Mais pourquoi cette fantaisie ?

— Ce n'est pas un caprice, je vous jure. C'est une nécessité.

— Pourquoi ?... Pourquoi ?

— Parce que j'ai besoin d'argent...

Toi ?

— De beaucoup d'argent...

— Qu'est-ce que cette folie nouvelle ?

— Rien n'est plus sérieux.

— Explique-toi donc enfin ?

— J'ai joué à la Bourse. Et vous ne pouvez l'ignorer, puisque vous-même avez tenté la fortune.

— Ah ! malheureux !. . . après nos échecs subis en commun il y a quelques mois, lorsqu'un motif sacré me poussait à m'enrichir. . . pas pour moi, certes !. . . je m'étais retiré de ce guêpier, et tu m'avais promis d'en faire autant.

— Je ne l'ai pas fait.

— Je jouais — et j'avais tort — pour une cause sacrée, te dis-je : la cause du peuple ! Il me fallait de l'argent pour nos comités, je n'en ai pas gagné. Au moins ai-je su me maîtriser à temps. Et toi ?. . . qu'as-tu perdu ?

— Mon père, voulez-vous vendre Clarens-Chalet ?

— Non. Qu'as-tu perdu ?

— Que vous fait ce chiffre ?. . . épargnez-moi.

— Il faut que je sache.

— J'ai perdu. . . j'ai perdu 205,000 francs !

— Oh !. . . avec quarante mille le mois dernier. . . cela fait. . .

— Plus que je ne puis payer en me réduisant à la misère noire. . . en jetant dans le gouffre tout ce dont je peux disposer de la fortune de ma femme.

Un sourire amer plissa les lèvres du vieillard.

— Ta femme serait trop heureuse de te tirer de ce mauvais pas.

— Elle ne consentira jamais à abandonner ce qu'elle regarde comme le patrimoine de sa fille.

— Emprunte lui comme à un usurier : ce sera piquant.

— Sur la garantie de ma prudence paternelle ? fit amèrement l'ingénieur.

— Emprunte à son cousin Placial. Nul danger qu'il te refuse.

— Ah !... M. Molins ?... fit Léon avec répugnance.

Il n'éprouvait nulle sympathie pour Placial. Il supportait impatiemment ses rares visites. Il redoutait sa perspicacité. Il ressentait une vague jalousie de l'estime en laquelle Geneviève tenait ce parent si travailleur, si rangé, si chrétien.

— Il y a un fond prodigieux de dévouement chez ce garçon-là, pour ce qui touche aux siens. Quand il était petit on a dû lui inoculer le dévouement familial en guise de vaccin, reprit le père Bourgeal d'un ton railleur.

— Vous plaisantez de choses graves, mon père. Placial n'a jamais fait montre envers moi d'un zèle amical qui m'autorise...

— Envers toi, c'est possible ; mais envers sa cousine ?... Demande donc à ta femme quel aimable cavalier servant s'est précipité sur ses traces, l'a rejointe en Angleterre, lui a épargné les ennuis, les fatigues, et l'a triomphalement ramenée... pas à Fontenay, par exemple, mais en gare de Paris.

— Placial... en Angleterre ?... Placial a ramené Geneviève ? s'écria Léon stupéfait.

— Je suis surpris que Geneviève ne te l'ait pas raconté ; mon pauvre ami, ces petites échappées de couvent, toutes confites en mystères, estiment que c'est œuvre pie de dissimuler un coin de vérité au mari... au profane !...

Léon eut un geste de colère.

— Elle m'expliquera cela. Il est fort étrange, en effet... pourtant je l'ai vue depuis ce retour... au moins un peu.

— Assez, du moins, pour qu'elle eût pu te raconter ses aventures.

— Ses aventures ? il y en a donc d'autres ?

— Ils ont ramené — les deux cousins, — je ne sais quel vagabond, ramassé dans le port de Douvres, impudent et menteur... Un gibier de potence, lequel était venu me dire des injures parce que je refusais de soutenir sa paresse par une large aumône. Mais, aux yeux d'une femme dévotieuse, prendre un vaurien dans la fange pour l'installer chez son mari, c'est faire un pas sur le chemin du ciel.

— Elle s'est permis d'installer ?...

—Elle avait cette prétention. Oh ! j'y ai mis bon ordre. J'ai chassé le vagabond et, de mes mains, je l'aurais une seconde fois jeté dehors, si je n'avais été terrassé par le mal.

— Est-ce donc là l'origine de cette rechute, mon père ?

— Oui.

— Ce serait Geneviève et ce vagabond ?...

— Sans nul doute. Pourtant, après une défaillance, pendant laquelle on me rapporta dans ma chambre, je repris connaissance, je me traînai au salon pour défendre à ta femme d'avoir désormais la moindre communication avec l'hôte dangereux que son exaltation charitable avait tenté de m'imposer. La porte de son appartement était ouverte. Je l'aperçus occupée à glisser sous enveloppe un billet de banque, assez large pour que la valeur n'en fût pas douteuse... 500 francs!... si absorbée même par ce rapide travail, qu'elle passa près de moi en courant, sans me voir, me laissant pétrifié de surprise, au point que je n'eus pas la force de l'appeler.

— Et où courait-elle ?

— J'allai vers la fenêtre. Elle traversa le jardin tout d'une haleine. Entre les arbres dépouillés, on voyait jusqu'à la maisonnette où le vagabond s'était tapi la nuit précédente. Il l'attendait. Avec une imprudence inouïe, elle lui remit la lettre, ses instructions sans doute, et sembla le congédier d'un air protecteur. Le va-nu-pieds s'en allait d'abord décemment, mais, craignant de me rencontrer, en approchant de la maison, il franchit le mur comme un voleur et s'enfuit vers la gare.

— Et Geneviève ?

— Elle rentra, elle, les mains croisées chastement... une vraie petite sainte !...

— Mon père, ce que vous me racontez est si

bizarre !... si incompréhensible !... je vais, de ce pas, faire expliquer Geneviève.

— Va, mon ami. Je doute que tu en tires quelque chose. C'est l'hypocrisie faite femme que tu as épousée pour ton malheur.

Il n'était plus question d'argent. La surprise, la jalousie, l'inquiétude, bouleversaient Léon presqu'autant que la ruine imminente.

Que signifiait ce voyage d'Angleterre ?... et ce vagabond... et cette lettre... et cette aumône royale ?

Bien qu'il eût perdu un à un les doux sentiments qui parfumèrent les premiers mois de son union, jamais, entre sa femme et lui, la dissimulation de Geneviève n'avait glissé son ombre. Il mentait, lui, chaque jour, avec une désinvolture d'homme libre et de libre-penseur, mais il n'entendait pas surprendre sa femme en flagrant délit de mensonge.

Certains vices lui semblaient l'apanage exclusif du sexe masculin, et comme la pierre de touche de son indépendance.

En ouragan, il tomba chez Geneviève, renvoya Jeannine épouvantée et posa simultanément à la jeune femme les questions les plus incohérentes, les plus pressantes, les plus soupçonneuses, sur tous les faits qu'il ne s'expliquait pas.

Geneviève abasourdie, reçut cette averse avec douleur, avec larmes, et sans surprise. Son beau-père ne lui avait-il pas dit : « Si votre

mari s'éloigne de vous, c'est que je connais les mots qui lui glacent le cœur."

C'était ce cœur glacé qui venait à lle, bouleversé par le doute, par cette jalousie spéciale, faite d'amour-propre et de tendresse, qui aveugle aussi et n'a même plus l'excuse de la passion.

Pendant que Léon parlait, elle demandait à Dieu où était son devoir, et une voix mystérieuse lui répondait au fond de l'âme, par le précepte divin : " Honore ton père, si tu veux vivre longuement."

Devait-elle pour se mieux défendre jeter le déshonneur sur le chef de la maison, sur l'aïeul de sa fille, et faire entrer, dans l'âme du fils, le mépris pour le père ?

Elle ne s'en croyait pas le droit. La Providence saurait bien faire la lumière, quelque jour, s'il entrait dans ses desseims de démasquer le persécuteur et de consoler la victime.

Jusque-là, sa langue se refusait à prononcer l'anathème contre le vieillard, à déshonorer le père de son mari, à jeter la boue sur le nom qu'elle portait sans joie, mais sans défaillance.

En outre, se défendre, c'était dénoncer !... Elle l'avait dit déjà :

" Une chrétienne ne dénonce pas."

Le silence ?... c'était le devoir. Elle se tut en ce qui touchait le vieillard.

Plus simple était sa tâche en ce qui touchait Placial. Là, pas de mystère, pas de honte. Elle l'eût raconté déjà, cet incident du voyage

d'Angleterre, si son mari eût bien voulu lui accorder une heure depuis son retour.

Il devait se souvenir que, réunis autour du vieillard exalté par le mariage de Lucy, puis entourés de Jeannine, du docteur, de la cuisinière, ils n'avaient pu échanger que des paroles banales.

Enfin, Léon avait pris la route de Paris, pour affaires... ces mêmes affaires l'y avaient retenu ; il venait seulement de rentrer. Où donc aurait-elle pu trouver le moment favorable aux récits, aux épanchements ?

Léon convint avec plus de calme que son absence durait, en effet, à peu près depuis que celle de Geneviève avait pris fin ; mais qu'à la rigueur, si le temps manquait pour faire un récit de voyage, ce voyage en compagnie de Placial Molins n'en demeurait pas moins, en lui-même, une inconvenance qu'il ne pardonnait pas.

Geneviève n'eût jamais supposé que l'on pût incriminer une action si spontanément, si simplement accomplie. Elle reconnut que son inexpérience des conventions mondaines semblait partagée par son cousin, son compagnon d'enfance, dont la surprise serait certainement aussi grande que la sienne, en apprenant, que son dévouement déplaisait si fort à l'ingénieur.

Celui-ci réplique que M. Molins n'aurait pas l'occasion de regretter, du moins en compagnie de sa cousine, le beau mouvement qui l'avait porté à sa suite en Angleterre, car on le verrait

désormais bien peu, ses visites ne lui étant pas agréables, et la famille Bourgeal elle-même étant à la veille d'un départ.

Ce fut ainsi, de façon incidente, que Geneviève apprit le projet de voyage de son beau-père. Au fond, que lui importait un voyage ? Chrétienne et mère, elle emportait avec elle, fût-ce au bout du monde, son Dieu et son enfant.

Pour expliquer l'histoire de Jacques, le boiteux, Geneviève dit avoir été touchée de la misère navrante de cet enfant, que le hasard avait fait témoin de la mort de son tuteur ; qu'une telle rencontre, dans le port de Douvres, lui avait semblé providentielle au point de la décider à rapatrier le vagabond. Elle l'avait amené jusqu'à Fontenay, dans l'espoir de lui faire retrouver son ancienne position d'aide-palefrenier au *Chalet-Jaune* ; mais, son beau-père l'ayant vu, ayant eu, paraît-il, à se plaindre de lui, l'avait chassé de nouveau. Émue cependant, par ce qu'elle avait entrevu de bon dans cette nature inculte, elle s'était brusquement décidée à lui faire donner une éducation professionnelle chez les frères des Écoles chrétiennes de Vaugirard. Pour y arriver, se trouvait retenue par l'état de santé de M. Bourgeal, et par l'impossibilité de le quitter pour conduire elle-même son protégé chez les Frères, elle l'avait adressé à Placial Molins, dont il n'était point inconnu, et qu'une lettre explicative mettait au courant de ce qu'on attendait de sa complaisance.

Ici Léon interrompit vivement le récit de Geneviève.

— Et vous prodiguez des billets de banque à un inconnu, à un vagabond, peut-être pire encore?... Je le sais. On vous a vue, dit-il avec reproche.

— Mais je n'ai pas à nier. Un élève nouveau... et surtout un élève étrange, infirme, tombant on ne sait d'où, comme celui qui m'intéressait, n'entre pas dans une institution, fût-ce même une institution religieuse dont la charité est la première loi, sans répondant, sans vêtements, sans ressources. J'ai prévu ce cas-là, voilà tout.

— Un cas singulièrement coûteux, ma chère!

— Vous n'avez jamais encore entravé mes charités, Léon.

La vérité ressortait éclatante de cette explication, sans que la jeune femme eût eu besoin de trahir la cause secrète, la plus vraie, de l'intérêt témoigné par elle au pauvre diable.

Avouer qu'elle se croyait tenue à acquitter au moins une part d'une dette de famille, de nature épineuse entre toutes, c'était accuser le vieillard, et Geneviève, affermie dans sa résolution, ne voulait pas, — bien qu'elle en eût été accusée, soupçonnée, — se faire la dénonciatrice de ces cheveux blancs déshonorés.

L'explication conjugale, commencée sous les auspices de la fureur aveugle, s'acheva sous l'influence d'un apaisement motivé.

Pourtant, nul retour d'affection n'en marqua

la conclusion; nulle parole du cœur n'en apaisa l'irritant souvenir.

L'abîme se creusait, toujours élargi, dans ce ménage où, l'éphémère tendresse des premiers temps envolée, il ne restait plus au mari qu'une indifférence impatiente, tandis que la femme portait au cœur un amour aussi vif, profondément attristé, et miséricordieux quand même, l'amour honnête et fort, juré devant l'autel du Seigneur.

CHAPITRE XVI

A peine effacée, ou pour dire plus exactement, à peine apaisée, l'impression pén[illegible] de cette scène intime, les préoccupations d'un ordre moins élevé, plus tyrannique, reprirent tout leur empire sur l'ingénieur.

La Bourse, par des spéculations brillantes, hasardeuses, et finalement désastreuses, venait de porter à sa prospérité un de ces coups terribles où sombrent les fortunes privées, les dots maternelles, l'avenir des enfants.

Léon Bourgeal avouait 205,000 francs de pertes. Peut-être ne se croyait-il pas tenu de tout révéler à son père, dont il redoutait les reproches et dont la mansuétude l'étonna.

Cette mansuétude n'alla toutefois pas jusqu'à consentir à la mise en vente de Clarens-Chalet, à peu près la seule épave subsistante des propriétés de défunte Mme Bourgeal, d'origine suisse comme toute cette famille.

Le vieillard refusa énergiquement de s'en

défaire, protestant de nouveau de son désir d'y transporter momentanément ses pénates.

— Tu m'en remercieras un jour, conclut-il, de cet air railleur et prophétique qu'il employait volontiers avec son fils.

Celui-ci, repoussé, ne pouvait croire à cette prédiction, toute semblable à une ironie ; mais il s'inclina, comme il le faisait toujours.

Léon Bourgeal dût, en conséquence, se pourvoir ailleurs, pour faire face à d'impérieuses obligations. De rares prêteurs lui souscrivirent un emprunt, lequel n'atteignait pas la moitié de la somme en souffrance.

Après une longue hésitation, qui fut le dernier symptôme de la moralité défaillante de l'époux et du père, il demanda brutalement à Geneviève d'engager sa signature pour le tirer d'un pas difficile.

Il vint bien à la pensée de la jeune femme, qu'avant de toucher à la fortune de Jeannine, un père de cœur vaillant eût remué ciel et terre, employé ses amis, engagé son travail, loué ses bras s'il l'eût fallu ; mais elle apprenait à se méfier de ses jugements en tant que conventions sociales et nécessités mondaines, et cela la rendait timide.

Elle savait peu de choses de la vie, la douce jeune femme, en dehors de celles que sa conscience droite éclairait d'une pure lueur. Pourtant, elle tenta une résistance morale, non pour elle-même, mais pour Jeannine que son instinct maternel sentait menacée.

A ces observations, Léon répondit par des plaisanteries sur les hautes connaissances financières dont elle faisait montre et qu'il réduisait vite à néant.

— Me supposez-vous capable d'enlever une part de ce que vous appelez le bien de votre fille—et qui est le nôtre tout simplement et légalement—sans être bien certain de reconstituer par de nouveaux travaux, cette fortune que vous dites atteinte?... Ne croyez pas que les bigotes aient le monopole de l'amour de leurs enfants. Les hommes sains d'esprit — on ne le pourrait dire de vous, ma chère — ont le sentiment de la responsabilité familiale plus développé que votre étroite cervelle ne paraît l'admettre. Vous devenez un petit ministre des finances fort réussi!... C'est sans doute votre votre précieux cousin qui vous a enrichie de ses conseils. Pour moi, j'estime qu'une femme confiante en son mari n'éprouve pas ces émotions qui vous font rougir, pâlir, frissonner, comme si je vous demandais de signer votre arrêt de mort.

Geneviève ne releva ni la raillerie, ni la cruauté de l'apostrophe. Son rôle lui semblait autrement sérieux que celui d'une femme susceptible.

A ses objurgations de mère légitimement effrayée de l'avenir, en se souvenant du passé, il n'opposa plus que la volonté froide du chef de la communauté.

— Prenez donc ce que vous avez le droit

d'exiger, paraît-il, murmura-t-elle. Gardez, du moins, une large dot à votre enfant.

La nuit était venue pendant ce douloureux débat. La domestique apporta des lampes dans le salon où se réunissait la famille. Le vieillard vint silencieusement s'y asseoir.

Il n'avait pris aucune part aux explications échangées entre son fils et sa bru ; on eût pu croire même, à son attitude indifférente, qu'il en ignorait le premier mot.

Toutefois, lorsque Léon, les lèvres serrées, le geste brusque, plaça sous la lampe les actes préparés d'avance par ses soins, en présentant une plume à Geneviève, M. Bourgeal se rapprocha doucement en glissant sa main dans les vastes poches de son paletot.

Il en retira des papiers qu'il tint demi-fermés à la portée de son fils.

Geneviève, les yeux clos, la plume inerte dans ses droits tremblants, se recueillait une dernière fois. Il lui parut avoir atteint la limite extrême où la résistance logique aux ordres d'un mari devient de la révolte.

Elle ne se reconnaissait pas le droit à la révolte, puisqu'elle avait juré, devant la loi et devant l'autel, d'obéir, de suivre, de respecter celui qu'elle prenait volontairement pour époux.

Fortifiée par ce rapide retour en arrière vers l'irrévocable de sa destinée, elle rouvrit les yeux, chercha la place marquée et signa.

Après ce premier acte, Léon lui en passa un second, puis un troisième, puis diverses pape-

rasses, couvertes de la grosse écriture des gens de loi : Autorisation d'hypothéquer tel bien, de vendre tel autre, de toucher tel ou tel revenu. Grimoire légal que les femmes ignorent. Grimoire terrible qui enchaîne et délie!

Geneviève ne résistait plus. Elle lisait sans comprendre ; bientôt ses yeux gros de pleurs ne purent rien distinguer.

Elle signa quand même.

M. Bourgeal, derrière les épaules courbées de sa belle-fille, venait de passer à Léon les papiers retirés de sa poche ; papiers timbrés sous trace d'écriture, que Léon considère sans comprendre.

— Ceci également ? interrogea-t-il, étonné.

Un geste expressif du vieillard lui dicta ce qu'il en devait faire. Obéissant au doigt indicateur, à l'œil parlant dirigé vers Geneviève, il plaça devant elle le bas des feuilles blanches.

Elle signa toujours.

Cette fois, le vieillard retira le double blanc-seing des mains de son fils et le fit promptement disparaître.

— Je vous remercie, Geneviève, dit Léon d'un ton radouci, vous venez de me permettre de recommencer ma fortune.

— Que Dieu bénisse vos efforts! répondit-elle.

Et, brisée par la lutte, elle enleva Jeannine, qui dormait sur son canapé, et regagna sa chambre en l'emportant dans ses bras.

Léon repartit le même soir, pour Paris.

Dès le lendemain, M. Bourgeal donna les ordres nécessaires pour cette installation en Suisse, dont il espérait masquer, aux yeux de ses relations parisiennes, la fuite de Lucy.

Quoiqu'il ne prononçât pas son nom, on devinait que la pensée de la fille révoltée, hantait sans cesse son cerveau ; que son seul but, avant la politique même, était de sauver sa réputation compromise par un mariage à l'étranger.

Il espérait—ayant laissé croire que Mademoiselle Bourgeal voyageait avec une parente—que son absence ne serait pas autrement remarquée ; qu'elle reparaîtrait plus tard sans éveiller de soupçons, si, lui mort, elle osait revenir. Le temps écoulé arrange bien des choses . . et s'il ne croyait pas le temps—ce grand maître—capable de fermer sa blessure paternelle, il comptait sur son influence pour faire oublier l'ingrate elle-même aux indifférents.

Dans ce but, il fallait hâter, hâter ce départ annoncé dans Fontenay, écrit aux amis de Paris. "Ma santé fort ébranlée, disait-il, exige impérieusement un changement de climat. Nous allons passer quelques mois en Suisse, dans notre propriété de Clarens, où ma fille nous a devancés avec une excellente parente, pour rendre la maison habitable, après de longues locations de touristes."

Le croyait-on ?

Léon mit à profit ces derniers jours pour régler ses dettes, remonter "une affaire,"

gagner même quelqu'argent par un coup de Bourse hardi, ce qui lui rendit l'espérance et l'audace.

Geneviève, dans une de ces courses à Paris, —où les femmes à la veille d'un départ accumulent les emplettes, les visites, les adieux,— trouva le moyen de pousser jusqu'à l'École professionnelle des Frères de Vaugirard, où elle savait retrouver Jacques Ferrat.

Une lettre de Placial, que l'antipathie du vieillard et l'accueil glacial de Léon éloignaient dorénavant de Fontenay, lui avait donné de rapides détails sur la transformation du nomade sans asile, en élève rempli de bon vouloir.

Les Frères, d'abord peu tentés d'admettre ce nouveau venu dont les habits neufs dissimulaient mal la tenue débraillée, s'étaient sentis pris de pitié en écoutant le récit de Placial.

Il s'agissait là d'un pauvre être abandonné, point encore perverti, mais accessible à toutes les influences, et que la misère devait jeter dans les chemins mauvais.

Son entrée à l'École professionnelle exigeait une sorte d'initiation spéciale, avant qu'on pût laisser l'enfant trouvé se mêler à ses camarades. Les règlements n'avaient point prévu ce cas particulier que la charité individuelle se chargea d'aplanir.

Un frère se trouva là—cœur ouvert, ardente vocation—qui offrit de consacrer à l'élève inculte tout le temps dont ses supérieurs lui

permettaient de disposer ; de partager avec lui sa cellule et surtout de prendre la moitié de ses récréations.

Un élève de cet âge, de cette intelligence— on le devinait si bien dans les yeux de chimpanzé de Jacques ! — tiendrait à honneur de réparer le temps perdu, d'oublier son passé, de sortir de son ignorance et de pouvoir se rapprocher bientôt des jeunes gens plus heureux qui se connaissaient d'autres familles que l'Assistance publique.

Le projet du frère Liacim étant agréé, Jacques devint son commensal et ce fut dans le sillage de cette robe noire que Geneviève le retrouva.

L'entrevue ne pouvait être longue entre la bienfaitrice et le protégé. L'une était attendue, l'autre allait " entrer en classe." Classe solitaire, où, par des procédés à lui, et l'amour-propre aidant, l'humble frère espérait transformer promptement cette créature délaissée.

Jacques eut une explosion de joie en reconnaissant Geneviève, puis des pleurs, dont il eut honte.

— Pleurez donc, lui dit frère Liacim ; c'est à la qualité des larmes qu'on reconnaît les honnêtes cœurs : les vôtres sont de la bonne marque.

Et il riait, en embrassant son élève sur ses cheveux rasés, propres, qui formaient un encadrement normal à sa figure bizarre, au lieu de l'envolement primitif d'une chevelure en désordre.

Jacques peignit vivement son bonheur d'être à même d'apprendre. C'était là le point capital : apprendre ! . . . Peut-être estimait-il que la réclusion, le silence, l'ordre, la sagesse dont il fallait solder ce grand bienfait de l'instruction, pesaient lourdement à ses épaules. Mais s'il s'avouait cela, aux heures où sa nature, si longtemps indomptée, reprenait le dessus, rien ne l'autorisait à en attrister Geneviève.

Un vagabond ne devient pas en huit jours un écolier modèle. Un échappé de la bohème indépendante ne se plie pas sans rébellion au joug d'une maison religieuse.

Pour Jacques, tout se passait au dedans : s'il souffrait dans la répression douce mais ferme de ses allures débraillées, de son langage vulgaire, de ses élans hardis, il en comprenait la nécessité, boudait un peu son maître et, généreusement, lui pardonnait.

Geneviève ne vit pas tout cela ; elle comprit ou devina cependant les luttes de cette nature primesautière, et mit un baume sur la plaie en répétant avec orgueil :

— Jacques, quand vous serez un homme, grâce à l'étude et au travail, je vous rappellerai votre parole touchante : " S'il vous faut un terre-neuve, me voilà. "

Il riait en lui baisant les mains.

Frère Liacim applaudissait d'un air heureux.

— Ah ! oui, Madame, disait l'excellent Frère, nous en ferons un homme... et un chrétien.

Geneviève s'enfuit, le cœur un peu rasséréné par cette première vision de sa bonne œuvre accomplie.

A la porte, elle croisa Placial Molins qui venait à son tour prendre sa petite part de cette charitable entreprise de rendre un homme à la société, d'arracher une âme au mal.

Sur le seuil, à la hâte, ils échangèrent quelques phrases amicales; elle lui apprit le départ pour la Suisse, lui demanda de lui envoyer de temps à autre, — elle n'osait dire "souvent" pour ne pas déplaire à ses "maîtres" — des nouvelles de Jacques Ferrat. Elle promit de pourvoir à toutes les dépenses de cette éducation tardive, en prévenant que si quelque retard venait à se produire dans ses envois, il ne faudrait l'attribuer qu'à des difficultés d'intérieur dont elle espérait, à force de douceur émousser les angles.

Placial remarqua la réserve qu'elle gardait sur des chagrins, dont il lisait les traces sur ce joli visage altéré. Il respecta cette pudeur touchante et n'interrogea pas.

Hélas! qu'eût-il appris qu'il ne sût maintenant?

Ils se serrèrent affectueusement les mains et se séparèrent sans d'autres protestations.

— Comptez sur moi, j'y compte, répondit-elle très simplement.

Deux jours après, la famille Bourgeal allait planter sa tente dans ce délicieux coin de Suisse qui mire sa verdure luisant et ses cha-

lets d'Opéra-comique dans les eaux bleues du lac Léman.

Clarens-Chalet — propriétaire de dimensions restreintes, suffisamment confortable, riante, bien abritée contre les vents d'hiver par les arbres centenaires d'un parc voisin, — venait comme chaque année, d'être occupé par une famille anglaise ou russe, de celles qui ont assez d'or pour acheter la jouissance de notre soleil.

Quelques réparations superficielles suffirent donc pour la rendre tout à fait habitable. Le panorama toujours changeant du lac, sillonné de bateaux à vapeur, de barques de pêcheurs et de canots de plaisance, suffisait à animer l'horizon de la nouvelle demeure.

Chacun y reprit ses habitudes. Le vieillard, ses lectures et ses rêveries ; Geneviève les soins attentifs de sa tâche maternelle ; Léon une correspondance active avec Paris.

Ce fut, des trois, le plus durement atteint par le changement de milieu. La rédaction d'une lettre d'affaires, l'attente d'un télégramme important, ne remplaçaient pas pour lui les émotions quotidiennes de la Bourse, à l'heure fatidique où la capricieuse déesse Fortune écrase ou relève ses fidèles dans un même tour de roue.

Geneviève, à qui tant de désillusions successives laissaient encore des espérances bénies, se prenait à croire que cette existence nouvelle à l'abri des entraînements parisiens, lui ramènerait le cœur de son mari.

Pour faire fête à ce retour, elle retrouvait sa fraîche jeunesse, précocement atteinte dans sa sève ; elle essayait de rappeler la gaieté dans ses yeux, le sourire sur ses lèvres.

Elle essayait d'oublier les scènes affreuses de la Joliette, de respirer un air pur, de remonter le cours des deux dernières années, pour recommencer, entre Léon et Jeannine, l'honnête roman des épouses et des mères.

Etait-ce possible encore ?... peut-être, si le ciel, jusqu'à présent sévère, inclinait vers la pauvre éprouvée ses suaves miséricordes.

Elle priait avec la ferveur retrouvée des heures heureuses. Elle plaçait Jeannine, "son ange blanc," entre le père qu'elle espérait reprendre et les impatiences du mari, que la fièvre parisienne n'abondonnait pas.

Quand l'enfant, faisant une guirlande de ses bras au cou de l'ingénieur, bégayait les premiers essais de cette langue divine, comprise seulement des mères, quelque chose semblait s'émouvoir dans le père ainsi caressé.

Il serrait passionément la petite créature sur son cœur, baisait sa chevelure en boucles, soupirait... puis la remettant à Geneviève :

— Que n'a-t-elle six ou sept ans ! on pourrait causer avec elle ; elle m'amuserait.

— Mais Jeannine est déjà si mignonne, si câline... voyez... Est-il possible d'être plus jolie ?

— Pas possible. Mais elle ne sait rien dire C'est un bébé. Les bébés ne sont pas amusants

— Vous vous ennuyez donc ?

— Oh ! Clarens n'est pas d'une gaieté folle.

— Du moins, ici, nous nous serrons autour de vous, pour vous faire oublier les heures. N'y trouvez-vous pas quelque douceur ?

— Certainement... certainement, ma chère... vous faites de votre mieux. Ce n'est pas votre faute si Genève est si loin de Paris.

Paris ! toujours Paris !

Pourtant, comme chaque journée écoulée emportait dans son envolement monotone quelque chose de cette incessante et dangereuse vision, Geneviève se rassurait, reprenait courage, animait son sourire, rallumait l'étincelle du regard, retrouvait la sainte coquetterie de la femme qui veut plaire, qui veut aimer pour mieux préserver et sauver celui qu'elle aime.

CHAPITRE XVII

La renaissante illusion de Geneviève ne devait pas être de longue durée.

Journaux, correspondances et télégrammes d'affaires ne pouvaient suffire longtemps à un homme que la fièvre de la vie parisienne avait brûlé jusqu'aux moelles.

Léon Bourgeal essaya, avec quelque loyauté, d'utiliser en Suisse ses talents d'ingénieur ; dans cette même période les travaux de mines, de constructions, de viabilité, y prenaient une extension considérable.

Avec de la persévérance succédant à son bon vouloir, une belle et honorable situation pouvait, à l'étranger, asseoir sur de nouvelles bases sa fortune compromise en France.

Cette persévérance lui fit défaut, comme toutes les autres qualités de l'homme privé, dont une éducation libre-pensense avait déposé les germes sur un sable mouvant.

Ce qu'il fallait désormais à cet homme sans principes, que son foyer, sa femme aimante,

son blond chérubin ne retenaient plus sous leur douce chaîne, c'était la spéculation hasardeuse, les émotions de la Bourse, le gain facile.

De lourdes leçons, de cruelles pertes ne l'avaient pas corrigé. La signature de Geneviève en dépouillant son ménage, bouchait des trous béants, apportait des ressources et des combinaisons nouvelles.

Il se lança, plus hardiment que jamais, dans la route affolée de l'agiotage. Paris l'appelait. Il ne voulait plus bouder Paris.

Un matin, Geneviève apprit brutalement son départ.

Ce ne devait être qu'une absence passagère. Ce fut un long voyage. Elle ne se plaignit qu'à Dieu, en sentant se rompre, une fois encore sous ses pieds, ce qu'elle avait considéré comme une planche de salut.

M. Bourgeal père ne blâma pas la conduite de son fils ; du moins, ne témoigna-t-il rien au dehors du mécontentement qu'il en pouvait éprouver. C'eût été donner un appui, une consolation, à la femme délaissée, et le vieux politicien haïssait profondément cette femme.

C'était une haine ardente et profonde, née de la certitude absolue d'être percé à jour, jugé et méprisé par elle.

En cela, il se trompait. Geneviève avait toute la perspicacité nécessaire pour deviner le vieillard, toutes les raisons humaines pour le juger sévèrement ; mais sa religion lui interdisait le mépris envers le chef de la famille.

Pas de mépris, oh ! non... Une compassion douloureuse, une crainte mitigée par la charité.

Le beau-père et la belle-fille se voyant aux repas, se parlaient peu. Que se fussent-ils dit ?

La première éducation de Jeannine absorbait les meilleurs instants de la jeune mère.

Le vieillard, lui, poursuivait sa tâche dissolvante. L'exil volontaire auquel il se condamnait ne lui pesait en rien, car il y puisait des facilités spéciales pour organiser la révolution de son pays.

Délivré d'une surveillance gênante, libre de correspondre avec d'anciens amis, de recevoir des affiliés nouveaux, de fomenter de loin la guerre civile, à laquelle il entendait bien s'aller mêler, le moment venu, le condamné de 1848 travaillait avec une ardeur qui aurait dû apaiser en lui tout autre sentiment, si sa rancune pour Geneviève n'avait été de celles qui ne s'éteignent jamais.

Léon allait et venait. Un mois à Paris, huit jours à Clarens, puis tout un hiver sans reparaître. Il écrivait quelquefois, froidement.

Cet homme, insouciant des questions matérielles, s'avisait tout à coup de se faire rendre des comptes, et s'étonnait qu'un vieillard, une femme, une enfant et l'unique servante, pussent coûter si cher.

D'autres fois, il envoyait à Jeannine des caisses de jouets, aussi coûteux que fragiles, et faisait apporter de Genève pendant son séjour

à Clarens, toutes les primeurs, toutes les luxueuses recherches de la vie opulente.

Pas de balance, pas de mesure. L'argent coulait tout à coup des mêmes mains qui, la veille, refusaient avec obstination la dépense la plus nécessaire.

Ce manque d'équilibre dénotait le genre de vie de l'ingénieur. Les jours de gain, l'or n'avait aucun prix à ses yeux de prodigue. Les jours de perte, il supputait piteusement les frais de son ménage abandonné

De travail, il n'était plus question. Jouer à la hausse et à la baisse, acheter, revendre, les reports et les liquidations étaient désormais son existence à la fois affairée et vide, émouvante et creuse.

Rien pour l'âme, rien pour l'intelligence, tout pour le dieu du jour, sa majesté l'Agiotage !

A cette succession sans trève d'inquiétudes fébriles, de réussite bruyantes, la santé de Léon s'altérait gravement ; l'œil s'allumait dans une orbite creuse, les membres s'étiolaient. De soyeux fils grisâtres se montraient impertinemment sur les tempes.

Ces changements désolaient Geneviève, qui, ne se sentant plus aimée, ne se croyait pas le droit de ne plus aimer elle-même.

Elle vivait comme une recluse, faisait régner l'ordre au logis quand elle s'y trouvait seule, et réparant, à force d'économies, dans le secret de ses ingéniosités sublimes, les folies du maître, lorsque le maître avait passé.

Existence désolée dans sa source et flétrie dans ses illusions, à laquelle survivaient seuls le regard paternel de Dieu et l'œil candide de Jeannine.

Il fallait se cacher, pourtant, pour apprendre à cette enfant la religion de sa mère. Il fallait l'emmener à l'église le dimanche, à l'heure matinale où l'aïeul dormait encore.

Celui-ci ne supportait autour de lui aucun témoignage extérieur du culte catholique. Dans sa maison sans Dieu, pas un Christ aux bras étendus, pas une statuette de Vierge bénissante, pas un tableau, pas une image de la vie chrétienne.

La chambre même de Geneviève présentait cet aspect glacial. Léon, poussé par son père, en avait banni tout souvenir pieux, sous prétexte que l'art n'avait rien à voir dans ces manifestations sentimentales.

Une croix d'argent, pendue par une chaînette au cou de la fillette, en fut un jour violemment arrachée par l'ingénieur, lequel déclara ce genre de bijou tout à fait contraire à son goût personnel.

Geneviève, dirigée par les enseignements chrétiens qui placent l'autorité paternelle tout au-dessous de l'autorité divine, dit à l'enfant en larmes que le respect filial ordonnait d'obéir sans murmure en ces questions secondaires, où la conscience n'avait aucune part.

Et Jeannine remplaça la croix défendue par un médaillon banal.

Mais le jour où la conscience de l'enfant eût été mise en jeu, la mère se fût redressée, terrible et forte.

Cette épreuve ne devait pas lui être épargnée.

Avant qu'en sonnât l'heure, d'autres nuages s'amoncelaient sur son front pur, d'autres douleurs menaçaient ce cœur angélique.

De Jacques Ferrat, elle recevait de temps à autre des nouvelles, par les lettres rares et courtes de son cousin Placial.

Bien que rien n'eût transpiré jusqu'à celui-ci des explications pénibles échangées à son sujet entre l'ingénieur et sa jeune femme, M. Molins avait gardé de ses apparitions à la Joliette le sentiment que sa présence déplaisait, irritait ses habitants, et pouvait même susciter des peines nouvelles à son infortunée cousine.

Le vieillard redoutait la perspicacité personnelle de Placial et son dévouement à Geneviève. Le mari craignait à la fois la sympathie de sa femme pour cet ami d'enfance, et les révélations que celui-ci pourrait être amené à faire sur son coupable genre de vie.

L'intallation en Suisse mit donc un terme tout naturel à des relations déjà difficiles, que le souvenir du voyage d'Angleterre — imprudence d'un zèle affectueux, mal compris et mal jugé — rendait désormais presque impossibles.

Écrire eût été une douceur pour Placial, une consolation pour Geneviève : mais écrire pour torturer sa pensée, mentir à ses sentiments,

jouer la sécurité et la joie quand des deux parts les cœurs restaient tristes, répugnait également à leur franchise.

Le devoir de surveillance dont sa cousine avait investi le jeune élève en médecine l'obligeait toutefois à lui parler de loin en loin de son protégé. Il le faisait avec une mélancolique réserve, constatant les progrès de cet être bizarre, intelligent, dans toutes les branches d'instruction primaire et professionnelle.

Les maîtres louaient son ardent désir d'apprendre. Le caractère demeurait sauvage et par instants violent. Le vagabond ne pouvait rejeter, en si peu d'années, sa rude toison de nomade sans qu'il en demeurât quelques vestiges après sa personne difforme.

La santé était bonne, malgré le radical changement d'habitudes ; un certain développement se remarquait dans le corps grêle. Jacques Ferrat gardait un culte pour Geneviève et une gratitude exubérante pour son unique visiteur, Placial.

Geneviève, sans trahir ce qu'elle regardait comme un devoir de conscience de tenir secret — le crime de M. Bourgeal père — pria son cousin de faire quelques recherches dans l'intérêt de Jacques. Elle eût désiré recevoir certains renseignements que l'Assistance publique à son sens avait dû chercher à se procurer elle-même, autrefois, sur la famille de l'enfant trouvé.

C'était, d'ailleurs, naïvement attribuer à

l'Assistance publique, dans la société, un rôle qu'elle n'y joue pas.

Sans attacher à ces recherches l'importance que Geneviève semblait y mettre, M. Molins les fit volontiers aux premières heures de loisir que lui laissaient ses études.

Elles furent longues et difficiles. L'Assistance publique, auquel il s'adressa tout naturellement, avait découvert, cousu sur l'enfant abandonné, un billet mentionnant son nom et son âge: 22 mois. En recueillant le petit malheureux, elle n'essaya pas de lui reconstituer un état civil, mais elle donna des dates précises à Placial.

Celui-ci continua son enquête. La Mairie du VIII arrondissement fournit un extrait de naissance, mais tout s'arrêtait là. De registres, en registres, on découvrit pourtant encore un sieur Ferrat, ancien négociant, ancien déporté, recevant des secours du bureau de bienfaisance. Cela conduisit à dénicher son acte de décès, lequel précédait de six mois l'abandon de l'enfant.

Quand à la mère, nulle trace. Était-ce la misère, l'inconduite, la maladie ou la mort de cette femme qui avait amené le petit Jacques à l'Hospice des Enfants abandonnés?

Placial eut recours à la police. Dans les archives, où l'un de ses camarades d'amphithéâtre comptait un père employé, il était fait mention d'une veuve Ferrat, compromise dans une affaire de vol et condamnée à cinq ans de

prison, qu'elle subissait à Clermont-sur-Oise.

M. Molins, armé de ce jalon précieux, écrivit au directeur de la maison de correction. La veuve Ferrat était morte quelques mois avant la fin de sa peine.

De toutes ces preuves éparses, il résultait la conviction assez lamentable que Jacques était le fils d'un révolutionnaire et d'une voleuse, dont l'un était mort sans ressources et dont l'autre s'était soustraite par l'abandon aux charges que lui imposait l'enfant.

Placial fit part de ce résultat à sa cousine, en ajoutant avec mélancolie: "Vous avez là un protégé, ma bonne Geneviève, dont l'origine n'est pas brillante et dont les débuts dans la vie ont été dignes d'une telle source. Grâce à votre cœur, attendri sur cette misère, Jacques Ferrat est en passe de devenir un honnête homme, mais franchement, ma chère cousine, quel avantage retirerez-vous de cette enquête qui semblait vous intéresser si fort?... Ne valait-il pas mieux ignorer nous-mêmes, comme nous le laisserons toujours ignorer au pauvre diable, à quels étranges et coupables parents il doit le bienfait problématique de sa triste naissance?"

Si Geneviève fut affligée d'apprendre à quelle famille, marquée d'un sceau de réprobation, appartenait le malheureux Jacques, elle n'éprouva pour lui qu'une charité plus étroit qui découlait de cette découverte.

Le Joseph Ferrat, ancien commerçant, ancien

déporté, devait être cet ancien ami de négoce et de politique de M. Martel, qui, suivant la parole de son tuteur mourant, "lui avait autrefois rendu service."

On pouvait reconstruire cette attristante histoire. Geneviève connaissait assez le caractère de son tuteur pour mettre au point juste ce qui n'eût été pour d'autres que des probabilités.

Au retour de la déportation, pour Joseph Ferrat, la ruine était venue, les relations étaient dispersées ; les amis plus heureux, qui avaient, comme M. Martel, trempé dans la faute et échappé à la répression, ne reconnurent plus les graciés, ou, du moins, jugèrent sage de se tenir absolument éloignés de leur compromettante compagnie.

M. Bourgeal, pourtant, ne comptait pas parmi les pestiférés, puisque M. Martel et nombre d'autres lui demeurèrent fidèles ; mais M. Bourgeal rentrait avec des ressources — on le rechercha — tandis que Joseph Ferrat manquait de pain.

M. Martel ne lui en donna pas, puisque le bureau de bienfaisance portait le nom de Joseph Ferrat sur ses listes.

M. Martel n'apprit peut-être sa mort que par hasard ou même pas du tout.

M. Martel ne se préoccupa ni de la veuve, ni de l'orphelin, puisque l'un fut abandonné, et que l'autre tomba de la misère dans le vice.

Mais M. Martel, qui jouissait en parfait égo-

iste de ses petites rentes, eut sans doute un remords tardif, un remords timide et, dans tous les cas, sans prévoyance.

Il se dit que ce serait honnête de laisser sa modeste fortune aux enfants de ceux qui l'aidèrent jadis, dans des jours mauvais, ou que lui-même avait compromis ; et son courage n'alla pas jusqu'à les rechercher de son vivant, jusqu'à régler carrément ses intentions dernières.

Il préféra donner à ses intentions la forme vague, illégale et sujette à tant de variations, d'une recommandation verbale à un ami, d'un fidéicommis de l'heure suprême.

Par crainte des vivants ou par peur de la mort, M. Martel avait remis... remis... toujours... toujours... si bien que, l'instant fatal arrivé, si la conscience du mourant du *Chalet-Jaune* s'était trouvée soulagée par quelques mots hâtifs chuchotés à M Bourgeal, c'est que cette conscience était facile à satisfaire.

On sait ce qui advint des intentions du mourant, comme si la Providence, dont il avait égoïstement méconnu les lois, comme si l'humanité qu'il avait outragée par son ingratitude envers les amis du passé, lui refusaient également la réparation boiteuse de son testament verbal : M. Bourgeal ne rendit rien.

Geneviève, en face de cette explication terrible, dont seule elle comprenait la réelle portée, en face du dépouillement de cet enfant par le chef de sa famille à elle, renouvela solen-

nellement, devant Dieu, l'engagement que sa bonté sans bornes lui avait tout d'abord dicté.

Elle adopta Jacques Ferrat et jura de lui rendre en détail cette petite fortune que M. Bourgeal lui enlevait.

Comment y parvenir ?

Par l'éducation, par l'épargne.

Elle soldait les frais de l'École professionnelle de Vaugirard en se refusant à elle-même la plus légère fantaisie.

Elle thésaurisait parcimonieusement, au nom de Jacques, les intérêts capitalisés d'une petite somme demeurée sans emploi immédiat dans l'achat précipité de ses parures de noces et gardée dans ses mains pour compléter, quand il lui plairait, la corbeille où manquaient quelques brillants.

Les brillants !... les parures !... les naïves surprises d'une corbeille !... que tout cela était loin, mon Dieu !... que Geneviève y tenait peu !

Pourtant, elle eut une joie sincère en se souvenant de son petit trésor oublié depuis quelques années, pendant lesquelles Jeannine était son unique bien ! Elle le fit fructifier et put se dire avec émotion que, si M. Bourgeal dépouillait impunément l'orphelin, elle le mettait, elle, la pauvre courageuse femme, à l'abri de la misère.

Un livret de caisse d'épargne, arrondi par ses soins, fit du vagabond un petit capitaliste.

Julienne aussi la préoccupait, pour des causes

identiques, quoique la situation de la seconde victime de M. Bourgeal ne fût pas comparable à celle de Jacques Ferrat.

Julienne Outier gagnait péniblement, honorablement, la vie de sa mère et de la sienne. Pour augmenter son maigre salaire d'institutrice, elle acceptait un professorat en Angleterre, dans une glaciale famille de parvenus millionnaires, dont les caractères et les habitudes froissaient sa délicatesse.

Le plus dur encore c'était la séparation. Cette mère à peu près infirme et cette fille dévouée s'aimaient tendrement et souffraient de l'absence, aspirant à se réunir.

Ne pouvant aider efficacement cette gêne digne qui ne se plaignait jamais, Geneviève se croyait tenue doublement par son cœur et par sa conscience à l'adoucir par de délicates attentions.

Un cadeau gracieusement offert, un souvenir utile, une chatterie de malade, venaient réjouir la solitude de Mme Outier, laquelle se défendait un peu et acceptait toujours, tant la donatrice y mettait de charme et l'intermédiaire de bonne grâce.

Cet intermédiaire, Placial Molins naturellement, apportait à la veuve des gâteries touchantes, dont l'ordre et l'indication lui parvenaient de Suisse, quand elles n'en pouvaient arriver directement.

Les visites du jeune homme causaient une distraction puissante, un réel bonheur, à la

vieille dame. Avec lui, on parlait au moins du passé, ce cher passé, où elle possédait sa fille!... cet étrange passé, où sa petite amie Geneviève faisait un si singulier mariage!... ce mystérieux passé, où leur ami à tous, M. Martel, mourait, si subitement, sans laisser ni testament, ni souvenir, ni même trace des minces rentes dont il vivait!

Que de chose inexplicables et douloureuses accumulées en si peu d'années!

Placiol se prêtait sans mérite à ces mélancoliques entretiens qui lui rappelaient des rêves étouffés et des chagrins vivants.

En outre, sa naissante science médicale trouvait à s'exercer sur la santé gravement atteinte de la veuve, qui fut la première malade du jeune docteur.

Et c'est ainsi, par la secrète loi des attractions, des souvenirs et des prières, qu'entre Londres, Paris et Clarens, malgré l'éloignement inflexible et la rareté de la correspondanco, ces cœurs généreux et chrétiens demeuraient affectueusement unis.

CHAPITRE XVIII

Après une absence de Léon, plus prolongée que de coutume, il revint très bouleversé à Clarens-Chalet, où l'attendait toujours le même accueil indulgent et résigné.

On eût dit, à voir son agitation, sa pâleur, une seconde édition de sa rentrée à la Joliette, après le mariage de Lucy, lorsque ses premières imprudences le mirent à deux doigts de sa ruine.

Était-ce encore le bord de l'abîme, ou plutôt l'abîme lui-même ?

Geneviève en eut le pressentiment.

Oui, c'était, cette fois, l'effondrement absolu, et l'ingénieur, qui prit jadis quelque ménagement pour apprendre à sa famille un malheur moins complet, n'y mit aucune forme, en ce jour de désespérance.

Pour qui donc en eût-il fait les frais ?

Pour son père ?... son père connaissait son genre de vie, prenait sa part du luxe momen-

tané qui en pouvait résulter, et ne soufflait mot quand passait la déveine.

Nul besoin de le ménager.

Pour Geneviève?... Mais, puisqu'elle avait donné sa fortune et ne pouvait être désormais qu'une charge, à quoi bon mesurer ses expressions avec une femme devenue inutile à la communauté?

Brutalement, l'ingénieur exposa les faits. Une commotion politique grave, troublant un État voisin du nôtre et compromettant l'équilibre européen, avait brusquement influé sur la Bourse, au point d'amener une baisse énorme, désastreuse.

Léon, déjà fort éprouvé par des saignées précédentes, pour comble de malheur jouait à la hausse en ce moment. Il avait coulé l'un des premiers, mais non le seul, dans cette violente conflagration de tant d'intérêts opposés.

D'ailleurs, une rage froide; pas un remords d'avoir entraîné les siens dans son naufrage; pas un regret, si ce n'est de n'avoir plus ni argent, ni crédit, ni moyen d'aucun genre de recommencer la lutte.

— Vous avez refusé, autrefois, mon père, de vendre Clarens-Chalet, conclut-il: voyez si vous jetterez aujourd'hui cet os à ronger à la meute de mes créanciers... Ah! des créanciers de Bourse, c'est sacré comme les créanciers du jeu!

Geneviève releva ses yeux dilatés de surprise sur celui qui parlait de choses sacrées...

comme si rien de sacré existait encore pour son scepticisme.

— Clarens-Chalet est hypothéqué pour sa valeur, dit le vieillard, après avoir écouté sans l'interrompre la confession d'un fils sans repentir.

— Je m'y attendais. Vous serez sans asile demain, mon père.

— Et toi, Léon ?

— Moi ?... j'ai la Seine, ou le lac de Genève, au choix.

— Oh ! s'écria Geneviève effarée, prenez ce qui me reste ! Votre honneur, votre vie avant tout !

Il haussa les épaules.

— Que vous reste-t-il donc ?

— Je ne sais au juste. Vous vous souvenez mieux que moi des sacrifices dont vous avez eu besoin, à Fontenay. Ce que je vous aurais refusé alors, je ne vous le refuserai plus.

— Vous m'avez refusé quelque chose ?

— La fortune de notre enfant.

Léon eut un sourire amer.

— Détrompez-vous. Vous ne m'avez pas montré plus de dureté en ce qui touchait votre fille qu'en ce qui vous touchait vous-même.

— Comment ?... Je ne saisis pas.

— Où donc prenez-vous les deux parts que vous entendiez faire de votre dot ?

— Mais, je pouvais sacrifier ma part personnelle pour vous aider, Léon.

— C'était d'une bonne épouse, fit-il, railleur,

— Je ne voulais pas toucher à la dot de Jeannine.

— C'était d'une mère modèle.

— Eh bien ! la première dot d'une jeune fille est l'honneur paternel. Prenez la dot de Jeannine.

— Il y a longtemps que j'en ai disposé.

— Vous ? exclama la jeune femme avec un cri. C'est impossible !

— Parfaitement possible.

— Et comment cela s'est-il pu faire ?

— Oh ! d'une façon bien simple, allez.

— Vous me faites mourir... Comment vous y êtes-vous pris, enfin ?

— Vous y tenez ?

— J'ai le droit de le savoir.

— J'ai vendu successivement, et même à des prix convenables, tout ce que vous possédiez d'immeubles. Ce n'est vraiment pas ma faute si tout a dû y passer.

— Tout ?... mais comment, tout ?... Je n'ai pas autorisé, que je sache, avant l'heure fatale où nous sommes, le dépouillement de mon enfant !

— Ne soyez pas tragique, Geneviève, cela ne vous mène à rien.

— Voyons, parlez.

— Vous avez sacrifié fort gentiment, je le reconnais, sur mes indications, votre terre de Seine-et-Marne, et votre importante prairie de l'Oise.

— Oui, je sais... mais pour le reste?... la maison de Melun, le bois d'Epagny?

— Pour le reste, vous avez signé.

— Signé?... signé quoi?

— L'autorisation de vendre.

— De confiance, alors... sans savoir?

— De confiance, oui.

Le vieillard qui assistait impassible à cette révélation, dit d'un ton bizarre:

— Cela arrive.

Geneviève demeura d'abord abasourdie, devinant que son inexpérience surprise avait été odieusement exploitée par le mari contre la femme, par le père contre la fille.

Puis, le sentiment de ce nouveau crime, de ce crime privé, la souleva, en pleine révolte.

Elle se tourna, toute blanche, vers le vieillard ironique.

— Vous le saviez vous, monsieur Bourgeal?

Il inclina la tête affirmativement, jouissant de cet effarement, de cette douleur maternelle.

— J'ai même approuvé mon fils, là-bas à Fontenay, le soir où vous signiez de si grand cœur... les yeux fermés.

Elle se détourna avec mépris, incapable de contenir davantage la première accusation qu'elle eût jamais portée contre ses tyrans.

Ce fut un cri qui jaillit de l'âme.

— Ah! je me souviens, maintenant!... je vous revois unis pour mieux m'aveugler!... Tant de duplicité pour tromper une ignorante!... tant de lâcheté pour dépouiller une

enfant !... tel père, tel fils !... Je connais, messieurs, vos traditions de famille... criminelles pour le père, déloyales pour le fils !

Et, grandie par l'indignation, Geneviève sortit noblement.

Un instant étourdis par cette parole véhémente, les deux Bourgeal se remirent promptement. Les audaces de l'un, et les appétits de l'autre ne se déconcertaient pas pour si peu de chose que le mépris mérité d'une femme.

Seulement, l'un et l'autre y puisèrent un motif nouveau, cuisant, impérieux, de haine contre Geneviève.

L'honnête femme les connaisssait trop bien désormais. L'imprudente le leur montrait. La victime était dépouillée. Que faire maintenant pour se délivrer de cette accusatrice, de ce juge, de cette épouse ulcérée, de cette mère poussée à bout ?

Car Geneviève était tout cela. A la fois inutile et dangereuse, sans ressources pour conjurer la ruine et révoltée contre ses persécuteurs.

— Je l'abhore !... gronda Léon avec colère.

— Moins que moi ! murmura le père d'un ton sinistre.

— Ce n'est plus l'heure de la patience : je suis acculé dans la misère, il m'en faut sortir.

— Alors, c'est l'heure de l'action.

— Je le voudrais. Mais je ne puis rien... rien...

— Tu peux tout.

— Pas de paroles vagues, mon père. Des faits.

— As-tu remarqué la splendide villa qui longele lac à notre droite ?. . .

— La villa Escouvar ?

— La villa Escouvar.

— Qui ne remarquerait une des plus belles propriétés du pays ?

— Connais-tu celle qui l'habite ?

— Une veuve, à l'air lourd et mélancolique ?

— Une veuve belle, riche et sans préjugés.

— Qu'y a-t-il de commun entre elle et ma position ?

— Il y a que la propriété peut devenir ton bien. . . et la veuve ta femme.

— A moi ?

A toi, Léon Bourgeal, ingénieur.

— Vous me prenez pour un niais, mon père.

— Et toi, dans ta pensée, tu me traites de fou.

— Dame. . . mon père.

— Esprit faible !. . . qui ne sait rien combiner. . . rien prévoir. . .

— Combiner quoi ?

— La reprise de ta liberté.

— Et quoi prévoir ?

— Ta future fortune.

— Alors, parlez sans énigmes.

Le vieillard se recueillit quelques secondes. Un sourire plein de fiel plissait ses lèvres fines. C'était, certes, bien moins la fortune matérielle de son fils qu'il voulait reconstituer, que le malheur de sa belle-fille qu'il entendait rendre rréparable.

Léon, haletant, attendait.

— Mme Escouvar a trente ans, quarante mille livres de rentes, une indépendance absolue. Il te suffit d'avoir des yeux pour apprécier sa beauté à la Rubens ; un peu d'observation te montrera pourtant qu'elle vit isolée dans son luxe. Pas de visites dans cette propriété superbe. Le coquet attelage promène une femme ennuyée, dont nul ami ne trouble la solitude.

— C'est vrai. Qu'a-t-elle fait ?

— Elle, rien ; son mari, une chose regrettable, dont elle porte le poids.

— Laquelle ?

— Une banqueroute frauduleuse... avec des détails odieux.

— Et cette fortune provient ?...

— Qu'importe la source ? La fortune rit au soleil.

— Après, mon père.

— Cette veuve opulente, facilement consolable, n'a pas d'amis, ne trouve pas d'épouseur et ne se fait pas d'illusions sur la mésestime attachée au nom d'Escouvar.

— Que ne va-t-elle se fixer ailleurs ?

— Son aventure maritale est connue dans toute la Suisse.

— On habite Paris, dans ce cas.

— Certainement si le mari fâcheux n'avait laissé à Paris des souvenirs aussi mauvais qu'à Genève, et dans les plus grandes villes de l'étranger.

— Ah !... cel devient, en effet, difficile.

— Tout s'aplanirait, et ce serait son rêve, si elle pouvait rentrer à Paris au bras d'un mari honorable, pourvue d'un nom tout neuf, légitimement acquis, et y étaler son luxe au grand jour.

— Vous savez bien que je ne puis lui donner ce nom tout neuf... ainsi, mon père, votre histoire est sans conclusion possible.

— Si tu pouvais le lui donner, le lui offrirais-tu ?

— Mais encore une fois, à quoi bon ?...

— Le lui offrirais-tu ?

— Quarante mille livres de rentes!... Oui, je serais de taille à faire oublier ce désagréable mari.

— Et à oublier toi-même ?

— Vous avez dit que l'or n'a pas d'odeur.

— Alors, ta fortune est refaite.

— Elle ne voudrait pas d'un mari ruiné.

— J'ai le moyen de l'y contraindre.

— Le jeu est puéril, mon père. Vous parlez comme si j'étais veuf.

— Le jeu est, si tu le veux, un espoir aujourd'hui, une réalité?... demain,

— Une réalité?... Et Geneviève ?

Le vieillard regarda son fils avec une pitié compatissante,

— Et le divorce! prononça-t-il en baissant la voix.

Léon tressaillit.

Qui pourrait dire si cette vision d'indépendance reconquise traversait pour la première fois son cerveau ?

M. Bourgeal se pencha, confidentiel, vers l'ingénieur immobile.

— Suisse d'origine, propriétaire en Suisse, tu as le droit de demander le divorce aux lois libérales de ce pays.

— Sans motifs ?

— En manques-tu ?... Épouse fanatique, qui a bravé tes défenses, qui a introduit ton enfant dans une religion que tu réprouves... qui excite cette enfant contre nos croyances... qui la détache de son père... lui apprend à mépriser son aïeul.

— Ah ! croyez-vous qu'on puisse prouver ?...

— Épouse inconsidérée, qui n'a pas reculé devant un voyage en compagnie d'un parent, dont la présence blessait ta juste susceptibilité de mari, et les plus vulgaires convenances.

— Mon père, ne rappelez pas...

— Épouse rebelle, qui, malgré tes interdictions — dont elle se joue, — entretient de tes deniers un protégé ramassé dans la rue, un maître chanteur que j'ai jeté dehors par la fenêtre, un hypocrite qui flatte sa manie cléricale par des simagrées vertueuses et suce largement le budget de ta famille.

— Que dites-vous là ?

— La vérité.

— Geneviève continue sa protection...

— Au vagabond ramené d'Angleterre, oui.

— Vous en avez la preuve ?

— A quoi me serviraient mes amis du parti socialiste, demeurés à Paris, en incessante com-

munication avec moi, s'ils ne servaient ma vengean... tes intérêts, veux-je dire ?

— Et vous me mettriez sur la trace de ce misérable ?

— Je te donnerai l'adresse de l'officine congréganiste où le précieux cousin de ta femme va dévotement visiter leur protégé.

— Le cousin... Placial s'occupe ?...

— Avec des soins touchants.

— Que Geneviève ignore...

— S'il les lui laisse ignorer, de quoi donc remplit-il les missives qu'il lui expédie de Paris ?

— Vous savez que Placial écrit à Geneviève?

— J'ai reconnu souvent son écriture dans le courrier du matin.

Léon fit un effort pour recouvrer son sang-froid, tandis que son père l'enveloppait d'un regard satisfait.

— Je vous remercie, dit-il enfin. J'ai maintenant, en sachant en tirer parti, des motifs suffisants pour demander le divorce. Pourtant, rien n'est assez grave pour qu'il me soit accordé *de plano*.

— C'est à redouter ; cependant...

— Oh ! c'est certain. Il faut que la femme demande également le divorce.

— Elle le demandera.

— Vous ne la connaissez pas. Lors même que les sentiments qu'elle veut bien me conserver ne l'engageraient pas au silence, son culte lui défend la rupture du lien conjugal.

— Nous l'y amènerons.

— Vous avez donc aussi des moyens ?...

— Tu les verras en temps utile. As-tu confiance en moi ?

— Aveuglément.

— En ce cas, tout est au mieux.

— Ainsi, mon père, ce projet bizarre n'est pas un caprice de votre imagination ?

— C'est le fruit de patientes observations et de recherches heureuses.

— Geneviève ?...

— Divorcera.

— Quoique catholique ?

— Quoique catholique.

Léon hésita, comme retenu par la honte de ce qu'il allait demander. Mais, sur les pentes infamantes, on glisse vite.

— Et Mme Escouvar ?... prononça-t-il enfin avec embarras.

— Mme Escouvar, que je suis seul ici à visiter, te voyant si rarement à Clarens-Châlet, te croyait naïvement encore garçon. Détrompée par moi et non sans avoir deviné que je lui causais une légère déception,—elle m'a demandé si je n'avais pas d'autre fils. J'ai dû la désillusionner encore, la pauvre petite veuve !

— Mais, dites-moi, pourquoi cette dame s'intéresse-t-elle à votre dynastie plutôt qu'à d'autres, et vous prend-elle volontiers pour confident de son veuvage... consolable ?

— Parce qu'elle et moi sommes faits pour nous entendre,

— Et les motifs de cette entente ?

— Son mari n'était pas honorable ; tout le monde le sait, et seul, j'ai l'air de l'avoir oublié ; elle m'en sait gré. Son père, compromis dans nos affaires politiques, est mort à Cayenne ; tout le monde l'ignore et, seul, je le lui rappelle sans cesse : elle a peur de mes indiscrétions.

— Ah ! vous êtes certain ?...

— Je la tiens par la gratitude et par la crainte : mais la dernière de ces raisons est supérieure à l'autre.

— Vous êtes très fort, mon père.

— Je me défends contre la société.

— Laquelle est en train de ronger votre fils jusqu'aux os.

— Un peu de volonté, et bientôt, divorcé, remarié, riche, maître du terrain, tu mordras à ton tour dans la société... mais en pleine chair. Le veux-tu ?

— Si je le veux ?...

— Alors que, dès ce soir, ta demande de divorce parvienne au maire de Clarens. Pour le reste, compte sur moi.

Son père rentré dans son appartement, Léon demeura plongé dans une méditation farouche où, peu à peu, sombrait ce qui pouvait rester de bons sentiments dans cette âme dévoyée.

La liberté !... la liberté !... quel rêve !... secouer comme un importun fardeau ses devoirs d'époux... disperser aux quatre vents du ciel, comme des graines folles, les souvenirs de son

union... ne plus entendre la note étouffée d'une plainte héroïquement contenue... ne plus subir l'ennui de cette douceur féminine, de ce renoncement conjugal irritant, de cette statue de la douleur dressée devant son foyer morne, quel soulagement immense!

Vivre ainsi, près d'une femme qui souffrait sans se plaindre, sans lui fournir l'occasion d'une belle et soulageante fureur, était-ce vivre?

Il l'avait aimée, certainement; mais une influence délétère soufflait avec tant de persévérance sur cet amour qu'il n'en retrouvait même plus les cendres.

Il était las... las... las! comme les gens de plaisir, d'indépendance et d'incroyance.

Plus d'amour et plus de fortune; une femme ruinée, attachée comme un boulet à ses pieds, quelle odieuse vision!

Combien cette autre vision, que son père avait eu l'art de faire luire à ses yeux, offrait d'attractions puissantes!

Tout d'abord, de l'or pour recommencer la lutte.

Une position libre de toutes dettes, de toutes craintes. Une jeune veuve... oh! la veuve n'était là que l'accessoire.

Léon n'y voulait même pas penser. Qu'on ne croie pas, cependant, que ce fût par remords. Seulement, la nécessité de ce nouveau mariage gâtait un peu l'admirable projet paternel.

Rompre les liens pour en renouer d'autres, c'était une dure nécessité. L'indépendance

absolue serait évidemment meilleure, afin de mener à Paris la large existence rêvée.

Mais, pas de second mariage, pas d'argent.

Bah ! il se résoudrait au mariage.

Il ne connaissait pas la femme, la belle affaire ! Avait-elle des vices, des vertus, de l'esprit ? que lui importait ?

Mme Escouvar, fille d'un déporté, femme d'un banqueroutier !... Il frissonna. Le cynisme paternel ne l'avait-il donc pas encore envahi tout entier ?

Non, ce n'était pas cela. C'était une voix d'enfant qui résonnait claire et joyeuse, la voix de Jeannine courant dans le jardin avec son chien favori.

Il souleva le rideau de la fenêtre, vit la fillette et se retira brusquement, comme piqué par un dard caché. Elle l'avait vu, elle aussi, et gentiment, laissant là le chien, les cabrioles et les éclats de rire, elle vint droit aux vitres closes, y frapper de ses doigts mignons.

— Papa !... papa !...

Voilà l'épreuve véritable, à laquelle Léon n'avait point songé.

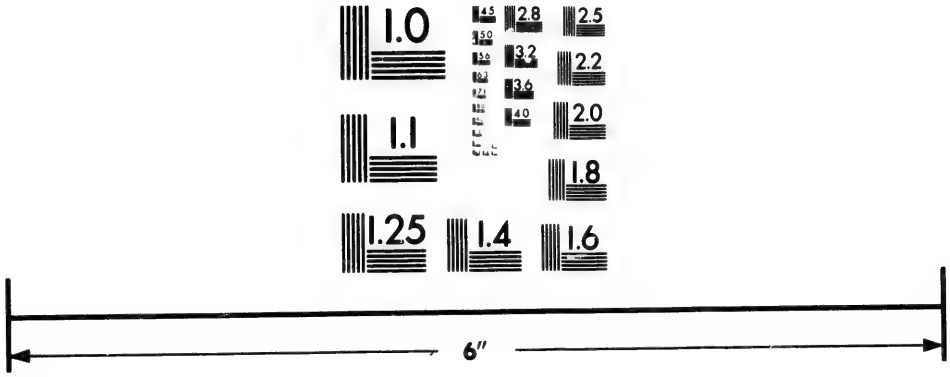
L'enfant !

La femme ne lui tenait plus au cœur par aucune fibre, mais l'enfant ?

Au dehors, la fillette s'impatientait. Les petits doigts tambourinaient désespérément. On ne le voyait pas souvent, ce père nomade. Quand on le tenait, Jeannine en voulait jouir.

Ce n'est pas que ce fût un père bien tendre,

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

bien caressant, bien joueur. Pourtant, c'était un père, même dans son indifférence, et quelque chose remuait en lui en face de Jeannine.

Et Jeannine qui l'aimait naïvement, qui ne supposait pas que les père fussent autrement que le sien, si souvent absent, ni que son aïeul toujours sombre, Jeannine trouvait des baisers délicieux, des mots charmants pour lui.

Ne pouvant se faire ouvrir, elle s'élança dans la maison et envahit le salon comme une petite folle, rieuse, les cheveux sur les épaules, jolie à croquer.

— Oh ! le vilain papa qui ne veut pas répondre à sa Jeannine ! embrassez-la vite... vite... vite...

Et s'accrochant aux jambes de Léon, s'aidant d'un fauteuil complaisant, elle montait à l'assaut des bras qui ne se tendaient pas.

Cette gentillesse faillit aussi prendre d'assaut avec les bras rebelles, le cœur fermé.

Léon luttait contre lui-même, étouffait le cri du sang et détournait ses yeux troublés pour ne pas rencontrer les yeux purs de son enfant.

C'est qu'il allait briser ce lien suprême, se priver de ces caresses, s'arracher à cette douceur, rejeter l'enfant en rejetant la mère.

Était-ce possible ?

Il eut peur de sa faiblesse en sentant sur sa joue le souffle chaud de la fillette triomphante, qui arrivait à glisser ses bras ronds au cou de l'ingénieur.

Céder, demeurer père, c'était demeurer époux. Il ne le voulait plus. L'orage soulevé par l'habile vieillard, dans ce cœur lâche, que l'abus des jouissances abaissait à la cupidité, grondait sourdement, près d'éclater en maître.

Léon arracha les bras qui faisaient à son cou une vivante guirlande, posa l'enfant sur le parquet d'un mouvement sec, et comme effrayée, elle fondit subitement en larmes :

— Va retrouver ta mère, dit-il avec colère, et que je ne te voie pas sur ma route aujourd'hui.

Mais la mignonne, pleine de terreur, ne bougeant point, ce fut Léon qui l'abandonna dans le salon désert, pour aller se concerter sérieusement avec M. Bourgeal.

CHAPITRE XIX

On peut juger de l'effarement de Geneviève lorsque, le surlendemain de ces cruelles scènes, elle reçut officiellement avis d'avoir à comparaître devant le premier magistrat municipal de la ville de Clarens.

Elle ?,.. pourquoi donc faire, mon Dieu ?... que pouvait avoir à démêler avec la municipalité locale une honnête femme cachée dans son intérieur comme dans un sanctuaire ?

Geneviève voulut interroger Léon : il était sorti depuis le matin.

Elle chercha son beau-père pour lui demander de l'aider de son expérience en affaires : M. Bourgeal était en visite à la villa Escouvar.

L'heure indiquée appochait pourtant. La jeune femme, un peu rassurée en se disant qu'une conscience droite n'avait rien à redouter de cette législation suisse à elle inconnue, se dirigea vers la Mairie.

Dans le cabinet du Maire, où un appariteur l'introduisit aussitôt, elle éprouva la vive surprise d'apercevoir Léon.

Elle voulut courir à lui, un geste froid l'arrêta. D'ailleurs, le magistrat, qui semblait plus désireux de s'occuper d'affaires que de politesses oiseuses, la fit asseoir d'un signe bref et entra tout de suite en matière.

— J'ai reçu, Madame, la demande écrite que vous adressez à l'autorité civile, conjointement avec M. Léon Bourgeal ; mais je devais, sauf impossibilité majeure, entendre, de votre bouche même, la confirmation du désir que vous exprimez.

Toujours étonnée, mais calmée par la présence de son mari, et persuadée qu'il s'agissait de quelque formalité légale au sujet de l'écroulement définitif de sa fortune personnelle, Geneviève répondit brièvement qu'elle était prête à se conformer à ce que l'on paraissait attendre d'elle, si c'était l'ordre de son mari.

— Ainsi, Madame, reprit le Maire, vous agissez avec mûres réflexions ?. . . consentement entier ?. . . absence de tout regret ?. . .

Le ton solennel de cette interrogation la troubla.

— Je voudrais savoir. . . balbutia-t-elle.

— Rien de plus juste, Madame. Je suis prêt à vous éclairer sur les conséquences de votre demande de divorce.

Elle ne prononça qu'un mot :

— Le divorce !

Et ses yeux s'ouvrirent, fixes, énormes, dans son visage blême!

Le magistrat, froidement, comme un homme habitué à traiter ces questions judiciaires, expliqua que "la demande verbale qu'il recevait de M. Léon Bourgeal, et la demande écrite qu'il avait reçue d'elle-même, Geneviève Bourgeal, dénonçaient un commun désir de divorce fondé sur incompatibilité d'humeur absolue, sur une divergence d'opinions religieuses arrivée à l'état violent, sur des vues si opposées au sujet de l'éducation des enfants que l'un et l'autre y voyaient des dangers graves pour l'avenir de la famille."

Le Maire s'arrêta une minute, pour attendre une affirmation ou une objection qui ne sortit point des lèvres désespérément serrées de la jeune femme.

— C'est donc la demande en divorce, par consentement mutuel, ajouta-t-il.

Nouveau silence.

Le même regard s'attachait à son visage glacial, avec une fixité telle qu'il en était inconsciemment gêné.

Pourtant, il reprit que "le mari, M. Léon Bourgeal, laissait entendre qu'il pourrait, au besoin, invoquer d'autres motifs... d'une nature délicate... pour obtenir le divorce à son profit."

Geneviève sursauta.

Prompt à saisir ce symptôme, le magistrat demanda courtoisement ;

— Désirez-vous, Madame, connaître ces motifs ?

Elle inclina machinalement la tête.

— "Le mari avait à reprocher à la femme un voyage fait en Angleterre avec un jeune parent, que rien n'autorisait à se permettre ce déplacement en compagnie de sa cousine, à l'insu de M. Léon Bourgeal. De plus, et malgré la défense du mari, la jeune femme pourvoyait avec une prodigalité singulière — étant donné l'état de gêne du ménage, — à l'entretien, à l'éducation d'un orphelin, misérable vagabond, indigne de toute commisération, ramené d'Angleterre par les voyageurs et confié à la surveillance de ce même parent que le mari entendait bannir de son intérieur et qui, s'il ne se présente pas, y entretient du moins, une correspondance suivie, sous prétexte de rendre compte de l'éducation du dit vagabond. De tels faits étant de nature à diminuer la confiance conjugale, à prouver combien l'autorité du mari pèse peu sur la femme récalcitrante, prodigue et dissimulée, enfin à donner à la jeune fille issue de cette union troublée le plus déplorable exemple du manque de respect et d'obéissance envers le chef de la famille."

Le magistrat, ceci dit, attendit encore.

Les yeux fixes s'étaient fermés. Geneviève semblait se répéter en elle-même ce qu'elle venait d'enttendre, comme pour se bien convaincre que la folie n'envahissait pas son cerveau,

C'était plutôt la paralysie qui glaçait son cœur.

Brutalement, elle comprenait... et le sang se figeait dans les veines de la malheureuse.

Se délivrer d'elle par le divorce !... Léon avait rêvé cette façon légale d'éloigner une bouche inutile, une perspicacité éveillée, un vivant remords.

Était-ce Léon qui avait rêvé cela ?

Non, non, Léon entrait avec ardeur, avec délices, dans un plan qu'il aurait été impuissant à concevoir. Une autre volonté plus impérieuse que la sienne, une habileté autrement astucieuse que son habileté, tenaient les fils de ce drame intime.

Geneviève articula lentement :

— Monsieur, je suis Française, par conséquent, en dehors de la législation suisse.

Le Marie sourit poliment.

— Le mariage, Madame, donne à la femme la nationalité du mari.

Nouvel étonnement sur le visage bouleversé de Geneviève.

— Pourtant... Pourtant... Monsieur, mon mari est né... en France.

— Cela est vrai, Madame. M. Léon Bourgeal est né en France, de parents suisses, et n'ayant pas accompli les formalités de la naturalisation française... il s'ensuit que lui-même est notre compatriote.

Elle se tourna, éperdue, vers l'ingénieur.

— Est-ce vrai ? cria-t-elle.

— C'est vrai, répond-il froidement.

La jeune femme retomba sur son siège en cachant sa tête dans ses mains.

Le magistrat la considérait avec méfiance, se demandant peut-être si cette mise en scène n'était point une petite comédie sentimentale. Il avait vu tant de voltefaces conjugales dans le cours de sa longue carrière !

— Madame, reprit-il d'un air lassé, — en regardant le large cadran de l'horloge, qui battait un tic-tac monotone au mur de son cabinet, — voilà une exclamation qui prouve une ignorance surprenante des origines de la famille où vous êtes entrée, et des conséquences qui en découlaient pour vous-même. Dois-je conclure que cette ignorance est aussi absolue qu'elle le paraît ?

— Oui, monsieur, dit Geneviève, faiblement; je me suis mariée très jeune, sortant du couvent, je ne savais rien, rien de tout cela. Je ne me doutais point d'avoir, par mon mariage, perdu la nationalité française.

— Dans tous les cas, madame, votre attitude présente est en désaccord avec la demande que m'avez adressée, et mon rôle de conciliateur en devient plus facile.

Léon, inquiet, murmura d'un ton sardonique:

— Souvent femme varie...

— Très souvent, oui, Monsieur, dit le magistrat ; il n'en est pas moins de mon devoir d'éclairer les consciences et de tirer parti de ces

variations mêmes pour obtenir la conservation du lien conjugal.

L'ingénieur s'inclina, les dents serrées.

— Je trouve donc, Madame, dans vos paroles dans votre physionomie, l'opposé de ce que votre demande écrite me faisait prévoir. En face de l'hésitation qui se manifeste en vous, je vous engage à réfléchir de nouveau avant de donner suite à une démarche dont la gravité vous est certainement connue.

La jeune femme venait, pendant ce court échange de phrases, de réfléchir et de prier. Une subite prudence naissait de son appel à Dieu.

Un piège, infâme lui était tendu. Avant de protester contre ce piège, au moins fallait-il savoir comment on espérait l'y faire tomber. Voilà trois fois qu'on lui parlait d'une demande écrite... écrite par elle!...

— Monsieur, reprit-elle en se levant, je voudrais revoir, avec votre autorisation, la demande dont vous me parlez.

— Rien de plus facile, madame, la voici.

Et le magistrat prenant, parmi les papiers de son bureau, une large feuille où s'allongeaient quelques lignes d'une fine écriture anglaise, la tendit à Geneviève, dont la main tremblante eut peine à la recevoir.

Écriture penchée, allongée, faite d'une succession de petits traits déliés, — écriture moderne féminine, si bien coulée dans le même moule qu'on peut dire, à peu d'exception près,

que toutes les corespondances de femme paraissent émanées de la même plume, — cette écriture ressemblait, en effet, à celle de Geneviève.

Un expert, peut-être, ne s'y fût pas trompé ; mais des yeux ordinaires, n'y auraient vu nulle différence.

Quand à la signature, elle était authentique. Sans conteste, sans doute possible, sans une ombre même d'hésitation, Geneviève la reconnut aussitôt.

C'était elle qui avait tracé son nom au bas de cette page, dont la rédaction sobre et claire exprim it le désir d'un divorce "par consentement mutuel." C'est-à-dire le moins retentissant des divorces.

Les yeux ardents de Geneviève dévorèrent cette feuille, cherchant avec passion le mot de l'odieuse énigme.

L'écriture imitée, elle la pouvait nier.

La signature était indéniable.

La veille encore, elle n'eût jamais jamais deviné la trahison qui, depuis de longs mois, la guettait dans son foyer même.

Depuis la veille, éclairée par de premières lueurs, elle était mise sur la trace d'horreurs nouvelles.

Puisqu'on lui avait fait signer en blanc, sans savoir, sans comprendre, le dépouillement de sa fille, sa propre ruine, on avait bien pu ménager une de ces signatures fatales pour rendre l'indépendance à l'époux flétri, au père sans entrailles.

L'évidence l'écrasait : on n'avait point reculé devant cette infamie.

Le dégoût, l'indignation lui montèrent aux lèvres.

Elle se tourna vers Léon, si subitement grandie par le mépris que l'ingénieur, secoué dans ses moëlles, recula sous ce franc regard plein d'éclairs.

Il sentit que la ruse paternelle, dont il se faisait le honteux complice, allait misérablement avorter, et que cette femme outragée allait lui crier, devant le magistrat attentif :

— Lâche ! ... Lâche !

Ce cri ne fut pas jeté.

Une lumière se faisait de plus en plus intense dans le cerveau de la jeune femme qu'on eût pu croire battu par la folie.

Elle voyait nettement se dessiner devant son ardente pensée un fait tangible, hideux.

Si elle disait : "Cette pièce est fausse ! Cette signature m'a été extorquée !"

Elle réduisait peut-être son mari à l'impuissance ; on pouvait la croire, ou tout au moins, lui demander des explications.

Mais, à coup sûr, elle le clouait, de sa main, au pilori de l'opinion publique.

En le dénonçant devant un magistrat, elle le livrait à la justice. En le livrant, elle déshonorait le nom que portait Jeannine... un nom qui avait, avant tout, besoin d'oubli !...

Une chrétienne, une mère, ne se jette pas

dans une telle aventure sans prendre conseil de son Dieu, de ses amis.

Ses amis !... hélas !... où donc étaient-ils ? si loin, si rares, si obscurs !

Mais Dieu lui restait, et, bien qu'il parût voiler sa face miséricordieuse, elle ne se sentait pas tout à fait abandonnée.

Elle tenait toujours serrée dans sa main brûlante la feuille révélatrice. Le magistrat fatigué de la longueur de cette scène, et qui trouvait assez naturel de voir séparer des gens dont les cœurs, à en juger par leurs expressives physionomies, gardaient le secret de nombreux griefs, la redemanda du geste et de la voix.

— Avez-vous suffisamment relu, madame ?... Cette pièce m'est nécessaire.

La voici, monsieur, dit Geneviève réconfortée par sa prière mentale ; je demande à réfléchir, ainsi que vous me l'avez conseillé.

— Autant qu'il vous plaira, madame, répondit aussitôt l'officier ministériel, en se levant avec un empressement assez visible pour qu'on en conclût l'audience entièrement terminée.

Geneviève sortit la première ; Léon la suivait, honteux, angoissé, se demandant ce que pouvait cacher le silence subit de la femme attaquée succédant si vite à l'imminence d'une explosion.

Il s'attendait à tout, à des imprécations, à des cris, à une scène nerveuse. Rien... qu'un silence écrasant ! Peut-être en pourrait-il tirer parti.

Laborieusement, il cherchait déjà quel mensonge il allait offrir en pâture à cette candeur puissante si souvent battue en brèche, et si facile encore à abuser.

Cette peine lui fut épargnée. Sans le regarder, sans paraître même se douter que la rue qu'ils devaient suivre pour rentrer au logis les voyait passer tous deux, la jeune femme allait en avant, le cœur brisé, la tête haute.

Ses défaillances intérieures se pouvaient seules deviner sur son visage blanc comme la cire et marqué d'un indicible cachet de douleur.

Elle demeurait gardienne de l'honneur paternel, et pour sa fille, elle montait son Calvaire.

La petite église de Clarens, ni vaste, ni belle, mais touchante dans sa simplicité, dressait, là-bas, sa flèche maigre. Geneviève y marchait comme à un phare.

Léon, qui s'arrêta pour la suivre, des yeux, eut comme un soupir de soulagement.

Ce n'était ni vers un avocat, ni vers un juge, que se rendait la femme menacée de divorce, la femme dépouillée et trompée, pour demander aide et lumière.

C'était vers quelque moine, ou quelque prêtre, ignorant des lois, enfoncé dans des idées antédiluviennes !...

"Le fanatisme" avait parfois du bon !!...

Presque rassuré, le cœur lâche rentra dans Clarens-Châlet où l'attendait le visage épanoui de M. Bourgeal.

— Qu'y a-t-il eu ? ... demanda celui-ci, des larmes ?

— Non, mon père.

— De l'indignation ?

— Non.

— Des dénégations désespérées ?

— Pas une seule.

— De la surprise, au moins ?

— Oui, surprise muette, ou à peu près.

— Cela me paraît marcher tout seul, alors ?

— Je n'en sais rien. Elle demande à réfléchir.

— Oh ! c'est parfait. Demander à réfléchir, quand elle aurait pu nier sa résistance, c'est un beau triomphe pour nous.

— Il y a quelque projet, je le crains, sous cette modération apparente.

Peut-être, au fond, notre initiative ne lui déplait-elle pas outre mesure.

— Comment cela ?

— Rien ne prouve qu'elle tienne ardemment à vos liens.

— Je suis certain, au contraire.

— Mais tu dis qu'elle ne proteste pas.

— Elle protestera, qui sait ? ... après réflexions.

— Nous le verrons. J'espère moi, que la désaffection dont tu fais preuve a fait naître la sienne.

Léon fit un geste.

— Je ne le crois pas, dit-il sèchement.

Étrange contradiction de l'esprit humain. Il

rejetait avec brutalité cette femme ; il n'admettait pas sans révolte que cette femme se détachât de lui !

Le vieillard haussa les épaules. Il avait trop vécu pour ne pas connaître ces inconséquences et n'en tirait, dédaigneusement d'ailleurs, qu'une conclusion : "faiblesse humaine !"

Pour ramener la sérénité sur le front de son fils, il lui ouvrit des horizons rassurants : L'argent allait lui arriver, dès le lendemain, sous forme de prêt, et en quantité suffisante pour lui permettre de se remettre hardiment aux affaires.

— Un prêt ! s'écria Léon.

— Un prêt... qu'il dépendra de toi, plus tard, de transformer en apport de votre future communauté.

— Comment ?... ce serait donc ?...

— Ce serait donc ?... répéta M. Bourgeal avec son éternel sourire railleur.

— Mme Escouvar...

— Eh ! eh !... je suis charmé de voir combien ce nom te vient naturellement aux lèvres.

— Mais c'est vous-même qui m'avez dit, mon père.

— Ne t'en défends pas. Les amis disposés à nous obliger sont assez clairsemés, pour que notre mémoire garde vite l'empreinte de ce qui les touche.

— Ainsi, sans nous mieux connaître, elle a bien voulu ?...

— Puisque je t'ai dit qu'elle n'a rien à refuser au vieux compagnon de son père.

— Pourtant...

— L'exil lie plus que la prospérité, souviens-toi. Il y a solidarité entre tous les exilés.

Léon, redoutant que le vieux sectaire ne se rejetât dans une de ses théories sur la fraternité révolutionnaire, se hâta de demander quelques détails sur l'invraisemblable intervention de la riche veuve dans la ruine qui l'étreignait.

M. Bourgeal les donna avec complaisance. La veuve avait compris à demi-mot, car elle possédait assez d'esprit pour savoir offrir à propos ce qu'on pouvait demander d'une façon moins discrète.

L'argent offert, accepté, — et dont on devait prendre livraison le lendemain chez un notaire de Genève, — on avait causé solitude, veuvage, chagrins intimes, tristesse des cœurs isolés... moins dure encore que l'asservissement des cœurs mal enchaînés et impatients de leur joug.

— Quoi ! interrompit Léon, vous avez osé faire allusion ?...

— Oh ! avec la délicatesse voulue.

— C'est infiniment trop prématuré.

— Tu t'en plains ?...

— Non... mais je ne voulais pas qu'on pût soupçonner encore...

— Triple niais !... depuis bientôt une année, nous nous entendons à merveille la veuve et moi.

L'ingénieur, abasourdi de cette prévision paternelle, ténébreuse, redoutable, et si habilement cachée, ne fit plus ni objections ni interrogations.

Il sentait, avec le soulagement des âmes faibles, qu'une main supérieure dirigeait ses propres affaires, préparait son avenir, travaillait à briser ses chaînes, et, comme il n'avait plus ni conscience, ni sens moral, ni rien autre que la passion de l'or et des jouissances matérielles, il s'abandonnait avec une étrange volupté à cette main dirigeante.

On ne peut dire que cela lui épargnait des remords, il n'en avait pas. Mais cela le déchargeait même du soin de réfléchir au plan conçu sans lui et servilement accepté par sa lâcheté majeure.

CHAPITRE XX

Dans l'ombre de la petite église, Geneviève priait. Elle ne pleurait pas. Les larmes sont faites pour les épouses accablées ; mais les mères menacées doivent refouler les pleurs et se cuirasser contre l'attaque.

Elle attendait son conseil, un vieux prêtre qui desservait l'humble paroisse catholique de la jolie petite ville de Clarens.

Lorsque ses pas lents, traînés doucement sur les dalles, troublèrent le grand silence du sanctuaire, la jeune femme se releva et vint à lui.

Du geste, il la guida vers la sacristie, et la lumière entrant à flots, voyant ce blanc visage altéré, il s'écria plein d'émoi :

— Grand Dieu ! . . . Qu'y a-t-il donc, ma pauvre fille ?

Depuis que le caprice de M. Bourgeal — qui n'était au fond qu'un projet savamment et longuement conçu — avait implanté sa famille dans ce coin riant de la Suisse, le desservant

de la paroisse connaissait bien cette pieuse jeune femme, qui assistait à l'office le plus matinal, y conduisait son enfant, y édifiait les voisins ; qui lui apportait au tribunal de la pénitence un cœur bien lourd, résigné, dont il avait mission d'élever les aspirations et de consoler les douleurs.

Il n'avait jamais entendu de plaintes amères, ni d'accusations passionnées sortir de cette bouche indulgente ; il avait senti souffrir cette âme chrétienne. Son estime de directeur et son paternel intérêt de vieillard lui appartenaient.

Et comme elle lui disait un jour, en souriant :

— On m'appelle Cléricale !

Le vieux prêtre lui répondit ;

— Ce nom, dont on veut faire une injure, vous honore, ma fille, parce que vous le portez comme un drapeau de devoir, de piété et de dignité.

Lorsque Geneviève se sentit en face d'un auditeur sympathique, d'un juge paternel, un soulagement soudain détendit ses nerfs surexcités et fondit l'impassibilité apparente de son visage blême.

D'une voix entrecoupée, avec des larmes qu'elle ne retenait plus, elle fit le récit de ce qui venait de se passer dans le cabinet du maire de Clarens.

Seulement, et pour élucider cette inexplicable aventure de demande de divorce écrite par elle, Geneviève Bourgeal, et signée de sa main, il fallait dévoiler, pour la première fois,

une des infamies du chef de cette famille dont elle portait le nom, et qui en avait commis de plus graves encore.

Il fallait articuler le fait précis d'un extorsion de signature, pour la ruiner d'abord, pour la séparer de son mari ensuite.

Un secret aussi sûr que celui de la confession planait sur cette confidence, et, seulement à l'abri d'une garantie sacrée, Geneviève la laissa s'échapper de son cœur.

Le récit achevé, vint la demande du conseil attendu.

Le prêtre se recueillit. Son âge, sa prudence. sa grande expérience des hommes, dictaient toujours ses paroles et ses actes.

A l'effarement de la pauvre femme, il opposa le raisonnement et la foi.

Tout d'abord il estima que le rôle de l'épouse, même menacée, de la belle-fille poursuivie, de la jeune mère prévoyante n'était pas d'accuser l'aïeul, mais de laisser la Providence choisir l'heure et le moyen de faire tomber les masques.

Il lui expliqua ce qu'était le divorce, légitime pour la législation de certains pays, criminel aux yeux de la religion, inacceptable par aucune conscience catholique.

En France, rejetée par son mari, elle eût pu accepter la séparation dont son honneur d'épouse et de mère devait sortir intact, parce que la séparation, quoique profondément douloureuse et regrettable, demeure empreinte de

moralité par l'interdiction d'une union nouvelle.

En Suisse, et contrainte, par un subterfuge indigne. d'en supporter les usages légaux, on entendait la faire sortir du mariage, — dont l'homme sort, lui, avec toute son autorité et sa force, — amoindrie dans sa dignité, froissée dans sa pudeur, insultée dans son culte.

Un complot de famille, ourdi dans ce foyer dont on voulait la bannir, tentait de la faire rentrer dans le monde par cette porte du divorce, dans cette situation fausse qui n'est ni celle de la femme, ni celle de la veuve.

Contre ces menées, Geneviève devait se défendre avec la modération chrétienne dans les démarches, l'indulgence dans le cœur et la fermeté snr les lèvres. Mais elle devait se défendre en évitant d'accuser.

Le vieux prêtre lui traça brièvement, lumineusement, sa règle de conduite ; l'encouragea dans cette épreuve, lui recommanda la prière comme le pain réconfortant de l'âme affligée et la renvoya plus calme, mieux armée pour faire tête à l'orage.

Le déchaînement ne pouvait s'en faire attendre a Clarens-Chalet ; les pitoyables complices semblaient en appeler la prompte fureur pour arriver plus vite à la solution passionnément désirée.

L'un voulait sa vengeance.

L'autre aspirait à sa liberté.

Dès le même soir, ils eurent l'audace de demander si Geneviève avait réfléchi... Réfléchi!

Elle répondit simplement :

— Patientez un peu.

Geneviève, le lendemain, fit prier son beau-père et son mari de l'entendre. Ils la rejoignirent au salon, toutes portes closes, sentant que l'acte le plus important de leur tragi-comédie intime allait se dérouler.

La jeune femme, fortifiée par la prière et le sentiment de ses droits, prit la parole avec gravité. Elle reconnut que les moyens employés contre elle pour la réduire au divorce étaient les plus capables d'enchaîner son opposition, ne pouvaient être combattus que par sa propre accusation contre ceux qui osaient la menacer.

Or, elle avait prouvé que, lorsqu'il s'agissait de jeter la boue sur un membre de sa famille, elle savait se taire.

Ceci, dit avec un regard expressif à M. Bourgeal père, fit froncer le sourcil à ce dernier et parut surprendre Léon.

Pour ménager l'honneur de l'aïeul et du père de Jeannine, elle se proposait donc de taire aussi au magistrat la façon dont sa signature, parfaitement vraie, se trouvait au bas d'une demande de divorce absolument fausse.

Léon fit un geste violent ; le vieillard le contint.

Mais en retour de ce silence, elle exigeait que la menace de divorce fût abandonnée et que le mot même n'en fût plus prononcé devant elle.

L'ingénieur, d'abord r[illegible]iet, sur un signe du

vieillard, déclara que Mme Léon Bourgeal était libre de se taire ou d'accuser, à son choix, mais que son attestation unique, sans témoins, sans preuves, ne rencontrerait chez les magistrats que l'incrédulité la plus naturelle ; ceux-ci étaient habitués à voir les femmes varier dans leurs désirs, habiles à broder des romans, et promptes à la calomnie lorsque leur intérêt y semblait engagé.

Une indicible expression de pitié se lisait sur les traits de la jeune femme pendant cette déclaration.

— Et vous, monsieur, dit-elle en se tournant vers M. Bourgeal, vous, le guide et le dépravateur de votre fils, supposez-vous aussi, comme les magistrats, que je sois apte à broder un roman, et prompte à lancer la calomnie ?

Le vieux politicien la comprit et sourit dédaigneusement.

Elle reprit avec fermeté :

— Ne craindrez-vous pas, si l'on m'y pousse, que je ne donne un corps à cette prétendue calomnie ?... des noms aux héros de mon roman ?...

Cette fois, le sourire disparut des lèvres venimeuses de l'amnistié, Une colère folle gronda dans son âme basse, où toutes les rancunes lentement accumulées bouillonnèrent à la fois.

— Je ne crains qu'une chose, répondit-il âprement, dans cette question de ménage à débattre entre mon fils et vous, et où vous avez la dangereuse fureur de me mêler : c'est

que votre imprudence ne m'amène à me délivrer à tout jamais, par un coup décisif, de vos allusions vipérines.

Il se leva, en enveloppant la jeune femme d'un regard foudroyant, et sortit comme un prince irrité.

Seule en face de son mari, Geneviève se sentit assaillie avec une soudaineté et une violence singulières par le souvenir de leur bonheur passé, par les réminiscences d'une affection que rien n'efface du cœur, délaissé par son indignation ou sa lassitude, aurait encore quelque chance d'être écouté.

Sans rien perdre de cette dignité simple, dont elle offrait un modèle exquis, elle se rapprocha de l'ingénieur déjà prêt à lui reprocher d'avoir gravement blessé son père, et les mains tendues, les yeux pleins de douceur :

— Léon, lui dit-elle, d'une voix touchante, depuis longtemps tu t'éloignes de moi, et non content de cette séparation secrète, tu la veux rendre publique, irrémédiable !... Que t'ai-je fait pour te voir passer ainsi, en si peu d'années de la tendresse à l'indifférence, de la froideur au mépris ?... N'ai-je pas été bonne et soumise ? honnête femme ?... mère tendre ?... Ne t'ai-je pas aimé autant que le peut faire un cœur dévoué ?... Si ma bouche a partois... bien rarement... prononcé quelque parole amère, ne sens-tu pas que ton abandon seul avait le pouvoir de me troubler jusqu'au reproche ?... Et t'ai-je souvent reproché de préférer les affaires

et les plaisirs au dévouement de ta femme, aux caresses de ton enfant?... Non, j'ai souffert en silence, espérant toujous sentir battre de nouveau ce cœur que tu m'avais librement donné et dont je n'ai pas mérité l'oubli. Hélas! l'oubli... c'est la haine qu'il faut dire. Si tu ne haïssais — je n'ose chercher à deviner pourquoi, — la mère de ta Jeannine, tu n'aurais pas usé de ruse pour la réduire à ta discrétion; tu ne la poursuivrais pas, aujourd'hui, d'une odieuse menace. Me haïr... est-ce juste? si je te rendais, Léon, la moindre part de cette désaffection dont tu m'accables, j'aurais crié ta tromperie au magistrat qui m'appelait pour m'entendre et non pour me condamner. Tu as compté sur ma délicatesse d'épouse, sur ma prudence de mère. Mais il ne faut pas me punir d'être sévère gardienne de votre honneur, à tous qui l'oubliez... en voulant faire de moi, malgré moi, une femme divorcée.

Elle s'arrêta, oppressée de sanglots, puis reprenant une énergie soudaine:

— Oh! crois ta femme, Léon. L'oubli, le dévouement, le pardon dans la ruine, l'affection dans l'abandon, tout... j'accepte tout... je te promets tout!... Le divorce, jamais!

A ce cri superbe de tendresse et de grandeur, Léon répondit brusquement:

— C'est seulement le divorce que je veux.

Geneviève, frappée au cœur, murmura:

— Et ta fille?

— Vous la garderez. Je n'entends pas vous

enlever à la fois un mari... nominatif... et une enfant qui a besoin de votre protection.

— Vous n'obtiendrez pas le divorce par consentement mutuel.

— Vous en avez signé la demande.

— J'ai signé... oui, j'ai signé... et vous savez comment.

— Le magistrat, lui, sait que c'est votre signature ; cela suffit.

— Je me rétracterai.

— Soit. Je demanderai le divorce à mon profit.

— Grâce au ciel, je vous défie de rien articuler contre votre femme qui soit de nature à vous le faire obtenir.

— Ceci est affaire entre les juges et moi.

— Et bien ! essayez, par des affirmations menteuses, de déshonorer vous-même votre propre nom, je subirai vos outrages sans faiblir. Ma religion, qui me défend d'accepter le divorce, me soutiendra contre l'étrange rage qui vous pousse à souiller par la calomnie le foyer où vous m'aviez assise. Adieu, Léon, dans votre maison, je ne vous suis plus qu'une étrangère — vous dites une ennemie — puisque les souvenirs de notre affection passée et le nom de votre enfant n'amènent plus à vos lèvres que des insultes que je ne veux pas entendre davantage.

Elle se retira noblement, après cet effort suprême pour réveiller un bon sentiment dans une âme emportée à la dérive de toutes les passions.

La dernière illusion venait de tomber, le dernier espoir de s'éteindre. Que Léon réussit ou non dans sa criminelle entreprise pour ressaisir son indépendance, il n'en était pas moins perdu à jamais, sans retour possible, pour la vie de la famille et pour son cœur à elle... Son cœur, où le mépris croissant grondait comme une vague soulevée, ne pouvait éteindre encore l'amour conjugal fondé sur le devoir chrétien.

Comment décrire dès lors la lutte incessante qui emplit cette maison lamentable?... lutte sourde le plus souvent, parfois éclatante comme un coup de tonnerre!

Geneviève, inébranlable dans sa résolution, s'attendait désormais à la persécution aigüe, aux traitements indignes, aux dénonciations fausses, aux pièges imprévus, à tout enfin.

A tout!... Non, Geneviève ne s'attendait pas à ce que "Bourgeal l'exilé" préparait dans l'ombre contre elle.

Pendant ces divisions intestines, elle se recueillait pour résister à ses adversaires, pour entendre la voix de sa conscience. Elle ne se répandait ni en plaintes ni en confidences.

Placial Molins et Julienne Outier, ses seuls amis, ne se doutèrent même pas des souffrances de celle qu'ils aimaient si discrètement et dont, dorénavant, ils pourraient au moins s'entretenir ensemble.

Julienne habitait définitivement Paris. La santé de Mme Outier, devenue bien précaire, nécessitait plus que les soins ordinaires à elle

prodigués par le dévouement de Placial, par le bon vouloir de la vieille Marianne, mais surtout l'incessante présence d'une garde malade.

Julienne n'entendait laisser à personne cette tâche sacrée ; pour l'accomplir, fallût-il même abandonner l'ingrate carrière à laquelle sa vaillance demandait d'honorables appointements.

Certes, elle ne regretta pas l'Angleterre, ni la famille orgueilleuse, ni les élèves au cœur sec qui la virent partir avec un adieu banal ; mais elle regretta les 1,500 francs lourdement gagnés, qui composaient le plus clair de ses ressources.

Ce fut sur ce point seulement que Julienne laissa échapper quelque lamentations filiales dans sa correspondance avec Geneviève.

Ce fut ce point douloureux qui imposa de nouvelles tortures morales à la pauvre jeune femme, lorsqu'elle se représentait ses amies dans la gêne noire, tandis que cinquante mille francs — une fortune pour la mère et la fille — étaient détournés de leur destination par un homme qu'elle ne pouvait démasquer, et qui dissimulait son vol sous le voile de la politique humanitaire !...

Jusqu'alors elle avait indirectement, adroitement, avec la complicité de Placial, versé sous mille formes diverses, au chevet de la veuve, le fruit de ses privations personnelles.

Elle réparait, la douce créature, le crime des siens !...

Mais aujourd'hui, où plus que jamais son intervention secrète fût devenue nécessaire près de la malade, elle-même voyait la ruine en face et l'abandon s'asseoir à son foyer.

Des deux parts, donc, si l'on s'écrivait toujours avec tendresse, on n'osait plus le faire avec expansion.

Un matin, lassé de lutter contre la verve gouailleuse d'un vieillard sans entrailles et la brutalité voulue d'un mari sans cœur, Geneviève, navrée mais inflexible, reprit le triste chemin, dont chaque pas était une douleur, qui conduisait de son habitation à la Maison de ville de Clarens.

Elle allait, après avoir beaucoup pensé, beaucoup prié, redemander au magistrat la pièce fausse, signée de sa main, qui établissait sa soi-disant demande officielle de divorce, et que le maire avait dû conserver par devers lui jusqu'à ce qu'un désistement non moins officiel lui fût parvenu.

Si elle avait tardé jusque-là, c'est qu'elle savait trop quelle menace répondrait à cette démarche. Pour l'honneur de sa fille, plus que pour le sien propre, elle avait toujours attendu un secours qui ne venait pas.

Jeannine voulait la suivre, mais, en la couvrant de baisers, la pauvre mère lui apprit que le lieu où elle se rendait n'était point un but de promenade pour une fillette bien sage, laquelle devait, au contraire, s'en aller du côté

tout opposé, en compagnie de sa bonne, jouer sur les bords du lac.

La bonne, une Suissesse honnête et bornée, reçut des instructions dans ce sens et emmena l'enfant que la mère suivit longtemps des yeux.

Sa force, sa joie, sa vie... Jeannine! Fraîche tête blonde, que de pleurs versés sur elle !...

Le maire n'était point arrivé dans son cabinet lorsque Geneviève s'y présenta. Pour ne le point attendre en compagnie des employés, elle alla s'agenouiller un instant dans la petite église silencieuse et recueillie.

Peut-être s'y oublia-t-elle un peu.

Quand elle revint à la Maison de ville, plusieurs solliciteurs plus avisés l'assiégaient. Il lui fallut attendre son tour avec résignation.

Ce fut très long ; un malheureux hasard amenait avant elle une série de gens processifs, méticuleux, dont les explications et les réclamations demandèrent un temps considérable.

Geneviève, en consultant sa montre, fut peinée de constater trois heures d'attenteu vaine. Enfin, on l'introduisit, très émue, devant le magistrat qui la reconnut aussitôt et la reçut avec sa froide politesse accoutumée.

Comme elle éprouvait quelque peine à s'exprimer, il voulut bien l'encourager à se remettre ; ce qu'elle fit par un grand effort.

L'écoutant avec l'impassibilité que les fonctions publiques imposent, il lui laissa redemander la pièce litigieuse, sans donner d'autre

motif de ce retrait que le désir de ne pas accéder, après réflexions, à un divorce par consentement mutuel.

Seulement alors, il déclara de son devoir de lui faire connaître qu'en prévision de ce retrait — dont l'état variable et mobile de son esprit inspirait la crainte — M. Léon Bourgeal avait déjà déposé dans les mains de l'autorité une autre demande, tendant, celle-là, à obtenir le divorce au profit du mari.

Ils avaient tout prévu.... tout !...

Geneviève se récria.

Le mari pouvait-il faire cela ?... Quelle preuve invoquait-il contre la femme ?

Le magistrat naturellement ne connaissait pas les preuves ; toutefois, à son sens, le langage du mari — faisant pressentir le témoignage accablant du beau-père, dévoilant les intrigues d'un cousin, les imprudences d'une adoption au mépris de l'obéissance conjugale, et d'autres détails encore à éclaircir — ce langage donc était de nature à impressionner des juges, et le magistrat ne devait point le dissimuler à l'inculpée.

L'inculpée !... elle l'était donc déjà ?

Il exhortait une fois de plus Mme Léon Bourgeal à ne pas détruire de ses mains le bénéfice d'une demande, où le consentement mutuel sauvait sa dignité personnelle.

Car, ce consentement refusé par son orgueil ou son imprévoyance, elle tombait sous le coup d'accusations graves, d'insinuations outra-

geantes, lesquelles, ne pussent-elles même pas être prouvées, n'en amoindrissaient pas moins fatalement l'épouse contrainte d'en subir l'épreuve publique.

— On ne prouvera rien contre moi, répétait fièrement Geneviève, sinon une haine immense.

— La pouvez-vous démontrer, cette haine ?

— Dans ses effets, oui, Monsieur.

— Et dans ses causes ?

— Je ne le peux sans porter atteinte à la considération de la famille où je suis entrée.

— Soit, mais la vôtre y périra peut-être.

— La Providence me défendra.

— Oh ! la Providence ! répéta le magistrat d'un ton légèrement incrédule.

Il était de ceux pour qui l'intervention divine n'est qu'un mot.

Geneviève persista, subissant avec des tressaillements, et des révoltes la perspective de ce qui l'attendait, de ce qui n'était déjà plus une menace, mais une épouvantable réalité !

Son attitude imposante, malgré l'écrasante douleur, étonnait le maire sans l'attendrir ; dans sa charge, tant de caractères vrais ou feints, de physionomies hypocrites et de langues dorées avaient défilé devant ses yeux !

Après une dernière objurgation. il voulut montrer une courtoisie peu commune à la jeune femme en lui laissant un dernier délai pour la réflexion.

— Jusqu'à demain, Madame, je garde la pièce réclamée, conclut-il en levant la séance.

Demain, vous aurez encore le droit, au lieu de subir des imputations blessantes et d'avoir à vous en laver en public, de reprendre votre liberté ouvertement, par une revendication personnelle unie à celle de M. Léon Bourgeal : le consentement mutuel enfin, le sauveteur légal de l'honneur des familles !

Et sur ce joli qualificatif, l'officier ministériel fit signe d'amener un autre solliciteur.

CHAPITRE XXI

Geneviève rentra d'un pas alourdi, croyant traîner déjà le poids écrasant de la curiosité publique, de la réprobation de quelques-uns, du doute de tous.

Elle allait avoir à lutter, non plus avec le cœur et la raison dans le sein de la famille troublée, mais avec la loi et les faits dans l'enceinte de la justice.

Quelle femme, jeune, pure et timide, n'eût été profondement remuée par cette perspective affreuse ? L'angoisse habitait son cœur.

Ah ! sans Dieu !... sans Jeannine !...

Ce fut le premier nom qui lui vint aux lèvres en entrant dans Clarens-Chalet. Un immense besoin de serrer sa fille dans ses bras lui fit même répéter son appel avec impatience.

Jeannine, contre son habitude, n'accourut pas à sa voix.

La bonne, assise dans la lingerie, quitta son

ouvrage pour demander si Madame n'avait pas rencontré Mademoiselle Jeannine et M. Bourgeal père sur la promenade.

— Moi ?... non... Où sont-ils donc ?

La bonne expliqua, que tandis que l'enfant jouait sous ses yeux, son grand-père était survenu, l'avait prise par la main et emmenée le long de la rue, à l'ombre, en disant aller à la rencontre de Madame.

Ayant commencé à les suivre, M. Bourgeal pêre avait ordonné à la bonne, dont le service devenait inutile, puisqu'il se chargeait de promener la fillette, de retourner à la maison.

Il y avait quatre heures, au moins, de cela. C'était étonnant que Madame n'eût pas rencontré les promeneurs. C'était surprenant aussi que les promeneurs eussent oublié le repas du milieu du jour.

Pendant ce récit, fort naturellement fait, l'agitation de Geneviève grandissait. Les circonstance étaient telles, la menace sourde l'enveloppait si étroitement, que cette sortie de l'aïeul et de l'enfant lui semblait aussi redoutable qu'un danger.

Elle ordonna brusquement à la servante de se mettre à la recherchee de sa petite maîtresse tandis qu'elle-même allait refaire le chemin déjà parcouru.

Mais, malgré l'activité fiévreuse de sa marche, malgré la multiplicité des informations qu'elle prit sur sa route, personne ne put lui donner des nouvelles des promeneurs.

La journée superbe engageait tout le monde à mettre à profit le clair soleil, l'air pure ; tant de grands-pères avaient passé, fiers de conduire par la main des fillettss joyeuses, que personne n'avait distingué parmi eux l'aïeul néfaste et l'enfant réclamée.

Geneviève, essayant de reprendre quelque sang-froid, se répétait que Jeannine l'attendait peut-être à la maison, tandis qu'elle s'informait au dehors, et qu'au lieu de pousser une recherche inutile de ce côté, mieux valait retorner en toute hâte vers la servante sans doute plus heureuse.

Et ses pieds, si lents tout à l'heure, volaient de nouveau vers Clares-Chalet.

Sur le seuil, la Suissesse étonné la regardait venir.

—Quoi ?... rien ?... cria Geneviève.

— Rien, Madame. Je croyais que vous les aviez trouvés.

Cette fille n'était point inquiète, puisque l'aïeul conduisait l'enfant, ce ne pouvait être qu'un retard.

Pour la mère, au contraire, la prévision d'un accident, pis encore peut-être, affolait son esprit.

Où était l'ingénieur, qu'elle ne voyait pas non plus ?

— Monsieur est rentré depuis un moment.

—Vous lui avez dit ?...

— Oui, Madame.

Geneviève s'élança vers l'appartement de son mari dont elle ne franchissait plus le seuil,

oubliant, dans son inquiétude, toute discrétion, toute étiquette.

Elle s'y jeta effarée, les mains étedues ;

— Léon !... Léon !... voici bientôt cinq heures que Jeannine... sais-tu où est Jeannine ?... ton pére a emmené Jeannine ? dis-moi... dit-moi vite... Comment ?... Tu ne cours pas aussi la chercher ?

Léon, paisiblement étendu sur une causeuse, un livre à la main, la considéra d'un air scandalisé, comme si l'entré d'une femme ainsi bouleversée lui paraiesait choquante.

— Elle est avec son grand-père, dit-il enfin d'un ton froid.

— Je sais... oui... justement...

— Et cela vous épouvante ?... Touchante union de famille !

— Mais, Léon, le repas de midi ne les a pas ramenés ?

— Il me semble qu'il ne vous a pas ramenée vous-même.

— Oh !... moi... j'étais...

— Vous étiez en affaire. Mon père aussi, probablement.

— Enfin, je t'en prie, Léon, cesse de te moquer de mon émotion. Est-ce ma faute si tout me trouble ?... Ai-je tant de joie en ce monde que la présence de mon enfant me soit indispensable ?...

— Oui, je vous sais fondue en sentiments tendres... j'entends en sentiments maternels.

— Je suis ridicule à tes yeux, qu'importe ?...

tu vois, je souffre ; viens, au moins, avec moi, chercher notre fille.

— C'est absolument inutile.

— Comment, inutile ?

— Je n'ai pas à la chercher.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis satisfait de la sentir entre les mains qui s'en occupent.

— Mais ton père est âgé... un accident peut s'être produit... ce retard qui se prolonge outre mesure...

— N'a rien que de naturel.

— Alors, tu sais où est ton père ?

— Parfaitement.

— Et Jeannine ?

— Sans doute.

— Et tu ne me le dis pas !... quand tu assistes à mes angoisses !...

— Vous êtes dans un tel état que vous ne m'entendriez même pas.

— Moi ?... ne pas entendre ?... je brûle, au contraire, de savoir. Où est-elle ?... Pourquoi ne rentre-t-elle pas ?... Pourquoi M. Bourgeal a-t-il oublié le déjeuner ?

— Bon. Vous voilà repartie !... Quand je prétendais que vous ne m'écouteriez pas même !

— Me voici. J'écoute... Ah ! parle donc !

— Mon père est sorti peu de temps après vous, a demandé ma fille à sa bonne et s'est dirigé vers l'embarcadère, où deux bateaux se croisaient.

— Deux beteaux ?...

— L'un, allant de Genève à l'extrémité du lac ; l'autre venant de l'extrémité du lac pour gagner Genève.

— Je comprends... Eh bien ?

— Eh bien, mon père a pris l'un de ces deux bateaux, comme tout voyageur a le droit de le faire.

— Avec Jeannine ?

— Avec Jeannine.

— Ah !... que voulait-il faire de cet enfant... sans m'avertir ?

— Je l'étais, moi.

— Sur le sac ?... ce n'est point l'heure de la promenade.

— Qui vous dit que ce soit une promenade.

— Que serait-ce donc, mon Dieu ?

— Un voyage, peut-être.

— Un voyage ?... tu dis un voyage ?

— Je le dis.

— Léon !... Un voyage... Jeannine ?... à son âge !... mais sa mère ?...

— Mon père suit.

— Oh !... mais, un voyage, dans quel but ?... c'est horrible, cela !...

— Dans le but de faire de ma fille, ce que j'entends qu'elle soit.

— Voyons, voyons... je rêve !... un voyage... un but... ton père...

— Eh ! vous ne rêvez prs. Mon père emmène ma fille, par l'entier consentement de ma volonté.

Geneviève fit un bond qui la porta, haletante, tot proche de son mari, dont son souffle ardent brûla le pâle visage.

— Vous avez fait ça, vous ? gronda-t-elle.

— Je l'ai fait, parce que Jeannine est ma fille.

— A votre père ?. . . à votre père ? vous avez donné ?. . .

— Pour qu'il l'élève dans ses idées, qui sont les miennes. . . dans ses larges vues libérales, qui, trop tard, sont devenues les miennes aussi.

— Pour en faire une libre-penseuse ! . . .

— Une libre-penseuse, oui.

Geneviève passa ses mains sur son front, et d'un air égaré :

— Où la cache-t-il ?

— C'est mon affaire.

— Où ?. . . où ?. . .

— Assez loin, assez sûrement, pour que votre influence n'en fasse pas une cléricale, comme vous.

— Une séquestration ?

— Non pas. Personne ne sera plus heureuse ni plus libre que Jeannine, élevée dans les doctrines de la raison.

— Élevée dans la négation de toute croyance ! . . . dans la haine de tout culte ! . . . dans la desséchante analyse de tout élan surhumain ! . . .

— Excellente éducation moderne, que je déplore de n'avoir pas trouvée chez vous.

— Élevée sans Dieu ! . . .

— On s'en passe. Voyez mon père et moi

— Élevée sans sa mère !...

— C'est son émancipation que je décrète.

— Malheureux !... ne blasphémez pas !

— Et vous, ne divaguez pas !

— Léon, l'épreuve a assez duré. Rendez-moi ma fille.

— Elle est loin, vous pouvez m'en croire.

— Ainsi, c'est vrai cette impudente assertion ?... Votre père a emporté mon enfant comme sa proie ?...

— Sa proie intellectuelle... peut-être. Mais c'est moi qui l'y ai autorisé, et vous pouvez être certaine que rien ne manquera au bien-être de ma fille.

— Ah !... vous outrepassez vos droits à l'injure et à la torture, à la fin !... Il y a des juges, en Suisse comme en France.

— Et même des juges plus enclins qu'en France à rendre l'indépendance à ceux qui l'ont imprudemment enchaînée.

— Ce n'est pas à ceux-là que j'irai crier votre nouveau crime... mais il y a ceux qui rompent les mariages... il y a d'autres juges que ceux qui protègent les mères !

— Essayez.

— Ceux aussi qui défendent les enfants contre leurs parents aveugles.

— Ceci est plus délicat. Prouvez donc à un tribunal, quel qu'il soit, que je n'ai pas le droit de confier ma fille... ma fille, entendez-vous ? à mon propre père ?

— Ne plus la voir !... balbutia la pauvre mère hors d'elle-même.

— Vous la reverrez... sa bouche vous appellera toujours ; mais son cœur sera formé à l'image paternelle. Son éducation dépend de moi, vous dis-je.

Geneviève frissonna sous l'indiscutable logique de cette proposition.

Léon le vit et mit à profit sa victoire.

— Jusqu'à ce que le divorce ait décidé lequel de nous doit conserver Jeannine, sachez Geneviève, que j'ai pour moi le droit, la loi, l'usage, la raison. Notre fille est *ma* fille ; je la puis confier à qui bon me semble ; à plus forte raison à un vieillard que j'honore, si vous le haïssez.

— Ma religion me défend de haïr.

— A un vieillard qui est mon père, qui est instruit, qui est écrivain à ses heures et philosophe toujours.

— Païen ! murmura le jeune femme.

— Païen, soit. Il me plaît que ma fille soit païene.

— Je ne le souffrirai pas.

— Comment vous y prendrez-vous ?

— J'irai crier votre dessein sur les places publiques, s'il le faut.

— Pour vous faire huer comme une énergumène, et enfermer comme une folle.

— Eh ! qu'importent la prison, les huées, si je soustrais ma fille à vos mains ?

— Vous ne l'y soustrairez pas. Femme igno-

rante et fanatique !... Sachez bien que j'ai le droit... l'imprescriptible droit... de faire de mon enfant ce que bon me semble en fait d'éducation et de religion. Son éducation sera celle de la femme libre. Son culte ?... son culte, puisqu'il vous en faut un, sera la libre-pensée.

Geneviève éperdue tordait ses bras devant l'ingénieur impassible, armé de son droit de père et de sa férocité spéciale d'homme faible que la passion transforme en tyran.

Elle se sentait écrasée par la vérité douloureuse. Cet homme était le maître de l'âme de Jeannine, puisqu'elle ne la lui pouvait arracher.

Et derrière ce jeune père, que la cupidité poussait à toutes les infamies, se dressait, plus à craindre encore mille fois, l'influence maudite, toute-puissante, d'un vieillard impie, haineux !

La haine importait peu, dans cette solennelle question de la fille enlevée à la mère ; l'impiété menaçante et victorieuse était autrement redoutable !

Entre l'âme à jamais perdue de son innocente et pure Jeannine et sa propre perte à elle, qui se sentait atteinte au cœur par tant de coups odieux, pouvait-elle hésiter ?

Le corps agité d'un tremblement convulsif, se soutenant à peine, les mains suppliantes :

— Que faut-il faire ? bégaya-t-elle. Que faut-il faire pour sauver l'âme de mon enfant ?

Léon n'attendait sans doute que ce cri de la mère chrétienne.

— Faites... faites que Jeannine soit à vous.

— A moi ?

— A vous... et tout à vous.

— Dites ?... cela se peut donc ?

— Que vous me l'enviez !... matériellement et moralement !

— Oui... dites ?... Oh ! dites ? Cela se peut-il?

— Cela ce peut.

Geneviève ne respirait plus.

— Alors... il faut ?... il faut...

— Le divorce, par consentement mutuel.

Elle se redressa, le visage si angoissé que la folie semblait y avoir subitement posé sa griffe. Sa voix ne paraissait plus être une voix humaine, mais un gémissement saccadé.

— Le divorce !... Ah !... que le crime... que le crime retombe sur votre tête !...

Elle ouvrit les bras, comme pour saisir un idéal invisible, et sortit affolée.

Sur le seuil, ses pieds prirent des ailes ; elle ne courut pas, elle vola vers la ville en balbutiant des mots sans suite, mêlés de sanglots.

Quelques promeneurs, qui la virent passer comme une flèche, son chapeau dénoué, ses cheveux flottants, se dirent qu'un malheur venait d'arriver ; d'autres pensèrent que cette malheureuse allait se jeter à l'eau et la suivirent pour l'en empêcher.

Un homme aussi, de loin, suivait cette course vertigineuse. C'était Léon, que sa dignité oût

bien voulu retenir au logis, mais qui redoutait vaguement quelque catastrophe trop difficile à expliquer.

Si vite qu'il allât pourtant, il ne pouvait lutter de vélocité avec cette femme qu'emportait un orage intérieur, une terreur immense ; avec cette femme qui courait, la tête perdue, chercher à reprendre l'âme menacée de sa fille en s'abandonnant elle-même.

Elle allait droit à la Maison de ville, sans daigner voir sur sa route l'ébahissement qu'elle soulevait.

Comme un ouragan, elle y pénétra, demandant le maire d'un accent si étrange que l'employé hésitait à l'introduire et voulut parlementer. En face de cette hésitation, Geneviève renversa brusquement les usages, ouvrit elle-même la porte qu'on lui disputait et s'élança dans le cabinet du maire.

— Je consens à tout !. . . à tout !. . . cria-t-elle en se dressant, farouche, devant lui.

Le magistrat la considéra, tout effrayé de cette apparition, de cette voix, de ce consentement si bizarrement donné.

— Que ma fille me soit laissée seulement ! acheva-t-elle d'un accent brisé.

Il avait parfois supposé, devant les incidents de la demande de divorce, que cette jeune femme énigmatique n'était pas en pleine possession de sa raison.

Certes, cette démarche pouvait bien confirmer son doute.

— Vous avez réfléchi, madame ? interrogea-t-il pourtant, en avançant un siège où la malheureuse s'abattit lourdement.

Elle fit, de la tête, un signe affirmatif.

Ses yeux immenses regardaient dans le vide.

— Vous ne voulez plus reprendre la demande signée de votre main ?

Elle secoua la tête de nouveau.

— Vous entendez que les formalités légales suivent désormais leur cours ?

Un frémissement secoua les épaules de la pauvre mère.

— Vous ne vous opposez pas à la suite qu'il va falloir donner à votre commune requête ?

— Non, balbutia-t-elle.

— Vous connaissez bien toutes les conséquences du consentement... mûrement délibéré... que vous apportez devant moi ?

— Oui.

— Il suffit. Je vais agir.

— On me donnera ma fille ? interrogea-t-elle passionnément.

— Dans l'état de la cause, et vu l'âge de l'enfant, cela me paraît indiqué.

— Il faut qu'on me donne ma fille ! dit-elle avec un geste égaré.

— Si le père ne vous la dispute pas.

A ce moment, l'ingénieur parut dans l'encadrement de la porte demeurée ouverte.

Geneviève étendit la main vers lui.

— Il ne me la disputera pas !... s'écria-t-elle

d'une voix éclatante comme un chant de triomphe,

Ce fut son dernier effort. Elle retomba, brisée, et sa tête se renversa sur le dossier du fauteuil dans les flots déroulés de sa blonde chevelure.

On s'empressa. Le maire sortit de son impassibilité professionnelle, en face de cette belle jeune femme que la mort semblait effleurer d'une aile palpitante.

L'employé apportait du vinaigre. Léon la souleva dans ses bras, pour l'emporter lui-même, avec un empressement qui n'avait rien d'exagéré.

Les dernières paroles échangées entre Geneviève et le maire étaient parvenues à son oreille.

Tout ce qu'il désirait était obtenu. Mieux valait ne pas prolonger cette dangereuse présence, en un tel lieu, devant tant de témoins,

Son attitude excellente frappa le magistrat. qui plaignit ce galant homme, affligé d'une femme malade d'esprit et de corps!... d'une femme exaltée et versatile!.., d'une femme exaltée et versatile!...

Il crut même devoir le consoler un peu, et lui dit doucement, tandis qu'on réquisitionnait au dehors une voiture de promenade pour transporter Geneviève évanouie:

— Ce ne sera rien, sans doute monsieur, c'est l'émotion. Mme Bourgeal venait de ratifier verbalement sa demande écrite et... vous

sentez... en se voyant en face du but... car maintenant c'est chose faite... Enfin j'espère que cette indisposition passera vite.

Léon, détournant la tête pour dissimuler son contentement, le remercia d'un air distrait, comme un homme absorbé par les soins à donner à la malade.

— Certes, se dit le maire, voilà un cœur généreux !

Et il se remit à son bureau, satisfait de sa politesse et de sa perspicacité.

La voiture emporta Geneviève et Léon. On n'eût pas deviné à voir ce mari attentif, près de cette femme évanouie, quels sentiments l'agitaient

Un médecin, averti sur la route, les suivit à Clarens-Chalet, employa des moyens énergiques pour rappeler la malade à la connaissance, et ne dissimula pas quelques inquiétudes en face de la fièvre qui se déclara dans la soirée avec une extrême violence.

Léon ne quitta Geneviève que pour porter au télégraphe une toute petite dépêche :

"Revenez, elle a consenti."

Et pour adresse, il écrivit : "M. Bourgeal, hôtel de France, à Thonon."

De la maladie de Geneviève, il ne songea même pas à parler.

M. Bourgeal revint dans la matinée du lendemain, accompagné de sa petite-fille, tout attristée de se voir seule avec un aïeul si sévère,

pendant un voyage si inattendu, qui avait paru bien long à la chère mignonne.

Jeannine réclama tout de suite sa mère, près de laquelle Léon la conduisit.

Son entrée dans cette chambre obscure, où flottait une odeur d'éther, parut lugubre à l'enfant ; et, quand elle aperçut sa mère adorée, blanche comme la toile de son oreiller, immobile, les yeux clos, sans comprendre elle la crut morte et se mit à pleurer.

Au bruit, Geneviève souleva péniblement sa tête, regardant, avec une muette anxiété, qui pleurait ainsi prématurément sur elle.

Léon tira les rideaux. Elle fit un cri où son âme jaillit tout entière :

— Jeannine !

La mignonne accourut, les bras ouverts.

Et ce furent des caresses folles, parmi lesquelles on entendait cette parole revenir toujours :

— A moi !... tu es à moi !... à moi... je te paye assez cher !... à moi !... je te paye de ma vie !

— Voyons, dit le docteur qui entrait, voici beaucoup d'émotion... il faut se calmer, ma chère dame. Cela ne vaut rien du tout, ces attendrissements-là.

— Qu'on ne me la prenne plus ! cria Geneviève, dont le regard s'égara de nouveau.

Le docteur réfléchit un instant. Il était observateur. Les visages de Clarens-Chalet parlaient peut-être à leur insu. Les bruits de la

petite ville avaient bourdonné à son oreille. Il ne se croyait pas très loin de la vérité. La discorde était assise à ce foyer.

Prenant à part l'ingénieur, il lui déclara que la santé physique et intellectuelle de Mme Bourgeal venait de recevoir une dangereuse atteinte, qu'un apaisement d'esprit était indispensable, un changement de milieu nécessaire, et qu'il l'engageait vivement à faire voyager la malade, aussitôt qu'elle le pourrait supporter.

— Que craignez-vous donc ? interrogea l'ingénieur.

Le docteur hésita.

— Est-ce que le cerveau ?...

— J'espère que ce qui peut amener, dans son milieu habituel, des complications graves, ne sera plus, allieurs, qu'une agitation facile à éteindre.

— Ainsi, l'ébranlement physique ?...

— M'effraye moins que l'ébranlement moral.

— Il faudrait la dépayser ?

— C'est urgent.

Léon demeura fort perplexe, bien que l'avis médical ne pût recevoir encore sa réalisation, car la malheureuse femme ne semblait pas en état de voyager de si tôt.

Il ne fallut pas songer à lui retirer Jeannine pour la nuit, même pour quelques heures, même pour le repas du soir,

Cette mère, à qui l'on avait enlevé son enfant, et qui la rachetait si chèrement que sa

raison sombrait dans le marché, ne la voulut pas perdre de vue.

Le petit lit, placé près du sien, lui paraissait encore recéler quelque danger, et ce fut dans sa propre couche qu'elle abrit sa fille, la serrant dans ses bras fiévreux, comme pour défier ses persécuteurs de venir l'y reprendre.

Jeannine l'entendit pleurer tout bas et prier la nuit entière. Effrayée, l'enfant ne dormait pas non plus. En revanche, la servante qui veillait, ou devait veiller, faisait entendre un ronflement sonore dans le large fauteuil où elle s'était installée,

Un peu avant l'aube, Geneviève se glissa hors de son lit, s'habilla sans bruit, très hâtivement, fit signe à Jeannine de garder le silence, tandis qu'elle la revêtait furtivement de ses habits de la veille.

La grosse Suissesse dormait toujours

La jeune femme ouvrit un meuble, avec un grincement de clef qui fit courir un frisson sur ses épaules. Un ronflement répondit à la plainte de la serrure et Geneviève respira.

Dans le meuble, elle prit une bourse assez plate, quelques papiers, une chaîne d'or ayant appartenu à sa mère, — dont elle retira la montre, cadeau de l'ingénieur, — et deux ou trois bagues de famille triées parmi celles dont la provenance conjugale révoltait sa délicatesse.

Puis, prenant par la main Jeannine absolument terrifiée, elle sortit comme une ombre de sa chambre, de la maison et du jardin.

Où allait-elle ? Sa raison obscurcie ne la guidait plus. L'instinct maternel seul surnageait dans le naufrage de cette intelligence trop durement frappée.

On avait voulu lui enlever l'âme de sa fille ! la personne de sa fille !...

Elle allait cacher Jeannine, comme on cache son trésor à l'approche des pillards.

CHAPITRE XXI

La ville dormait, le lac dormait. Le jour ne paraissait point encore. La vive fraîcheur de cette heure matinale enveloppa la fugiti

Elle allait devant elle, frissonnante, sans s'arrêter, poussée par la crainte de la poursuite.

Le clocher lui servait de phare. Abandonnée, repoussée ou frappée par tous, elle courait cacher le seul bien qui lui restât à l'ombre du sanctuaire.

Vainement essaya-t-elle d'en pousser la porte close. Là aussi le repos nocturne n'avait pas pris fin. Mais avait-elle compté les heures? Savait-elle bien, la pauvre créature, à quelle période du jour correspondait le moment présent ?

Elle se blottit sous le porche, se dissimulant de son mieux derrière une pile de draperies, échafaudées la veille par les pompes funèbres, en prévision d'une cérémonie prochaine.

Jeannine ne pleurait plus, ne s'étonnait plus, mais, reprise par le sommeil de cet heureux âge, elle penchait sa petite tête sur les rouleaux de drap noir et dormait.

Il se passa un temps assez long. Rien ne bougeait encore dans les villas riantes qui forment un cadre au lac bleu.

Enfin, quelque chose parut remuer et bruire dans le grand silence. Un pas lourd fit crier le sol durci. Une sihouette rustique se découpa sur la tranche de ciel, violette et rose, que Geneviève apercevait de son abri.

C'était le sonneur-sacristain de la petite église qui venait remplir son office, sans hâte, sans ennui, avec la méthodique régularité des vieilles habitudes et des vieilles fonctions.

Il fit résonner son trousseau de clefs ; sonnerie charmante pour l'oreille anxieuse qui en guettait le carillon. Puis il ouvrit la grande porte, se signa, et marcha droit vers le chœur, sans remarquer que, dans son ombre épaisse, se glissait une ombre plus frêle.

Geneviève, dans ce lieu de prières, se sentit soulagée ; il lui sembla que même à notre époque, si loin de celle où les églises servaient d'asile au malheureux, au criminel même, on ne viendrait pas l'arracher de l'autel.

Ce fut, en effet, dans une petite chapelle obscure qu'elle se réfugia, sans que les yeux observateurs du sacristain eussent la tentation d'y soupçonner sa présence.

D'ailleurs, ce n'est pas lui qu'elle redoutait.

Il connaissait bien la pieuse paroissienne. Sa curiosité, tout au plus, pouvait être désagréable à celle dont la matinale présence n'était point habituelle

Ce qu'elle redoutait?... Oh!... ce qu'elle redoutait!... Un pressentiment d'horreur la secouait tout entière en y songeant. Elle redoutait qu'on lui reprit sa fille, pour en faire une enfant sans mère et sans foi!

La malheureuse essaya de prier. Les mots ne venaient pas à ses lèvres. La pensée même se refusait à son désir. Fuir!... tout se résumait pour elle en ce mot ardemment répété.

Pour fuir, il fallait que l'heure en fût venue, que le moyen en fût choisi. Un bateau allait passer, elle le savait bien; mais comment monter sur ce bateau sans être vue? N'était-elle pas épiée? N'avait-elle pas été suivie? N'attendait-on pas qu'elle sortit de son asile pour la poursuivre?

Quand elle se présenterait à l'embarcadère, le père ne serait-il pas là pour reclamer l'enfant?... l'époux pour imposer l'obéissance à la femme?

Jamais. Elle préférait courir tous les risques, s'exposer à tous les dangers. Cette inquiétude, d'abord vague, grandissant avec la marche du temps, prit bientôt une telle intensité que la pauvre mère affolée, reprenant dans ses bras son cher fardeau, abandonna l'asile de la première heure pour accomplir un sauvetage plus périlleux.

Elle avança dans la campagne, jusqu'à ce qu'un canot de plaisance lui apparut, attaché au rivage, doucement balancé par le flot. C'était ce que son œil fiévreux cherchait de loin. Monter en canot, le conduire elle-même vers le fond du lac au devant du bateau à vapeur, c'était une entreprise téméraire peut-être pour une femme faible et malade.

Geneviève la tenta, pourtant.

La fillette épouvantée, cramponnée au banc, vit sa mère détacher la chaîne, prendre les rames et donner une impulsion hardie au canot.

La fragile embarcation, fine et légère, connaissait-elle la direction d'une main féminine ? Quelque belle propriétaire désœuvrée, quelque nuageuse Anglaise de la colonie la faisait-elle parfois évoluer sur l'onde bleuie ?

Ou plutôt le Seigneur, qui protège les mères voulut-il abaisser jusqu'à celle qui emportait son enfant une aide miséricordieuse ?

Le canot obéit à la main inexpérimentée et fila d'une bonne vitesse le long des rives. D'abord Geneviève ne sentit pas l'effort ; la fatigue même ne sembla pas l'atteindre. Volontiers eût-elle crié ! "Plus vite !... plus vite !..." Mais, peu à peu, son coup de rame s'amortit ; le bras languissant réclama du repos, et le canot, comme un cheval qui ne sent plus le mors, tournoya sur lui-même, prêt à la dérive.

La jeune femme, en sentant lui échapper ce qu'elle considérait, dans sa terreur, comme un

moyen de salut, jeta autour d'elle un regard navré.

Pas de secours visible. Pas de bateau à vapeur à l'horison.

La fatigue engourdissait son bras, au point que la rame, lui échappant tout à coup, s'en alla, roulée dans une des courtes lames qui donnent au lac Léman une dangereuse instabilité.

Geneviève fit un effort vain pour la ressaisir et retomba sur le banc, toute baignée de larmes.

A ce moment, d'une maisonnette qui trempe ses pieds dans l'eau, sortit un pêcheur portant une nasse d'osier. Il sifflotait, l'air épanoui, et parut on ne peut plus surpris d'apercevoir, de si bonne heure, en canot, une femme seule avec une enfant, pleurant toutes deux à chaudes larmes.

Peut être était-il sensible ; à coup sûr, il était curieux. Le spectacle lui parut mériter une question, une intervention, d'autant mieux que, pêcheur et canotier de son état, il promenait quotidiennement la colonie étrangère et connaissait à peu près tout le personnel du littoral.

Or, le beau visage qui se releva à son appel, lui était tout à fait inconnu.

S'il voulait interroger, il n'en eut pas le temps. En le voyant, Geneviève se redressa et d'une voix ardente :

— Monsieur... Monsieur... montez avec nous... prenez la direction du canot... Menez-moi vite... bien vite... je suis pressée... si vous saviez... pressée !... pressée !...

Le pêcheur eut le pressentiment d'avoir affaire à une femme qu'un malheur, un crime, une aventure extraordinaire jetait hors des habitudes de ses pareilles.

Jamais promeneuse plus belle, mais aussi plus étrange, n'avait réclamé son secours.

Si c'était une aventurière, pourtant?... si pressée que cela?...

Qu'avait-elle donc perdu?... ou volé?

— Où voulez-vous aller, madame? demanda-t-il d'un ton méfiant.

— Au bateau.

— Lequel?

— Celui qui, du fond du lac, va vers Genève.

— Ah! bien, à cette heure-ci c'est le *Bolivar*. Il ne tardera pas. Attendez-le.

— Non, non, je veux aller à sa rencontre.

— C'est une drôle d'idée, tout de même!

— Oui; je payerai ce que vous voudrez.

— Je le pense bien, mais pourtant... c'est pas l'habitude d'aller à travers le lac: les pontons sont faits pour s'en servir.

— Venez; voilà de l'or... Qu'est-ce que cela peut vous faire de me conduire!

Geneviève fouilla vivement dans sa robe; l'or brilla dans ses doigts tremblants d'impatience.

Le pêcheur n'hésita plus. Après tout, il n'était point chargé de la police du lac.

Il ramassa une rame le long de sa maison, se mit à l'eau bravement, rejoignit le canot et s'y installa en dix secondes.

— Allons, nage, fit-il avec un sourire résolu.

Une pièce d'or est toujours bonne à gagner pour les délicatesses d'ordre inférieur. Cette fois, au moins, elle était saintement gagnée, bien que le bonhomme en doutât un peu.

Il devenait facile, avec l'allure rapide que le canot acquit aussitôt, de gagner très vite le prochain embarcadère.

Geneviève s'y opposa aveuglément, voulant aller plus loin plus loin, toujours en avant.

Le pêcheur s'y résigna : cette dame avait le droit de faire du chemin pour vingt francs, après tout.

La rencontre du bateur à vapeur, qui marchait sur Geneviève, la contraignit, à rentrer dans "le va et vient" des voyageurs massés sur le ponton de la petite station.

Le nombre en était restreint, du reste. La fugitive paya le pêcheur, monta sur le *Bolivar*, sa fille toujours étroitement serrée dans ses bras, et descendit aussitôt dans le salon pour y chercher la place la moins en vue.

Un amoncellement de valises, de châles, de water-proofs, de livres et de paquets, qu'un voyageur accapareur avait échafaudé sur la banquette du fond, attira l'attention de la fugitive ; elle courut s'y blottir, s'assurant d'un coup d'œil vif qu'aucune figure de connaissance ne partageait son asile.

Allongée sur la banquette et bercée par le mouvement régulier du bateau, Jeannine se rendormit.

Les passagers montaient et descendaient à chaque station ; celle de Clarens ne versa sur le *Bolivar* que deux Français, trois Russes, et une demi-douzaine d'Anglaises.

Si les habitants de Clarens-Châlet avaient tenté quelque chose pour arrêter le départ de leur victime, ils durent renoncer à la rencontrer au quai d'embarquement.

Grâce à la ruse que l'amour maternel avait inspirée à Geneviève, elle était déjà cachée dans les flancs du bâtiment libérateur, tandis qu'on y guettait son entrée.

Le temps était superbe, la navigation douce. Les voyageurs affluaient. A Lausanne, une dame mûre, suivie de colis encombrants, fit son apparition dans le salon.

Sa vue fit pâlir Geneviève, car, sous les traits flétris, faux et vieillots, de cette femme d'une élégance outrée, elle reconnaissait l'ancienne voisine de Fontenay-sous-Bois, l'amie de Lucy, le mentor complaisant de la fille révoltée, Mme Avrial.

Celle-ci vint s'asseoir juste en face de la jeune mère, qui faisait prendre à Jeannine un frugal repas. Leurs yeux se rencontrèrent et Mme Avrial eut aussitôt un sourire rayonnant.

Pour qui connaissait cette aimable nature, ce sourire présageait un coup de boutoir, une mauvaise nouvelle, ou quelqu'autre méchante satisfaction.

Mme Avrial débuta par un geste engageant, accompagné d'une exclamation :

— Oh !...quelle surprise !... Madame Geneviève !

Geneviève épouvantée demeura immobile.

— Je ne me trompe pas. C'est bien vous, chère madame !... s'écria l'ennemie du clergé, des sacrements et de l'autorité paternelle, en traversant le salon pour rejoindre les voyageurs. Que voici longtemps que nous ne nous sommes vues !... En avez-vous même gardé souvenir ?... C'était à Londres... Vous nourissiez le projet, enfantin, permettez-moi de vous le dire, de ramener votre belle-sœur au logis !... Hein? chère madame, quelles illusions aviez-vous donc à cette époque ?... Ramener Lucy ?... la chère fille vous reçut assez mal, ce me semble... En quoi elle eut absolument tort. Vous étiez assez malheureuse déjà de faire ces recherches inutiles et ces instances absurdes. Enfin, tout cela est de l'histoire ancienne. Comment allez-vous ? Vous avez l'air souffrant... Oh ! votre main est brûlante !... Seriez-vous malade ?

Geneviève inclina légèrement la tête, résignée à ce flux de paroles, effrayée de cette rencontre, n'ayant aucune idée nette de ce qui pouvait en sortir pour elle, si ce n'est quelque désagrément nouveau s'ajoutant à de bien autres angoisses.

Mme Avrial prit ce mouvement machinal pour une réponse affirmative.

— Ah ! pauvre madame !... vous êtes malade et vous voyagez... toute seule ?... J'entends seule avec votre fillette ?... Une belle enfant !

Je comprends, vous allez consulter à Genève. Je vous recommande le docteur Joubert, excellent... excellent !... J'ai eu l'occasion de le consulter pour moi, et aussi pour Lucy, il y a deux ans, lorsque notre grand ténor, Antonio Boldini, donna un concert à Genève qui fit un bruit !... Vous n'êtes pas sans avoir appris combien cette réputation s'est étendue ? Je sais bien que la façon dont s'est fait ce mariage a vivement choqué vos idées ; mais, après tout, il faut être de son temps, chère madame, et vous avez gardé des manières dévotieuses que le moyen âge lui-même vous envierait. Allons !... allons !... pardonnez à ma franchise. Je ne veux pas vous blesser. D'ailleurs, sauf ce vernis de couvent, dont vous n'avez point su vous délivrer, vous êtes, chère Madame, une estimable et charmante petite femme, que Lucy et moi avons souvent plainte de demeurer aux mains d'un beau-père égoïste et tyranneau. Oh ! vous n'allez pas dire non, j'imagine ? On le connaît, ce beau-père. Si Mme Boldini regrette quelque chose dans son mariage, ce n'est pas, certes, d'avoir quitté un homme aussi dur aussi violent que M. Bourgeal.

Ce nom, que Geneviève, dans son état nerveux, ne put entendre sans un frisson de terreur, amena sur son visage une pâleur plus accentuée ; mais elle ne prononça pas un mot.

— Bon ! s'écria l'infatigable mentor de Lucy, je devine que ce beau-père-là vous rend la maison commune médiocrement agréable. On

m'a écrit de Fontenay, que vous aviez quitté ce bon petit pays pour la Suisse. Je ne suis donc pas très étonné, mais tout à fait charmé, de vous y rencontrer. Que voulez-vous, pauvre chère petite madame?... les beaux-pères passent. C'est ce qu'il faut vous répéter avec philosophie. Mme Boldini se le dit également. Elle reverrait, je crois, son frère, avec plaisir, mais son père, jamais. Si, au moins, M. Boldini continuait une vie opulente à cette chère Lucy!... Hélas!... j'ai le regret de constater que les artistes sont fort dépensiers. Tenez, vous êtes trop discrète pour me faire des questions, mais je lis dans vos yeux que vous désirez savoir ce que devient ce petit ménage.

Geneviève, étonné qu'on pût lire ce désir dans le regard vague et douleureux qu'elle promenait autour d'elle, essaya faiblement de protester.

Elle se sentait si souffrante, si craintive, que les mots ne pouvaient sortir de ses lèvres, de même que les idées ne pouvaient se présenter nettement à son esprit.

Mme Avrial lui prit les mains d'un air protecteur.

— Non, non, ne vous en défendez pas. On se brouille, on se perd de vue, on croit ne plus s'aimer; mais, au fond, on s'intéresse toujours les uns aux autres. D'ailleurs, votre belle-sœur ne vous a pas gardé rancune de votre expédition de Londres, elle vous plaint, je vous l'ai déjà dit. Entre nous, vous pouvez le lui ren-

dre un peu. Ah ! tout n'est pas rose dans les mariages d'inclination !

La bonne âme s'attendait à un haut-le-corps, à un geste de surprise, à une exclamation. Elle aimait à ménager ses effets et en jouissait comme un comédien.

Geneviève n'ayant même pas remué, car ses oreilles bourdonnantes percevaient à peine ce babillage effréné, Mme Avrial pensa que le plaisir était mince d'entretenir une créature si passive et si mélancolique, que rien ne paraissait étonner.

Pourtant, elle tenait à son récit et se résigna à le faire, même devant cette notoire indifférence.

— Faire deux cent mille francs de dettes, cela se voit, n'est pas ? reprit-elle en cherchant une bonne position pour son dos maigre, contre l'amoncellement de paquets. Mais trouver une famille qui consente à vous donner sa fille, avec une belle dot, tout à point pour combler cette brèche, c'est plus difficile. M. Antonio Boldini, qui avait les dettes, ne pouvait se procurer la dot.

"Heureusement, sa belle mine, son talent, son esprit, ses assiduités avaient fait le siège de Lucy. Cœur assiégé qui se défend mal est un cœur vaincu. Celui de Mlle Bourgeal se défendit très mal. L'artiste se conduisit avec une correction irréprochable ; il demanda Lucy, on la lui refusa. Je vous surprendrai sans doute beaucoup, chère madame, en vous apprenant

qu'il eut beaucoup de chagrin de ce refus, mais qu'il ne songea pas à le tourner.

"Ce fut moi qui pris en pitié ce pauvre garçon, et qui soufflai à votre belle sœur, très intelligente et très au courant des questions sociales, la première pensée d'un voyage en Angleterre. Je dois ajouter que l'idée à peine semée fructifia si bien, si vite, que l'exécution suivit de fort près le projet.

"Je connaissais les devoirs de l'amitié, je n'abandonnai pas cette chère fille dans une conjoncture si délicate. Je me dévouai. Je quittai maison, relations, ma patrie même. Ah! le dévouement ne calcule rien!... Je fus la mère de Lucy!

Geneviève, cette fois, fit un geste méprisant, que Mme Avrial ne voulut pas voir.

— Je fus sa mère, vous dis-je. Elle ne voulut plus me permettre de la quitter après son mariage, et je dus, pour ne la point chagriner, entreprendre, à mon âge, l'existence nomade qui plaisait à sa jeunesse.

"Belle existence, du reste, quoique trop mouvementée pour moi; mais pendant laquelle mes conseils, mon ordre intérieur, mon aide infatigable furent utiles à l'heureux couple.

"On menait grand train. On avait équipage, table luxueuse, toilettes à sensation, recherches princières. Si le couturier de Madame absorbait facilement vingtcinq ou trente mille francs à lui seul, les fantaisies de Monsieur ne coûtaient pas beaucoup moins. L'engagement 60,-

0000 francs n'y suffisant pas, on le rompit pour en contracter un autre de 80,000. Quelques concerts grassement soldés n'en devinrent pas moins nécessaires. La dot n'étant plus qu'un souvenir, on essaya d'aller gagner 50,000 roubles en Russie. On les gagna. On les dépensa tout aussi bien.

" Madame regretta tout huat la dot disparue. Monsieur déclara les toilettes ruineuses. On échangea des mots aigres. On se raccommoda. Il était venu deux jolis bébés. On me les donna à soigner. Je ne suis pas faite pour soigner les bébés, moi !... Pourtant mon dévouement passé engageait mon dévouement future ; je m'occupai des enfants... d'autant plus que sans moi... pauvres petits !

" Enfin, les plaisirs, les dépenses, les reproches, les marmots, tout cela forma, à la fin, un si formidable total de fatigues et d'ennuis pour moi, que je me fis une raison. C'est superbe, l'abnégation, mais on y laisse ses os. J'ai la faiblesse de tenir aux miens !...

" Alors, voyant que du rang de mère, de confidente, d'amie, je passais tout doucement à celui de gouvernante de *nursery*, ma dignité ne put s'accommoder davantage de cet état de choses. Je laissai là le couple errant, qui passe à Milan pour millionnaire et qui se chamaille à journée faite, parce qu'en réalité le foin manque au râtelier. Les créanciers les suivent à la piste. C'est un spectacle qui me navre... et dont me voici délivrée. Je rentre à

Paris, un peu lasse d'avoir tant couru le monde.

Mme Avrial s'arrêta pour reprendre haleine.

Geneviève, de plus en plus pâle et affaissée, semblait n'avoir entendu qu'un mot : "Paris."

— Paris... oui... Paris.

— Vous allez à Paris, également ? Fort bien. Mais le voyage est long, chère madame, et vous paraissez vraiment souffrante. Si vous vous reposiez, avec votre air abattu. Moi, je passe quelque jours à la *Métropole*, on y est bien traité. C'est cher, mais c'est confortable. Y venez-vous ?

Mme Avrial, ne recevant pas de réponse à cette nouvelle proposition, termina son verbiage par un haussement d'épaules, car, bien décidément, Geneviève ne l'écoutait plus. Sa tête blême, renversée dans ses cheveux dénoués, semblait une tête de mourante. Les yeux vagues regardaient bien loin sans rien voir.

— Laissons-la rêver... elle est un peu folle ! pensa la bonne âme avec philosophie.

Le bateau, qui marchait d'une belle allure, franchit rapidement la distance qui le séparait de Genève. Son mouvement cadencé endormit à son tour la loquace amie du ténor Boldini, et, lorsqu'il aborda, elle fut toute surprise de se trouver si vite en face des hôtels superbes qui offrent aux voyageurs leur luxueuse hospitalité.

— Descendez-vous à la *Métropole* ? demanda-t-elle à sa voisine, dont le silence prolongé l'intriguait.

Mais sa voisine répondit moins encore. Immobile et blanche, elle était évanouie.

Jeannine la tirait par la main et sanglotait tout bas.

— Il ne manquait plus que cela !... grommela Mme Avrial. Et toi, petite, ne pleure pas. Je n'ai pas mission de soigner ta mère, mais, je vais m'en occuper tout de même.

Un voyageur, assis près de là, s'approcha par intérêt ou par curiosité et tenta de faire respirer des sels à la jeune femme.

Ce que Mme Avrial appelait "s'occuper" de Geneviève, fut de la signaler au capitaine, qui procédait au débarquement, comme une "voyageuse malade, à destination de Paris," qui ne paraissait pas en état de sortir seule du bateau, et qui était accompagnée d'une petite fille incapable de se conduire.

Cela dit, et sa conscience absolument satisfaite du dévouement qu'elle montrait à "ses amis", Mme Avrial s'occupa de la recherche laborieuse de ses malles, caisses, paquets, dont le nombre extraordinaire indiquait qu'en "se dévouant" suivant sa coutume, au couple Boldini, elle n'avait pas tout à négligé ses intérêts propres.

Puis, faisant charger le tout par les employés de son hôtel préféré, elle s'en fut paisiblement dans la direction de la *Métropole*, sans plus s'inquiéter de la "chère petite dame."

Quand le débarquement fut presque effectué le capitaine du *Bolivar* se souvint de l'avis

qu'il avait reçu, et descendit à la recherche de la passagère malade.

Il la trouva soulevée sur la banquette, ayant laissé glisser à ses pieds le flacon de vinaigre anglais qu'un étranger compatissant, mais pressé de gagner la gare, lui avait fait respirer avant de s'éloigner.

Elle était toujours blanche, toujours secouée d'un mouvement convulsif, avec de grands yeux fixes où la raison semblait obscurcie.

Jeannine se cramponnait à ses mains et pleurait toujours.

Le capitaine, voyant qu'elle pourrait marcher, lui offrit son bras et la guida poliment vers la sortie, mais frappé de son air étrange qui lui donnait assez l'aspect d'une cataleptique, il n'osa l'abandonner sur le quai sans lui demander où elle voulait aller.

— Elle balbutia :

— A Paris.

Il s'adressa à Jeannine ; l'enfant, absolument désorientée par les incidents de cette nuit d'aventures, répéta :

— A Paris.

— A Paris ? on me l'a déjà dit, c'est vrai, madame. Vous êtes seule ici ?... Personne ne vous attend ? Voulez-vous qu'on vous conduise au chemin de fer ?

— De Paris, n'est-ce pas ? dit-elle, tandis que ce nom allumait une lueur dans ses yeux mornes.

— De Paris, si vous le voulez. Allons, un fiacre, vous autres, et à la gare.

Pendant qu'on obéissait à cet ordre, le capitaine, homme excellent, vérifia l'absence de bagage de la voyageuse, hésita un instant à la laisser aller, en se demandant si son intervention charitable ne devrait pas diriger cette pauvre femme vers l'hôpital plutôt que vers un nouveau voyage.

Mais elle répétait avec instance :

— A Paris... à Paris, monsieur.

— Que Dieu la conduise, après tout ! pensa-t-il en s'entendant appeler par son équipage.

S'il fallait qu'un commandant de bâtiment prit sous sa garde tous les passagers !...

Il la fit monter en fiacre, la recommanda au cocher, et retourna vers son bateau. Les minutes étaient comptées. Il avait fait le possible pour cette inconnue.

Il avait dit aussi : "Que Dieu la conduise !" avec la compassion un peu banale qu'un homme occupé pouvait accorder à une étrangère ; et, sous ce vœu distrait, s'en allait, vers un but lointain, l'épouse divorcée, la mère inquiète, la femme désespérée !

M. Bourgeal, qui avait juré de briser la malheureuse Geneviève, avait atteint son but.

Mais elle, malade de corps, de cœur, d'esprit, arriverait-elle à ce Paris, qui lui paraissait le salut... qui lui réservait peut-être d'autres épreuves ?.....

.....

Peut-être aussi saurons-nous, dans un récit qui fera suite aux premières douleurs de Gene-

vière, si la Providence daigna exaucer le souhait naïf du capitaine du *Bolivar* :

— Que Dieu la conduise !

FIN

UNE CAVERNE DE FEE.

Il existe en haut de St. Paul de Joliette une excavation que la voix populaire a nommée "Trou de Fée." Les terrains qui en environnent l'orifice sont de calcaire. Ici et là on voit des restes de vieux fourneaux à chaux.

La rivière du Lacquereau s'élance sur une pente rapide à travers le roc vif à 30 pieds plus bas. Les rives qui semblent d'une seule pierre laissent croître pourtant à travers les fissures quelques cèdres amaigris.

Depuis longtemps on me parlait de ce "Trou de Fée," et je souhaitais la vacance pour pouvoir le visiter. J'ai cru faire plaisir à mes confrères et aux amis de la géologie en l'examinant au point de vue de la science et de la curiosité.

L'ouverture qui est à 30 pieds au dessus du niveau de l'eau et qui a environ 2½ pieds de diamètre, est taillée dans le roc vif et a 5 pieds de profondeur. On se précipite dans cet entonnoir, c'est là qu'il faut abaisser sa grandeur pour pénétrer dans le redoutable asile de la fée ; car l'entrée ne dépasse pas 18 pouces de haut.

Quand on s'est trainé à peu près 4 pieds on peut se redresser à demi..... Un frémissement s'empare instinctivement de nous.... à 6 pieds sous terre en face d'un immense conduit humide et noir..... et ce silence de tombeau qui n'est troublé que par le bruit de la chute de quelques gouttes d'eau que l'écho augmente fortement.

La voûte qui nous recouvre porte 20 pieds sur 18, de roc vif et noir, et n'est soutenue que sur ses quatre coins.

La lumière du jour pénètre quelque peu par le côté de la rivière à travers quelques cailloux roulés et disséminés dans le premier amphithéâtre.

La voûte est de même niveau jusqu'à à peu près 60

pieds, tandis que le bas est en pente, ce qui permet à mesure que l'on avance dans l'intérieur de se redresser bientôt complètement.

C'est une magnifique voûte travaillée avec temps et mesure. Elle est d'une seule pierre, sillonnée dans toute sa longueur en lignes de saillies d'un quart de pouce de distance. Ce roc est un composé d'argile, d'ardoise, de quartz et de silex, recouvert de dolomie, c'est-à-dire de carbonate de chaux et de magnésie. L'eau semble sortir de tout ce rocher et l'humecte dans toute sa grandeur, pour tomber ensuite avec fracas. Toutes ces pierres portent notoirement l'empreinte de l'érosion.

Au bout de la première chambre qui mesure 60 pieds de long sur 6 de large et 12 de haut se trouve une magnifique source qui s'infiltrait, il y a quelques années, à travers le rocher, mais qui est maintenant interceptée.

L'eau pourtant a mouvement mais presqu'insensible. Cette source nous empêche de pénétrer dans la deuxième chambre, car là encore, il faut se courber profondément vu que l'arcade d'entrée n'a que 2½ pieds de haut. On a pu examiner trois chambres d'une grande dimension, il y en a encore d'autres, mais l'air y manque au point qu'une chandelle s'éteint.

J'invite les amateurs des sciences géologiques à venir étudier d'eux-mêmes ces caprices de la nature, et nous expliquer la formation de ce dédale, fait, ce me semble, par un courant d'eau à travers une tendre argile, recouverte d'une voûte très dure.

Votre dévoué etc.,

S. L.

St. Paul de Joliette.

met à me-
redresser

temps et
toute sa
pouces de
doise, de
à dire de
ble sortir
grandeur,
s portent

60 pieds
e magni-
es, à tra-
se.

sensible.
euxième
ndément
. On a
ion, il y
t qu'une

à venir
et nous
semble,
recou-